



# Dossiers D&J - n°3 Homo Ecologicus

*La diversité de nos parcours de vie :  
une richesse pour s'engager dans la  
transition écologique ?*

## Sommaire

Edito - Pourquoi David & Jonathan parle d'écologie ?	1
1 – Synthèse du dossier	3
2 – Ecologie : De la prise de conscience à des changements du mode de vie	7
3 – Ecologie et agriculture : quelle réalité quotidienne ?	21
4 – Concrètement comment agir à notre échelle ?	32
5 – L'écologie vue d'ailleurs	41
6 – Ecologie et spiritualité	46
7 – Le risque des sectarismes	57

Dossiers D&J n°3 – Juin 2015



D&J sur Facebook



D&J sur Twitter



Nous écrire

92 bis, rue de Picpus  
75012 Paris  
Tél. : 09 50 30 26 37  
[www.davidetjonathan.com](http://www.davidetjonathan.com)

## Edito - Pourquoi David & Jonathan parle d'écologie ?

Elisabeth Saint-Guily et Nicolas Neiertz, co-président-e-s



Quelle planète laisserons-nous aux générations futures ? Parmi les personnes LGBT (Lesbiennes, Gays, Bisexuel-le-s et Transexuel-le-s) comme parmi les autres, certaines ont des enfants, d'autres pas. Dans les deux cas, c'est toujours une question pressante : qu'allons-nous laisser derrière nous ?

Dans nos parcours de vie, faire son « coming out », c'est-à-dire annoncer son homosexualité, sa bisexualité ou sa transexualité, est souvent un pas décisif vers une vie plus unifiée. Car nous aspirons à une cohérence globale de nos vies et de la vie. Nous retrouvons bien cela dans les enjeux écologiques : savoir qu'un geste quotidien peut avoir de grandes conséquences, tel un battement d'ailes de papillon d'un côté de la Terre qui engendrerait un tsunami de l'autre côté...

Aujourd'hui, il y a parfois de quoi s'effrayer : que puis-je faire ? La tâche n'est-elle pas trop grande pour moi ? Etre chrétien-ne-s nous donne une responsabilité vis-à-vis de la Création. Nous en avons longtemps abusé en surexploitant la nature ces derniers siècles. Cette responsabilité historique doit nous conduire à réagir à présent, car elle nous donne une capacité d'agir pour changer le cours des choses. Ainsi, le christianisme chemine vers plus de respect de notre environnement, à l'image d'autres spiritualités. La récente encyclique du pape François nous y appelle.

LGBT, chrétien-ne-s ou en recherche, à D&J, nous sommes engagé-e-s dans la société actuelle. Nous voulons œuvrer pour construire un monde plus juste et plus respectueux de chacun-e, y compris en ce qui concerne l'accès aux ressources naturelles. Nous devons aussi être vigilant-e-s face à la tentative de certain-e-s d'utiliser une forme d'écologie pour rejeter les droits fondamentaux des femmes et des hommes à maîtriser leur corps et leur sexualité.

Alors oui ! A David & Jonathan, mouvement LGBT chrétien ouvert à toutes et tous, nous pouvons et nous devons nous saisir aujourd'hui des enjeux écologiques. Avec ce numéro des Dossiers D&J, nous vous invitons à « penser global et agir local », à changer de vision des choses, chacun-e à son échelle, pour vivre ensemble la transition écologique.

Nous vous souhaitons une lecture pleine de vie ! ■

## LE COURRIER DES LECTEUR-TRICE-S

Plusieurs lecteurs-lectrices nous ont fait parvenir différents retours suite au dossier numéro 2 sur 'Les jeunes' :

*« Merci de ce copieux dossier où j'ai vu combien l'INJEP était cité. Les témoignages sont très intéressants sur un sujet – notamment le lien spiritualité/sexualité/identité rarement abordé ».*

*« Toutes mes félicitations pour ce très beau travail ! ».*

*« Bravo pour la feuille sur la jeunesse que j'ai lue ce weekend. C'est un très beau travail. Félicitations aussi pour la maquette et la mise en page, très colorée et dynamique, très réussie ».*

*« Sacré bon et gros boulot que vous avez fait là ! ».*

*« Merci pour l'envoi de ce dossier où, avec une saine liberté, s'exprime le quotidien du bon esprit évangélique ».*

*« Je trouve les articles très intéressants et variés. La mise en page superbe. Bravo à l'équipe ».*

*« Quelle somme de travail, quelle besace remplie de témoignages sincères et pour certains poignants ».*

Vous aussi, envoyez vos réactions sur le présent dossier à [dossiers@davidetjonathan.com](mailto:dossiers@davidetjonathan.com)

## Note de l'équipe de rédaction

Pour des raisons de taille de publication, les interviews du présent dossier n'ont pu être publiées dans leur intégralité. Les principaux extraits vous sont présentés ici. De plus, un style "oral" a été conservé pour respecter la parole des personnes interviewées.

Des commentaires [entre crochets] ont été rajoutés par l'équipe de rédaction en vue d'une meilleure lisibilité.

**VOTRE PROCHAIN NUMERO** aura pour thème l'international.  
N'hésitez pas à nous contacter pour y contribuer  
(contact : [dossiers@davidetjonathan.com](mailto:dossiers@davidetjonathan.com))

# 1 – Synthèse du dossier

**D**avid & Jonathan se veut une association attentive aux « signes des temps », une association désireuse de déchiffrer dans les événements du monde, une espérance et un appel à s'engager.

L'écologie englobe des questions environnementales, scientifiques, politiques et sociales avec des impacts internationaux et locaux : réchauffement climatique, partage de l'eau et des autres ressources, agriculture... Si au niveau des Etats, nos dirigeants ont la responsabilité de prendre les mesures nécessaires, l'écologie touche aussi nombre d'entre nous : notre santé, notre manière de nous alimenter, notre mode de vie et notre manière de vivre ensemble.

Face à une question aussi vaste, l'objectif de notre dossier est de tenter de comprendre, au travers d'interviews d'adhérent-e-s de D&J et d'autres personnes, en quoi l'écologie nous interpelle, modifie nos parcours de vie, marque nos spiritualités. Les femmes et les hommes qui témoignent ici sont des personnes LGBT (lesbiennes, gays, bi ou transsexuelles) ou pas, vivant en ville ou à la campagne, en France ou à l'étranger, ayant une foi chrétienne ou non, et de différentes générations.

## ➔ De la prise de conscience à des changements du mode de vie

La prise de conscience des enjeux de l'écologie procède souvent d'un long cheminement.

Ainsi, **Odile et Annie**, ont acheté une maison dans l'Ardèche qui s'est révélée être une porte ouverte sur un monde très riche d'expériences locales et un tremplin pour leur cheminement personnel. *« C'est à la fois chez nous et un lieu de partage d'expériences, pour une durée peut-être temporaire dans nos vies ».*

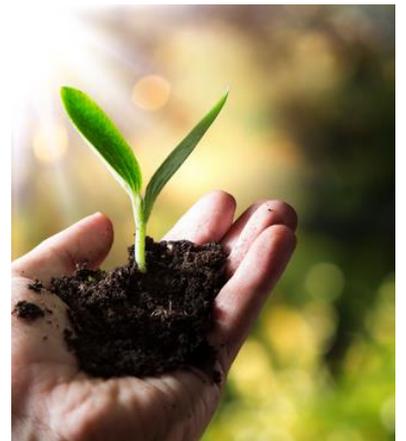
*Il semble encore trop tôt pour s'organiser et réinventer un système pour vivre autrement. Mais il n'est pas trop tôt pour réfléchir ensemble à une autre forme d'organisation.*

Des lectures sur l'écologisme ont été l'occasion pour **Émeline** de prendre conscience qu'elle était *« arrivée au bout de quelque chose [...] J'avais vraiment besoin de changer et le livre fut un déclencheur pour un nouveau départ. Comme l'écologisme le souligne, le changement ne peut être imposé par l'extérieur, il doit se faire de l'intérieur et lentement pour être durable ».* En parallèle **Aglaé** prend conscience de *« ne pas être en mesure de subvenir à ses besoins premiers alors que ses grands-parents savaient le faire ».* La question de « faire l'unité » entre qui nous sommes et ce que nous vivons est une préoccupation de **François M.** comme de beaucoup de personnes interviewées.

Certain-e-s changent de vie. Ainsi **Isabelle et Chantal** après une vie en ville, se sont installées à la campagne : *« nous passons notre temps à cuisiner, cueillir, récolter et transformer ce que nous récoltons, ou en jardinage ».* L'écologie est devenue pour elles une *« pratique quotidienne et ça touche tous les domaines de notre vie : le travail, la santé, l'alimentation, les transports, nos achats [...], nos liens et notre attention aux autres, notre rapport au temps... ».*

De même, **François G.** a remis en cause sa culture d'ingénieur : il est devenu chercheur en écologie. Pour lui, l'écologie représente une

question de mise en cohérence. *« Je ne fais pas beaucoup de différence entre ma relation à la nature et ma relation aux gens, il s'agit d'être en relation avec ce qui n'est pas soi. Les êtres humains ne sont pas la même chose que les animaux ou que les plantes, mais dans le respect de l'autre, je crois que cela se rejoint ».* Il a



toutefois un regard critique sur la recherche sur l'environnement et constate qu'au regard des multiples intérêts et pressions, *« la capacité de donner d'alerte du scientifique y reste donc assez faible. [...] J'ai l'impression d'avoir plus de pouvoir en tant que consommateur et que citoyen qu'en tant que scientifique ».* **Aglaé** rejoint cette idée en précisant que le choix des produits que nous consommons *« est une forme de militance ».*

La réelle influence des pouvoirs politiques laisse **Odile** désabusée : *« l'écologie est un enjeu vital pour la planète : on fonce dans le mur ! ».* Pour elle, *« les congrès internationaux sur le climat n'avancent pas ou très peu ».* **Annie** considère qu'il faut retourner à une autre forme de politique, mais s'interroge sur la forme qu'elle pourrait prendre. Pour elle, *« il semble encore trop tôt pour s'organiser et réinventer un système pour vivre autrement. Mais il n'est pas trop tôt pour réfléchir ensemble à une autre forme d'organisation ».*

Comme **François G., Isabelle et Chantal** constatent que *« nous transmettons essentiellement nos convictions par l'exemple : en montrant simplement à tous nos visiteurs [...] qu'une vie plus simple, plus sobre et tellement heureuse est possible ».*

## ➔ Ecologie et agriculture : quelle réalité quotidienne ?

Plusieurs personnes vivant dans le monde rural témoignent de l'évolution des pratiques agricoles qui deviennent plus respectueuses de l'environnement. Il s'agit, comme le mentionne **Élisa**, d'une



évolution vers une « agriculture ayant un objectif de performance à la fois économique, environnementale et sociale ».

**Noël**, agriculteur en retraite, témoigne

que cette évolution vers de nouvelles pratiques voire vers l'agriculture biologique ne s'est pas faite sans mal : « mon discours dérangeait. Je crois que c'est parce que je disais qu'on n'avait pas tous les mêmes intérêts. ». Son expérience, a permis de faire évoluer d'autres agriculteurs. **Élisa** analyse que « pour sortir de l'agriculture conventionnelle afin de se convertir au bio, il faut une prise de risque [...] et un engagement de fond sur plusieurs années auxquels tout le monde n'est pas prêt. La rentabilité se fait à long terme ».

Les relations entre agriculteurs et militants écologistes sont souvent difficiles. **Michel**, viticulteur dans le Bordelais, témoigne de la « réelle difficulté de vivre ensemble entre le milieu agricole et les néo ruraux qui bâtissent leurs clôtures et ne comprennent pas toujours le monde agricole. [...] De nombreux amalgames sont faits. Quelque part, nous avons l'impression d'être accusés de nous acharner à

*Se convertir au bio, il faut une prise de risque et un engagement de fond sur plusieurs années.*

pestiférer l'environnement ». Ces difficultés ont un impact politique, **Élisa** identifie que « le tournant actuel du monde agricole est la montée du vote Front National. [...] C'est un monde en souffrance, qui se sent complètement abandonné »

Pour **Alexandre**, berger, la démarche écologique peut mener très loin. Au Sénégal il a « progressivement déconstruit sa vision du développement ». Il s'est alors orienté vers un élevage limité à ses besoins. « J'avais pour objectif d'avoir une pratique agricole la plus autonome possible, ou disons la plus en accord avec des principes comme de ne pas produire de déchets ou de demander le moins d'énergie possible, de faire le moins possible appel à l'industrie, aux médicaments de synthèse, à la chimie, aux engrais, aux compléments alimentaires, etc. En fait la contrepartie de ça, c'est que ça demande plus d'observation. Ça demande d'être vraiment présent avec les bêtes, d'être vraiment attentif, pour pouvoir prévenir un certain nombre de pathologies ou d'accidents ».

## ➔ Concrètement comment agir à notre échelle ?

Il existe de nombreuses initiatives personnelles et locales qui permettent de mettre en pratique ces idées au quotidien. **Pascal** s'est alimenté pendant des années avec de la nourriture industrielle et en est tombé malade. Après plusieurs mois de traitement, il s'est entendu dire par un spécialiste « je ne peux rien faire pour vous tant que vous ne changez pas votre alimentation ». Une évolution drastique de son alimentation, maintenant basée sur 90% de produits frais, lui a fait retrouver la santé.

**Philippe** participe à un système d'échange local (SEL) à Clermont-Ferrand dont le principe est d'échanger des biens et des services localement. **Alexandra et Claire-Marine** ont quant à elles adhéré à une « accorderie » à Paris. Il s'agit d'une structure associative qui permet

de « mettre en relation des voisins et des voisines afin de se rencontrer, de créer du lien social de proximité,



et d'échanger des services ». D'autres systèmes tels que les AMAPs proposent l'achat de produits alimentaires à des producteurs locaux. Ainsi, **Sébastien** nous présente « La ruche qui dit oui », qui propose des produits en favorisant les circuits courts. Ces systèmes d'échange vont jusqu'à questionner la monnaie. **Hervé**, décrit ainsi une expérience de monnaie locale qui est « un moyen d'échanger des biens ou des services » localement et sans spéculation possible.

## ➔ L'écologie vue d'ailleurs

Les crises écologiques sont souvent beaucoup plus dramatiques dans



les pays les plus pauvres. En Inde, **Yogesh**, interviewé par **Andry**, mentionne qu'autrefois, « les Indiens suivaient les préceptes

hindouistes et priaient pour la nature (les arbres, les fleurs, les montagnes, les rivières, la mer ...) ». Puis lors de la colonisation, « lentement le respect de la nature a disparu ». La société indienne

est inégalitaire avec une faible classe moyenne. La population commence maintenant à prendre conscience des effets de la pollution des villes sur la santé. Toutefois, « *chaque fois qu'une personne se bat pour l'environnement, elle finit par perdre faute d'aide et à cause du risque d'être tuée par les mafias ou des politiciens* ».

**Magali** nous parle de la philosophe et militante indienne pour la biodiversité **Vandana Shiva**. Elle montre que certains conflits dits religieux ou ethniques, sont en fait liés au contrôle de l'eau, comme les conflits entre régions en Inde, (Punjab), ou les conflits entre la Turquie, la Syrie et l'Irak liés au contrôle des eaux du Tigre et de l'Euphrate...

**Fabrice** nous rapporte les propos du philosophe **Mohamed Taleb** :

*L'écologie du sud : c'est une question de survie, ce sont des mouvements paysans, c'est le rapport à la dépossession.*

*est la dimension sociale et populaire de l'écologie du sud : c'est une question de*

*survie, ce sont des mouvements paysans, c'est le rapport à la dépossession [...]. Alors qu'au nord, par exemple en France, l'écologie est souvent l'apanage des classes sociales aisées qui peuvent se permettre un supplément d'âme mais sans toucher au mode de vie ».*

## ➔ L'écologie, un questionnement sur la diversité de la nature et des personnes

Nombre de personnes LGBT interrogées sont plus particulièrement sensibles à l'écologie. **Babeth** résume ainsi « *pour moi, lesbienne chrétienne et écolo, l'enjeu est le suivant aujourd'hui : je cherche toujours comment réduire notre empreinte écologique, à mon petit niveau et plus globalement. Mais je cherche aussi à améliorer les liens*



*entre les gens, le respect, le dialogue. Je souhaite m'engager pour lutter contre l'exclusion comme pour prendre soin de la création. Et si être écolo et chrétienne, c'était tout simplement prêter*

*attention aux humains et à la planète en même temps ? »*

**Stéphane** rajoute : « *L'écologie est pour moi la mise en avant de la diversité, dans la nature bien sûr, mais aussi dans la société, diversité comme richesse collective. [...] La diversité pose une question beaucoup plus large que l'environnement naturel, elle interroge toute la société humaine à construire* ».

## ➔ Ecologie et spiritualité

Pour **Marie-Hélène**, « *Le christianisme est un appel à aimer. Ce n'est pas simplement avoir des sentiments. Il y a dans cette réalité-là*



*quelque chose de l'ordre du « prendre soin », de l'attention, de la recherche du bien vivre pour tous. Si je me résous à détruire, à polluer ce qui fait*

*notre terre, notre maison, notre lieu d'existence, nos sources vitales, l'eau, l'air, la nourriture, je vais à contre sens de l'appel à aimer, du 'prendre soin' de ce qui est là pour que l'humanité puisse 'bien vivre' ». **Hélène** rajoute « *le lien avec le christianisme est rappelé dans la prière eucharistique : le pain et le vin, fruits de la terre et du travail des hommes, il y a sûrement quelque chose là d'important, et que j'avais enfoui* ».*

D'un autre côté, **Odile** constate que « *Les Eglises chrétiennes ont raté le coche de l'écologie* ». **Stéphane**, pasteur, confirme qu'« *il est vrai que l'écologie spirituelle a été mise de côté de manière importante,*

*Le christianisme est un appel à aimer. Ce n'est pas simplement avoir des sentiments. Il y a dans cette réalité-là quelque chose de l'ordre du « prendre soin ».*

*en France comme ailleurs. Le christianisme a une part de responsabilité dans la crise écologique. Une*

*certaine lecture de la Genèse nous pousse à asservir les autres êtres vivants, à considérer la terre comme une carrière à exploiter* ». D'un autre côté, **Stéphane** nous rappelle que des personnes telles que le théologien et médecin Albert Schweitzer ont développé « *une forme de morale chrétienne qui ne devait pas être seulement apprise mais vécue profondément à travers le concept de 'respect de la vie'* ». De même Anthony mentionne que Michel-Maxime Egger nous invite à « *inventer les formes d'une éco-spiritualité chrétienne* ». **Stéphane** garde espoir et observe : « *Le pape prépare une nouvelle encyclique sur l'écologie : nous sommes de nombreux non-catholiques à en attendre beaucoup* ».

D'autres personnes abordent très différemment leur spiritualité. Ainsi **Alexandre**, berger, mentionne que l'observation de son troupeau change son regard sur le monde : « *Quand je dis observation ça parle d'une présence au monde, le fait d'être là et maintenant...* ». Il constate sa difficulté d'arrêter le flux de la pensée : « *C'est très difficile d'arrêter de penser, et d'être là* ».

Des spiritualités orientales peuvent fournir des clefs de lecture utiles pour aborder la transformation écologique. Ainsi pour François G., « les théories écologiques jusqu'aux années 70 étaient basées sur le principe qu'il y a un équilibre stable ». A l'opposé d'autres approches, telle que la vision taoïste, paraissent plus adaptées pour traiter le changement écologique : « la vie est tout le temps en mouvement, dans un changement perpétuel. La seule chose qui dure dans l'univers est le fait que tout change ». Nicolas



analyse les différences de perception du temps : « dans ces spiritualités, je suis frappé par l'absence de linéarité du temps : le temps peut être cyclique, ou suspendu dans un présent infiniment dense. Il ne conduit pas à une finalité établie par un principe créateur. Ainsi la nature n'y est-elle pas domestiquée pour être mise au service de cette finalité, mais elle impose à l'être humain sa force créatrice/destructrice. L'idéal spirituel est de s'y abandonner, voire de s'y dissoudre, par une série de 'transformations silencieuses' ».

### → Le risque des sectarismes

Babeth, bien que très sensible aux questions environnementales, identifie un risque de sectarisme dans certaines formes d'écologie. Au Pays-Bas, elle a été choquée par des écologistes 'deep green'. « Pour certain-e-s, c'était devenu impossible de partager un repas avec une personne qui mangeait de la viande, ou qui ne mangeait pas bio... [...] Ce qui m'a gênée, c'est surtout le jugement et l'ostracisme de certains écolos. J'ai alors pensé au problème du pur et de l'impur, qui se pose dans beaucoup de sociétés humaines... ».

De même, Nicolas, citant un article d'Anthony, mentionne que l'idée d'éco-spiritualité, « ne doit pas limiter la liberté et par conséquent la responsabilité de l'être humain, par exemple à des fins réactionnaires, comme dans l'idéologie de l'« écologie humaine » des milieux traditionnalistes opposés à certains droits humains comme la contraception chimique, l'avortement, l'aide médicale à la conception, ou les droits des minorités sexuelles. Elle doit au contraire s'inscrire dans un christianisme d'ouverture au monde contemporain ». Pour Anthony, l'objectif de l'« écologie humaine » est de populariser « une notion qui sous des apparences libertaires

et alternatives, véhicule le traditionalisme le plus obscurantiste ».

→ Conclusion : comment pouvons-nous nous inspirer de ces parcours de vie pour aborder la transition écologique ?



La transition écologique questionne profondément nombre de personnes, car non seulement elle influence notre manière de consommer, de manger et de nous soigner, mais elle modifie aussi notre manière de faire société, notre relation aux autres pays, notre perception de la nature, du temps, ainsi que nos spiritualités.

Face aux risques écologiques, une tentation peut être de se réfugier dans des intégrismes réactionnaires.

*La transition écologique questionne profondément nombre de personnes car elle influence non seulement notre manière de consommer, de manger et de nous soigner, mais elle modifie notre manière de faire société, notre relation aux autres pays, notre perception de la nature, du temps, ainsi que nos spiritualités.*

Les témoignages recueillis dans le présent dossier montrent des prises de conscience variées sur l'écologie, à travers différents parcours de vie. Ainsi, face à la crise écologique, le changement s'enracine dans des expériences individuelles et collectives, qui enrichissent le dialogue social et

politique, et qui sont porteurs d'espoir sur notre capacité à évoluer et nous adapter.

Fabrice, François G., Babeth, Nicolas, François M., Magali, Andry, Anthony ■

### La légende du colibri (légende amérindienne)

Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : « Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! »

Et le colibri lui répondit « Je le sais, mais je fais ma part ».

## 2 – Ecologie : De la prise de conscience à des changements du mode de vie

L'écologie questionne nos vies. Les parcours de vies de plusieurs membres de notre association en attestent : après une vie à la ville, **Odile et Annie**, ont acheté une maison dans l'Ardèche qui s'est avérée être une porte ouverte sur un monde très riche d'expériences locales et un tremplin pour leur cheminement personnel. **François G.** a longtemps travaillé en tant que chercheur dans le domaine de l'écologie, avant de chercher à l'incarner dans sa vie quotidienne et son cheminement spirituel. La découverte de l'écologisme par **Émeline et Aglaé** a été l'occasion d'une remise en cause de leur mode de vie et leur donne actuellement l'élan pour construire autre chose. Après une vie professionnelle dense, **Isabelle et Chantal** ont changé radicalement de mode de vie en s'installant à la campagne où elles développent de plus en plus leur autonomie au quotidien. **François M** témoigne de l'influence des expériences de vie communautaire du « château partagé », de ses lectures de Pierre Rabhi, et de comment sa paroisse vit les propositions du CCFD.

**Une maison en Ardèche :  
porte ouverte vers des  
démarches d'écologie  
locales.  
Interview d'Odile et Annie,  
D&Jistes**

*Propos recueillis par Nicolas et Fabrice*

D&J : Pouvez-vous vous présenter, parler de votre parcours, qu'est-ce qui a fait que vous vivez moitié à la ville et moitié à la campagne ?

Odile : Je suis une Parisienne à l'aise dans ma ville et j'en suis toujours amoureuse, j'y ai toujours vécu et j'adore la parcourir, elle me fait vibrer tant elle est belle. Pour autant, je fais de la randonnée depuis de longues années dans la nature plutôt dans le Massif Central.

[...] J'ai été frappée par des documentaires comme ceux de Coline Serreau et **Marie-Monique Robin**, cela a été pour moi l'occasion d'une prise de conscience politique. Doit-on continuer à faire une agriculture productiviste pour se nourrir et nourrir la planète ?

Annie : Je suis originaire du milieu rural, j'ai séjourné dans des fermes avec des cousins et des cousines, fait de joyeuses balades, joué dans les bottes de foin, vendangé et bu du mauvais vin de la vigne de mon grand-père. [...]. A l'époque, je n'avais pas conscience des dangers pour l'environnement.

C'est plus tard, en faisant du théâtre avec une troupe dont les membres étaient des écolos militants, que j'ai pris conscience de la situation des animaux et de notre nourriture. [...]. Tout



comme mes proches j'avais tendance à me moquer des écolos. Cette expérience m'a permis de m'ouvrir à une autre culture. J'étais jeune et malgré tout, cela a germé (comme de la bonne graine bio). Ces gens vivaient sur le plateau du Larzac, avaient une éolienne, mangeaient du pain bio... et surtout semblaient heureux. Cela a dû s'ancrer en moi.

Je vis à Paris depuis huit ans, mais aujourd'hui la pollution me gêne et il est souvent difficile de s'aérer. J'adore cette ville parce qu'elle est belle, surprenante et cosmopolite, mais j'y respire difficilement et le stress occasionné par le bruit, la foule m'épuise. Depuis peu, j'ai

*J'adore cette ville parce qu'elle est belle, surprenante et cosmopolite, mais j'y respire difficilement et le stress occasionné par le bruit, la foule m'épuise.*

donc décidé de développer une partie de mon activité en Ardèche où nous avons la chance d'avoir une maison. Mais

paradoxalement j'ai besoin des deux, l'ivresse de Paris et la douceur de l'Ardèche. Aujourd'hui, je découvre la responsabilité d'avoir un animal à la maison, cela m'apporte une autre dimension humaine, que je ne connaissais pas. Un espace, s'est dilaté en moi.

D&J : Cette maison en Ardèche, c'est un projet commun ? Comment est-ce venu ?

Odile : J'ai toujours rêvé d'une maison avec une marque de GR peinte



sur son pignon ...La maison est pour moi un lieu sécurisant ! J'ai eu un héritage il y a quinze ans et je

l'ai investi dans cette maison. On aime y accueillir nos amis. On y fait des stages d'arts plastiques, de massage et bien être, ou bien sur des thèmes de réflexion comme les monnaies complémentaires. On va fêter bientôt nos dix ans du stage art plastique qui se termine cet été. J'aimerais bien continuer l'aventure avec d'autres thèmes, écologie et philosophie par exemple ?

Annie : C'est à la fois chez nous et un lieu de partage d'expériences, pour une durée peut-être temporaire dans nos vies. Cela nous permet de vivre d'une autre manière, de voir le contact avec les voisins se renforcer, d'en profiter avec nos ami-e-s.

*Je découvre à un niveau micro social la sensibilité des gens et ce dans toutes les couches sociales.*

D&J : Qu'est-ce que cela a changé dans votre engagement ?

Odile : Je suis très désabusée en politique. Or l'écologie est un enjeu vital pour la planète : on fonce dans le mur ! Mais une fois qu'on a dit cela, que fait-on ? Mon seul moyen d'agir politiquement, dans notre

*La mondialisation qui fait vivre une personne sur cinq dans un bidonville ne me fait pas rêver !*

système capitaliste affreusement inégalitaire et le « bordel religieux » que tout cela crée,

est de regarder cela avec distance et de rechercher harmonie et équilibre au niveau local, à commencer par mon jardin potager. Je trouve qu'il y a une certaine dignité à produire sa nourriture avec sa terre. La mondialisation qui fait vivre une personne sur cinq dans un bidonville ne me fait pas rêver ! [...]

Aujourd'hui, mes espérances sont au niveau local. Je trouve que les congrès internationaux sur le climat n'avancent pas ou très peu, mais localement, de nombreuses expériences existent partout dans le monde, qui fonctionnent en créant des liens entre les personnes, ce n'est pas encore l'abondance, mais cela se met en place un peu partout. D'autres que moi ont cette même conscience, je ne suis pas si minoritaire que cela dans cette conscience collective.

Annie : Je ressens de plus en plus un éparpillement d'expériences dans tous les sens, tant d'actions à mener, diverses et variées. Des idées qui se diffusent par une communication quasi « chimique ». Je crois beaucoup en la communication « quantique », ce qu'Odile appellerait l'inconscient collectif.

J'ai plein de questions, comment s'engager sans se disperser ? A mon niveau, concrètement, ce que je fais c'est d'en parler aux gens dans mes formations en parcourant la France entière. Et je découvre à un niveau micro social la sensibilité des gens et ce dans toutes les couches sociales. Cela me fait du bien, il y a un langage commun. Je suis très confiante, chacun a sa part de responsabilité à son échelle.

Je trouve que depuis cinq ou six ans, le souci de l'alimentation est devenu très important. Nous avons beaucoup de chance car nos voisins ardéchois sont vraiment dans cette mouvance-là, ils ont l'intelligence de gens qui connaissent bien la terre. C'est une chance de les avoir à côté de nous et de profiter de leur connaissance sur l'économie rurale et l'aménagement du territoire de façon écolo et scientifique. Pour moi, c'est très savant et c'est incroyablement courageux.

D&J : Est-ce que cela se traduit dans vos projets de vie ?

Odile : Je ne me projette pas encore à la retraite mais dans les dix ans de vie professionnelle qui me restent, je compte encore réduire mon temps de travail, l'organiser sur trois jours (je

suis enseignante).

Annie : Je compte me recentrer en Ardèche, cela va changer mon environnement. J'ai de plus en plus de mal à être entourée de plein de monde tout le temps. [...]. Je sais pertinemment que les projets se font en-dehors de Paris, je suis issue du milieu rural, les gens réfléchissent différemment, la France a des régions qui vivent bien avec beaucoup d'intelligence et des projets qui vivent localement. Je sais aussi que j'ai un discours édulcoré sur la campagne.

Pourtant je ne perds pas de vue qu'il ne faut pas opposer la ville à la campagne. Mais il y a urgence à pouvoir mieux respirer en ville, cela fait partie des inégalités territoriales.



Odile : Les gens se lancent dans des expériences passionnantes, comme les monnaies complémentaires. La Luciole circule entre Aubenas et Privas et nous y avons un peu participé. Une de nos amies est au cœur du projet et nous avons organisé une rencontre chez nous avec de jeunes économistes spécialistes de la question. Cela permet aux gens de se réunir pour réfléchir sur ce qu'est une monnaie, à quoi elle sert, quelles sont ses règles et ce qu'elle facilite ou entrave. C'est au cœur du politique, car l'argent touche énormément de sujets forts, tels que l'épargne, la valeur, l'échange, la loi, l'Etat, la compétence. L'intérêt, c'est de réfléchir ensemble sur ces questions, c'est de la citoyenneté participative.

D&J : Pourquoi l'écologie mène-t-elle à un mode de vie alternatif ?

Odile : Il y a une forme de réaction au système capitaliste, l'histoire des semences est un exemple parfait, en plein cœur du sujet. Il est plus facile d'envisager d'autres manières d'être ensemble à un niveau local que national et la créativité est moins contrainte.

Annie : Je pense qu'il faut retourner à une autre forme de politique, le système politique actuel est obsolète, cela provoque des tas de tensions dans le monde entier. A vrai dire comme beaucoup de gens je suis dans le flou, un nouveau système mais quoi, par qui, par quel bout s'y prendre ? Nous sommes en devenir.

*Je pense qu'il faut retourner à une autre forme de politique.*

Ce qui est sûr, c'est que l'écologie permet de respecter, réajuster, rééquilibrer, réaffirmer le lien de l'humain à la nature.

D&J : Et comment cela se traduit-il dans votre spiritualité ?

Annie : Pour moi, c'est très lié au respect des énergies, des formes de vie animales et végétales, cela m'ouvre d'autres champs spirituels et m'éloigne des religions monothéistes car je ne comprends plus comment elles peuvent ne pas respecter cet équilibre et conserver leur forme d'organisation qui sont très éloignées de cette dimension écologique.



Odile : Les Eglises chrétiennes ont raté le coche de l'écologie. Je ne comprends pas comment elles ont pu passer à côté d'un thème aussi magnifique,

fédérateur, celui du respect du vivant. Elles ne se sont pas mobilisées, alors que toute leur énergie était captée par les questions de sexualité et de famille. Quelques chrétiens essayent de porter une parole écolo, mais on ne les entend pas. Les institutions sont très liées à un ordre établi. On pourrait s'étonner de ce retard à se

rassembler sur les valeurs de partage, de respect de la vie, de tolérance et de sobriété heureuse. C'est à croire que l'Eglise institution les a oubliées depuis longtemps.[...]

Annie : Sur un plan spirituel, j'ai à présent conscience de ma finitude, je sais que je suis mortelle... J'ai peur pour les générations à venir, je n'ai pas d'enfant, mais que va-t-



on leur laisser ? Je m'en inquiète. J'ai conscience que trop de choses font peur, qu'il ne faut pas se laisser polluer (encore une fois de plus), mais être fort pour vivre dans ce monde, aller à la recherche de cet équilibre terre-politique-religion, c'est très difficile.

Odile : Il est très facile de se laisser aller à un délire apocalyptique, mais je dois développer la conscience et l'optimisme sur des sujets graves tels que l'énergie, l'eau, l'agriculture. Parfois, les chiffres sont alarmants et je dois les communiquer aux jeunes, mais

*Les Eglises chrétiennes ont raté le coche de l'écologie.*

sans leur faire peur. Les jeunes ont tout l'avenir devant eux. Mon souci pédagogique me pousse à me documenter sur les raisons d'espérer.

Annie : Les gens qui tentent des expériences me donnent confiance, ils font plein de choses réjouissantes, qui redonnent la pêche. Je suis raisonnablement optimiste. Il faut un accompagnement des agriculteurs vers le bio, faire passer des messages avec une pédagogie non culpabilisante. La politique agricole commune (de l'Union européenne) est « maltraitante », on a la responsabilité de la faire évoluer pour faire bouger le monde agricole. On dépense un fric fou pour une activité non rentable et qui détruit notre environnement et maltraite l'animal.

D&J : Y a-t-il un rapport entre la démarche écologiste et le respect des autres ?

Odile : Un autre aspect qu'interroge l'écologie est la domination homme/femme, car l'écologie conduit au respect. Elle appelle à l'humilité et à la non domination.

D&J : Votre message est-il optimiste au final ?

Odile : Il est optimiste à condition d'orienter son regard. Je ne vais pas changer le monde en consommant bio mais qui sait ? C'est là que l'optimisme intervient avec une dimension spirituelle.

*Il semble encore trop tôt pour s'organiser et réinventer un système pour vivre autrement. Mais il n'est pas trop tôt pour réfléchir ensemble à une autre forme d'organisation.*

La Genèse nous a marqué-e-s, l'homme nomme la Création pour la

dominer et la soumettre alors que dans d'autres spiritualités, animistes par exemple, comme celles des Indiens d'Amérique du Nord, le rapport au vivant est complètement différent : on demande pardon à l'arbre abattu et à l'animal tué.

Cette manière de voir le monde et la Création m'interroge aussi d'un point de vue spirituel.

Annie : Ces gens ont beaucoup d'espoir, sinon ils ne feraient pas cela, ils ne lanceraient pas toutes ces expériences. Il leur faut beaucoup de courage pour le faire. [...] Vivre dans du local m'apporte beaucoup de connaissances et de réflexions, y compris au niveau international. Les deux dimensions se rejoignent. Mais alors, comment voter si le système ne me convient plus fondamentalement ? [...] Il semble encore trop tôt pour s'organiser et réinventer un système pour vivre autrement. Mais il n'est pas trop tôt pour réfléchir ensemble à une autre forme d'organisation. Il faut faire des choix, remanier toute la politique agricole, freiner l'exode rural dans les pays du Sud... A-t-on bien compris ce qui se passe ? Est-ce une révolution qui s'annonce ? Comment poursuivre faire évoluer notre démocratie ? Nous sommes dans une transition, cela bouge beaucoup et c'est cela qui est en marche.



*Les gens qui tentent des expériences me donnent confiance, ils font plein de choses réjouissantes, qui redonnent la pêche !*

## L'écologisme, un questionnement sur nos vies Interview d'Émeline et Aglaé D&Jistes

Propos recueillis par Nicolas

Émeline et Aglaé sont deux jeunes D&Jistes vivant en couple à Paris. Elles nous parlent notamment d'un livre, « L'écologisme », de Dominique Simonnet, paru dans la collection « Que sais-je ? ».

Émeline : Mon rapport à la terre est assez éloigné, je n'ai jamais vécu à la campagne. En effet, j'ai grandi dans une ville moyenne du Sud-Ouest et une très grande partie de ma famille vit dans un village.

Il y a un an environ, j'ai commencé à m'interroger de manière répétée sur la raison de mon travail et la raison de la vie que je menais. Je me demandais par exemple si le travail que j'occupais m'apportait quelque chose, si je ne le subissais pas, etc ... J'avais l'impression de courir partout tout le temps et j'enchaînais les arrêts de travail pour surmenage. La mauvaise santé de ma grand-mère me poussait également à me demander s'il ne valait pas mieux passer sa vie proche de sa famille.

C'est alors que nous avons passé quelques jours chez un couple d'amies, Babeth et Géraldine, qui ont une manière de vivre et une philosophie qui ont interrogé les miennes. A la vue de mes interrogations, Babeth m'a conseillé la lecture de « L'Écologisme ». J'ai lu ce livre dans le chalet de ma sœur, dans le Jura. Aussitôt après, j'ai également lu le livre « Éloge

de la lenteur » (Carl Honoré, Ed. Marabout). Avec Aglaé, nous avons beaucoup échangé et réfléchi ensemble sur les thèmes abordés. Ainsi je suis venue à l'écologisme et à l'écologie par des lectures, par un besoin de sens au travail et de ralentir ma vie quotidienne.

L'écologie voit dans la nature un système d'interactions. L'écologisme est un mouvement politique. Ce livre est un panorama de ce que l'écologisme peut apporter aux politiques économiques et sociales, à la société et aux individus. On passe de la critique de la société industrielle à l'économie, au rôle de l'État, à la relation de l'homme à la nature, aux relations sociales... On est loin de la caricature : c'est vraiment une approche concrète notamment à partir de l'interrogation d'Ivan Illich « est-ce l'avoir qui implique que l'on travaille ou l'inverse ? ».

Certaines idées m'étaient étrangères, mais d'autres plus familières. Ce fut l'occasion de faire du lien entre ce que je pressentais et une formulation plus théorique. Par exemple, habituellement la société actuelle



sépare les personnes en deux catégories : les cérébraux et les manuels. Les premiers gagnent souvent plus d'argent que les seconds alors que ces-derniers peuvent être bien plus utiles. Pour ma part, je me suis rendue compte qu'il peut être sain de faire les deux. Ainsi, l'an dernier, j'ai fait pour la toute première fois un meuble avec des palettes moi-même : cela a été aussi reposant que si j'avais été simplement en week-end !



Le livre m'a fait réaliser que j'étais arrivée au bout de quelque

chose. J'avais vraiment besoin de changer et le livre fut un déclencheur pour un nouveau départ. Comme l'écologie souligne, le changement ne peut être imposé par l'extérieur, il doit se faire de l'intérieur et lentement pour être durable. Il ne faut pas avoir peur des rechutes régulières qui sont normales dans le cadre d'un changement de fonctionnement. Ainsi, quand je fais le bilan de mes occupations, je vois bien que je m'emballe, que j'en fais trop, qu'il y a des rechutes de vie accélérée.

Par exemple, dans mon travail actuel, on parle de chiffres, de performance et d'objectifs réalistes. Pour contre balancer, j'ai donc fait le choix d'un engagement associatif porté sur une valorisation de l'humain et non pas sur une valorisation de la performance. Quelques mois après, je me suis lancée aussi dans des études de théologie. Elles correspondent à un enjeu plus global, plus ouvert côté divin et surtout sur l'humilité de dire que je ne maîtrise pas tout.

Aujourd'hui je réfléchis à mon rapport au travail : dois-je nécessairement travailler à temps plein ? Combien de jours par

*Comme l'écologie le souligne, le changement ne peut être imposé par l'extérieur, il doit se faire de l'intérieur et lentement pour être durable.*

semaine dois-je travailler pour vivre décemment ? Dois-je créer mon entreprise, devenir entrepreneure sociale ? J'adore mon métier, je ne me vois pas ne pas travailler mais il m'est devenu clair qu'il me faut prendre du temps pour moi, pour le repos et mon développement personnel.

Toute cette réflexion sur le changement, nous la menons à deux avec Aglaé. Cette lecture nous a apporté un sentiment de liberté, de réenchantement y compris dans notre couple. Ce dernier est en effet perçu dans le livre comme la libre association de deux individualités différentes, ce qui correspond bien à notre fonctionnement.

Aglaé : J'avais lu aussi « Éloge du carburateur, essai sur le sens et la valeur du travail » (Matthew B. Crawford, Ed. La Découverte), qui

propose une réflexion sur le rapport aux objets et au travail manuel. Cet ouvrage m'a beaucoup interrogée sur mon rapport de dépendance aux objets du quotidien qui m'entourent, et notamment ceux dont je n'ai aucune idée de comment ils fonctionnent, comment les entretenir et les réparer soi-même.

*Aujourd'hui j'ai le sentiment de ne pas être en mesure de subvenir à mes besoins premiers...*

Aujourd'hui, j'ai le sentiment de ne pas être en mesure de subvenir à mes besoins premiers alors que mes grands-parents savaient le faire. Par exemple, je ne sais pas produire ma nourriture en tenant un potager, faire mes vêtements, faire des réparations du quotidien, etc. Me voilà donc dans une démarche du « comment ça marche ? » et j'apprends à être le plus possible autonome : cela me paraît important. Ainsi, j'ai appris à réparer ma moto et mon vélo, à tricoter et coudre, à faire de l'électricité. [...]

Pour moi, le militantisme écologiste s'inscrit dans des questions très vastes, intimes, philosophiques, sociologiques, mais aussi religieuses, scientifiques, et citoyenne. Cela implique non pas juste le changement des lois mais appelle chacun-e-s à changer sa manière de vivre. Chacun-e, on peut tous contribuer au changement, aussi petit soit-il. Même les gestes du quotidien tels que le choix des produits consommés est une forme de militance : c'est un bulletin de vote en faveur de tel ou tel circuit de production.

Émeline : Par exemple, le fait que de plus en plus de personnes consomment des produits locaux et/ou bio, a permis le développement de circuits courts aussi bons pour le producteur que le consommateur.

Un Etat centralisé peut se retrouver loin des préoccupations locales, y compris pour un pays de petite superficie comme la France. D'une certaine manière, plus l'État légifère, plus il déresponsabilise le peuple : par le retour au local, l'écologie amène à s'interroger sur le rôle de l'État dans la société.

Pour moi, le militantisme écologiste commence dans les gestes du quotidien. Par exemple, ma mère avait l'habitude d'aller systématiquement au supermarché et d'acheter des produits chimiques pour le ménage. Lorsqu'elle est venue à la maison, elle n'avait pas ses produits habituels : du vinaigre blanc, du bicarbonate, du savon noir, des huiles essentielles... On a pris deux minutes pour échanger sur le coût et les enjeux et cela l'a fait changer d'avis : elle s'y est mise ! Elle s'est rendue compte que c'est moins



cher et sans produits chimiques. Pareil pour la viande, ma mère était incapable de faire un repas sans viande. Aujourd'hui, elle potasse des livres sur l'équilibre alimentaire végétarien et travaille ses recettes différemment.

Une dernière chose qui m'a fait également bouger, c'est d'avoir



rencontré la famille d'Aglé où certains ont retapé leur maison. De même que de voir ma sœur habiter dans un chalet à la montagne où elle est autonome en

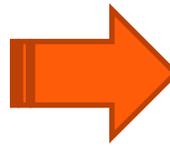
électricité et chauffage. Les voir et partager leur quotidien, ces rencontres ont été importantes pour moi.

On n'est pas ici que dans le rapport à la nature, mais dans une substitution : c'est en l'humain que la substitution écologiste doit d'abord s'opérer. Au fond, l'image de la nature, au premier plan, l'humain. On peut très bien vivre en ville et avoir une conscience écologique. Et généralement, aujourd'hui, la nature revient dans les villes, même à Paris, via l'installation de ruches, de façades vertes, de climatiseurs naturels, etc.

Aglé : Ralentir demande de l'énergie. Il faut être dans un certain état d'esprit pour prendre le temps. Suivre son rythme à soi. Souvent je me demande si ces considérations sont accessibles à tou-te-s. Dans les pays en développement, la question ne se pose pas forcément dans les mêmes termes. Les « mères solaires » en Afrique construisent et entretiennent des panneaux solaires, c'est une question d'indépendance. [...]

Émeline : L'écologisme, ce n'est pas vivre en autarcie, mais participer à un réseau où les gens peuvent être complémentaires, par leur savoir, leur façon d'être et leurs ressources. C'est l'autonomie des personnes vis-à-vis de choses matérielles et le lien entre chacun-e. C'est avoir le temps et le prendre pour ne serait-ce que dire bonjour à la concierge ou discuter avec le SDF en bas de chez soi.

*Depuis cette interview, Emeline a quitté son travail dans le service, pour commencer une nouvelle vie orientée sur la recherche à temps partiel et sur les cours de théologie. La quête personnelle est devenue centrale dans sa vie. Aglé se lance aussi actuellement dans un changement de vie.*



## Un chemin vers un autre mode de vie. Interview d'Isabelle et Chantal, D&Jistes

*Propos recueillis par Nicolas et Fabrice*

D&J : La question principale que nous voulions vous poser concerne votre démarche de partir de la ville pour vous installer à la campagne et, plus globalement, vos convictions sur l'écologie. Mais pour commencer, pouvez-vous vous présenter ?

Isabelle : Dès l'enfance, nous avons eu toutes les deux un rapport particulier à la campagne. Chantal est fille de paysans, elle a grandi à la campagne et en lien direct avec la nature, l'agriculture, la terre, les saisons ! Mes parents sont enseignants mais habitaient une vieille ferme dans un hameau avec 1 hectare de terrain et quelques moutons pour tondre et faire des méchouis. J'ai fait mon premier potager à 10 ans pour suivre l'exemple de mon grand-père.

Chantal achetait la majorité de ses aliments sur les marchés ou aux producteurs depuis 40 ans, elle est adepte de naturopathie depuis aussi longtemps, utilise les plantes de Bach... et elle m'a convertie. Nous pratiquons à notre mesure la biodynamie et préférons les médecins anthroposophes. Plus simplement, nous sommes des adeptes de la sobriété heureuse prônée par Pierre Rabhi que nous avons eu la chance de rencontrer plusieurs fois.

D&J : Vous avez toutes les deux travaillé en entreprise et à la ville.

Isabelle : Oui, moi en PME sur Clermont Ferrand pendant 7 ans et Chantal dans des boîtes internationales de chimie pendant plus de vingt ans, à Paris puis à Strasbourg. En 2007, nous avons décidé de changer d'horizon.



D&J : Quel a été l'événement déclencheur ?

Isabelle : Chantal a été licenciée et a eu des problèmes de santé, il n'était plus question de continuer le même type de vie professionnelle ; et moi, j'avais créé ma boîte pour la rejoindre à Strasbourg et je pouvais exercer n'importe où. Je suis dans la traçabilité par code barre. Nous avons déjà la chance d'habiter une petite maison avec un jardin où nous avons un potager. Nous avons toujours les mains dans la terre... mais nous avons envie de vraie campagne et aussi de se rapprocher de nos familles respectives. Dans notre relation, il était évident pour nous que nous n'aurions pas d'enfants. Mais nous sommes très attachées à mes petites nièces, qui sont à Cognac. Nous voulions nous en rapprocher pour nous en occuper.

D&J : Peux-tu décrire votre environnement actuel ?

Isabelle : C'est un village du nord de la Dordogne, à une heure de Limoges, Périgueux et Brive en voiture. Nous sommes donc vraiment au milieu de nulle part, mais entourées de collines, de forêts et de pâturages. [...] Nous sommes en bordure d'un village, avec une bonne connexion internet et à 10 minutes à pieds de la Poste, pour les colis que je dois envoyer pour mon entreprise. Cela aussi faisait partie de nos critères de choix pour limiter les besoins de voiture.

D&J : Et autour de vous, comment cela s'est-il passé à votre arrivée ?

Isabelle : En fait, avant même d'acheter notre maison, nous avons découvert qu'il y avait dans le village une boulangère bio. Donc dès notre arrivée, nous l'avons rencontrée et elle nous a indiqué une foultitude d'adresses et d'événements intéressants pour nous dans la région. Très vite nous avons eu un réseau de connaissances impressionnant avec des gens qui partagent notre recherche de bon, de beau, de vrai, de simple, du naturel... [...]

D&J : Est-ce que ce mode de vie se traduit par une forme de militantisme ?

Isabelle : Nous nous sentons militantes de par notre façon de vivre.



Pour nous l'écologie n'est pas seulement un discours, c'est une pratique quotidienne et ça touche tous les domaines de notre vie : le travail, la santé,

l'alimentation, la banque avec la NEF et le Crédit Coopératif, la gestion de l'agenda, les transports, le téléphone, nos achats, les loisirs, nos

liens et notre attention aux autres, notre rapport au temps (celui de la trotteuse et la météo !). Notre démarche alternative se traduit jusque dans la consommation d'eau - nous avons des toilettes sans chasse d'eau - c'est fou de souiller toute cette eau potable dans nos chiottes classiques.

*Je me suis aperçue que cela ne sert à rien « de perdre sa vie à prétendre la gagner ».*

Nous animons localement un SEL (Système d'Echange Local) par exemple. Mais nous sommes quasi autonomes en fruits, légumes, œufs et viande. Nous faisons nos jus de fruits et parfois même notre huile de noix... Tout est « maison » ici, depuis les condiments jusqu'à la sauce tomate ! Donc nous ne faisons pas appel à une AMAP, ce ne serait pas adapté. Sinon, nous fréquentons la Biocoop de Périgueux, toutes les six à huit semaines et cela nous suffit pour les farines, les céréales, les laits végétaux. Nous n'entrons plus dans un supermarché que rarement... et encore, à reculons !



Par contre, nous passons notre temps à cuisiner, cueillir, récolter et transformer ce que nous récoltons, ou en jardinage. Notre terrain est aux deux tiers couvert d'une forêt qui nous fournit en bois de chauffage. Et sous les arbres poussent en ce moment des pissenlits extra ; nous en mangeons tous les jours ! Côté plantes sauvages comestibles, on est aussi devenues des pros !!

Notre militantisme écolo ne se traduit pas nécessairement par l'engagement actif dans des associations estampillées écolo souvent géographiquement trop éloignées de nous, mais nous sommes adhérentes de Kokopelli, Terre et humanisme, Agir pour l'environnement, Bolivia Inti Sud

*Pour nous l'écologie n'est pas seulement un discours, c'est une pratique quotidienne et ça touche tous les domaines de notre vie.*

Soleil (qui promeut les fours solaires), Terre de liens (Je fais pousser des fermes, et vous ?), l'APMA (Asso de Patients de la Médecine Anthroposophique), le MABD (Mouvement d'Agriculture Biodynamique)... et soutenons des magazines engagés (tel que Silence).

En fait, nous constatons que nous transmettons essentiellement nos convictions par l'exemple : en montrant simplement à tous nos visiteurs (et notre porte est grande ouverte pour accueillir qui veut passer un moment au vert) qu'une vie plus simple, plus sobre et tellement heureuse est possible.

D&J : Et comment pouvez-vous travailler dans ce contexte ? Comment cela se passe-t-il financièrement ?

Isabelle : En fait, par ma rencontre de Chantal et nos lectures, je me suis aperçue que cela ne sert à rien « de perdre sa vie à prétendre la gagner ». Les horaires de dingue pompent toute notre énergie. Qu'est-ce que tu peux faire après cela ? J'ai choisi de rejoindre Chantal, de diviser mon salaire par deux, mais cela a multiplié au centuple ma/notre qualité de vie. Aujourd'hui, nous sommes propriétaires de notre chalet et de notre terrain, et nous avons très peu de besoins financiers. Imagine, du temps où on achetait le bois pour se chauffer, on dépensait seulement 300 euros par an, et aujourd'hui, nous le coupons nous-mêmes !

Nos revenus professionnels nous offrent la sécurité sociale, la mutuelle, et de quoi subvenir à nos petites folies, mais notre lieu d'épanouissement, c'est l'associatif, les amis, la famille, le jardin. Donc je travaille à mi-temps, et je suis très investie dans une association de femmes locale et l'école de musique du canton dont je suis trésorière. Cela ne me pose aucun problème de temps par rapport à mon travail. Avec le transfert d'appel, je peux répondre à mes clients même si je ne suis pas au bureau. Je suis complètement libre de mon emploi du temps et de mon organisation. Ce mode de vie n'a plus rien à voir avec ce que nous vivions avant.

Pour Chantal, c'est un peu pareil, mais elle ne ressent pas le même besoin d'engagement associatif que moi. Elle a développé une activité professionnelle d'enseignement du FLE (Français Langue Etrangère) depuis trois ans en tant qu'auto-entrepreneuse. Du fait de notre engagement associatif avec beaucoup de femmes anglaises de la région, nous avons compris qu'il y avait là un potentiel pour travailler quelques heures, tout en respectant notre rythme et notre envie de liberté, ce qui lui a permis de réaliser un vieux rêve : enseigner, et de tisser le lien social nécessaire à son épanouissement. [...]

D&J : Est-ce que cela a changé quelque chose dans votre démarche spirituelle ?

Isabelle : Peut-être qu'on n'aurait pas la même réponse toutes les deux... Je n'ai pas l'impression d'avoir une expérience spirituelle dans ma démarche, pas plus que par le passé. Je suis dans l'humain, dans la présence à l'autre, simplement et cela me comble.

Chantal : Je peux dire que mon épanouissement passe avant tout par la proximité avec la nature. J'en arrive à me demander si je ne me suis pas tournée pendant des années vers une spiritualité religieuse seulement à cause d'une vie parisienne épuisante, en manque de lien

social vrai, de nature vraie, de vie vraie. Ici et maintenant notre vie est simplement harmonieuse, nous partageons toutes les deux tellement de choses, d'amour, de joies, d'émotions. Contempler un oiseau, une fleur, des arbres, le soleil, nos chats et nos poules, faire ensemble... que du bonheur !

D&J : Et un couple de femmes, cela est-il important dans ce mode de vie ?

Chantal : Non, je ne crois pas. Ce qui a influencé notre mode de vie, ce sont les goûts communs. Je suis plus âgée qu'Isabelle, j'ai partagé avec elle mon expérience et elle a emboîté le pas. Ce n'était pas lié au fait que nous sommes un couple de femmes car j'ai aussi vécu avec un homme et j'avais déjà ce besoin de nature. J'ai toujours voulu le partager avec les personnes qui sont dans ma vie. Par ailleurs nous connaissons d'autres couples (homos, hétéros) qui mènent aussi une vie simple, sobre et heureuse à la campagne.

Un couple de femmes à la campagne n'est pas un problème ici. Nous nous assumons suffisamment, nous n'avons pas envie de nous cacher. [...]

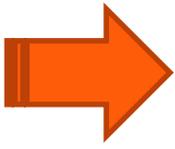
Nous sommes bien dans nos vies et c'est facile de partager, de rencontrer, d'aborder. Nous ne ressentons aucun type de frustration du fait de notre forme de consommation, voire de non-consommation.

Isabelle : Et nous accueillons bien volontiers les D&Jistes de passage <sup>1</sup> ! Pour une petite découverte avant le grand saut, un avant-gout, vous pouvez visiter notre blog <sup>2</sup> réalisé suite à notre mariage dans notre petite commune en octobre 2014, avec notamment des vidéos que je vous conseille vivement !



<sup>1</sup> Pour nous contacter : [chantal.tublet@wanadoo.fr](mailto:chantal.tublet@wanadoo.fr)

<sup>2</sup> <http://chantisa25102014.over-blog.com/>



## Vers plus d'écologie au quotidien ? Interview de François G., D&Jiste

*Propos recueillis par Fabrice*

D&J : Depuis quand t'intéresses-tu à l'écologie ?

François : De mon enfance dans la nature en Normandie, je retiens deux choses : d'une part une fascination et un bonheur devant cette dynamique très généreuse de la nature qui, à partir d'une graine, va produire des choses qui peuvent nous être utiles. D'autre part, pour moi le jardin, la forêt, la mer, ont un côté sacré.

Plus tard, j'ai fait une école d'ingénieur. Pour moi, le côté ingénieur, c'est un peu la mort : quand on contrôle tout, quand tout est figé, il n'y a plus de vie. J'ai vraiment senti alors un appel à aller vers quelque chose de plus vivant : vers l'écologie et la biologie. J'ai donc fait l'Ecole



des Eaux et Forêts, puis le DEA d'écologie générale à Paris et une thèse en écologie à Nancy. Cela m'a énormément plu par la richesse des choses que nous avons apprises (milieux, animaux...) : ces études ouvraient une porte vers la beauté de la création, et donnaient des outils pour comprendre comment les choses fonctionnent.

L'écologie, avant d'être un mouvement de militance ou de changement de la vie au quotidien, est d'abord une science expérimentale. Elle est née des voyages et des observations des naturalistes aux 18ème et 19ème siècles. Fin 19ème et début 20ème siècles sont apparus des travaux qui analysaient ces observations pour essayer de trouver des lois qui régissent l'évolution d'un écosystème. L'exemple typique est le modèle proie/prédateur : comment fonctionne un système où il y a des renards et des lapins ? De tels phénomènes peuvent être

expliqués par des modèles qui permettent de comprendre comment évolue un écosystème.

Cela a été une période formidable. Puis j'ai été progressivement vers une mise en œuvre personnelle des principes écologistes pour essayer de mettre en cohérence mes pensées, mes connaissances, mon discours et mes pratiques. J'ai commencé à acheter des produits bios. Le premier numéro que j'ai lu de la revue Silence parlait des incohérences

de chacun-e. Cela m'a beaucoup aidé car je ne me sentais pas

*Je ne fais pas beaucoup de différence entre ma relation à la nature et ma relation aux gens, il s'agit d'être en relation avec ce qui n'est pas soi.*

capable d'aller au bout de mes principes et m'installer en ermite dans une forêt. Dans cette revue, beaucoup de personnes témoignaient sur leur expérience quotidienne, certaines allaient dans une AMAP, d'autres avaient arrêté la voiture... Chacun-e continuait par certains aspects à profiter du confort de la société. Il n'y avait pas une cohérence entière mais de début de cheminement de cohérence. Je me suis inscrit dans une AMAP, remis à avoir un jardin potager, j'ai fait plus de vélo, et ai suivi un stage 'très fort' avec Pierre Rabhi.

D&J : Jusqu'où cela va ? Dans ta relation à la nature et aux gens ?

François : Pour moi, l'écologie est une question de mise en cohérence. Je ne fais pas beaucoup de différence entre ma relation à la nature et ma relation aux gens, il s'agit d'être en relation avec ce qui n'est pas soi. Les êtres humains ne sont pas la même chose que les animaux ou que les plantes, mais dans le respect de l'autre, je crois que cela se rejoint. Par exemple, quand j'invite des gens, j'essaie de ne pas les empoisonner et de cuisiner avec des produits bios... De même je vais essayer de ne pas polluer la planète sur laquelle je vis. Lorsque je mange de la viande, je vais essayer de choisir de la viande pour laquelle les conditions d'élevage sont respectueuses plutôt que des poulets en batterie.

Ce cheminement de cohérence m'a apporté beaucoup de sérénité, en particulier dans ma relation aux autres, et m'a permis d'être plus dans le respect et plus dans l'écoute. Cela passe aussi pour moi par l'abandon de la compétition.

*Ce cheminement de cohérence m'a apporté beaucoup de sérénité.*

D&J : Pourquoi as-tu quitté le monde de la recherche sur l'environnement et l'agriculture ?

François : J'ai vu le système de la recherche complètement phagocyté par les tendances actuelles que l'on retrouve dans la société : productivité exacerbée, un contrôle de plus en plus important... Le système était devenu faussé, le leitmotiv n'était plus de faire avancer la connaissance mais de faire rentrer de l'argent.

D&J : Comment peut-on faire pour à la fois aller vers une recherche de bonheur local et essayer de peser face à des enjeux écologiques que ne sont pas que locaux et peuvent être mondiaux ?

François : Durant la période où j'étais chercheur, j'avais pour illusion



ou pour espoir que le rôle du chercheur était de peser au niveau national ou international, en alertant, en donnant des outils et des conseils. J'ai signé des pétitions et fait des manifestations, mais nous n'avons pas été écoutés. Le pire pour moi a été de découvrir qu'il y avait une déviation du travail de recherche, par exemple sur les OGM. En règle générale, des scientifiques donnent l'alerte, et puis, il y a tout un travail de sape et de déconstruction de ces alertes par des lobbies riches qui se traduisent par la production d'écrits pseudo scientifiques truqués sous le nom d'un institut quelconque pour discréditer l'alerte, ainsi que des pressions sur les organismes de recherche pour arrêter les crédits, geler les travaux et annuler les thèses.

La capacité de donneur d'alerte du scientifique reste donc assez faible. Et même quand l'alerte est entendue (changement climatique), les décisions qui devraient en découler ne sont pas prises car elles impliquent de changer notre mode de vie. D'une certaine manière, j'ai l'impression d'avoir plus de pouvoir en tant que consommateur et que citoyen qu'en tant que scientifique. Le documentaire 'les moissons du futur' (de Marie-Monique Robin) montre aussi que ces initiatives locales sont certainement plus une solution que les solutions nationales ou internationales qui ont beaucoup de mal à se mettre en œuvre.

D&J : En même temps, d'autres luttes, telles que celle des personnes LGBT, montrent que ce qui était impensable il y a trente ans (par exemple le mariage homo), se réalise aujourd'hui après un grand nombre de luttes individuelles et collectives.

François : Toutes ces initiatives locales qui partent d'un vrai investissement de personnes, devraient être soutenues et relayées, valorisées au niveau national. Je crois aux vertus de l'exemple. Lorsque l'on essaie d'imposer des choses à des gens qui ne sont pas prêts, cela peut les faire aller dans l'autre sens. Par contre, voir des



amis qui vivaient très sereinement le fait de manger des produits bio m'a donné envie d'essayer.

D&J : Ce type de militance ne s'apparente-t-il pas à une démarche spirituelle non-violente ?

François : Le bouddhisme a une posture de non-violence qu'étrangement on retrouve souvent en écologie. Par exemple on peut représenter les systèmes vivants par des modèles, et en règle

*D'une certaine manière, j'ai l'impression d'avoir plus de pouvoir en tant que consommateur et que citoyen qu'en tant que scientifique.*

générale, là où cela se passe le mieux est dans un équilibre, « au juste milieu », ni dans un extrême, ni dans l'autre.

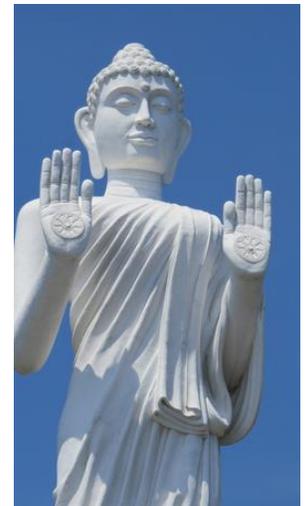
J'ai récemment découvert le taoïsme et y retrouve cette posture où le sage demeure caché. Le plus sage n'est pas celui qui va conseiller le roi, mais il se retire des tracas du monde. Dans la vision imparfaite que j'en ai, le taoïsme et le bouddhisme se rejoignent dans cette idée de non-violence, de juste milieu.

D&J : Dans la notion de taoïsme, il y a aussi une notion de transition, alors que les occidentaux raisonnent souvent par une notion d'état des choses et de séparation.

François : Le Yi King (le livre des transformations), m'a permis de comprendre les limites du modèle occidental, qui est un modèle de l'équilibre stable. De même les théories écologiques jusqu'aux années 70 étaient basées sur le principe qu'il y a un équilibre stable. Même si de temps en temps

des perturbations font que l'on

s'en écarte, on essaie d'y revenir. C'est un peu la vision de notre société où l'on dit aux gens, qu'ils-elles doivent arriver à un état parfait où ils-elles seront content-e-s : vous serez marié-e-s, vous aurez un travail, une maison, des enfants, vous aurez le bonheur. A l'opposé dans la vision taoïste, la vie est tout le temps en mouvement, dans un changement perpétuel. La seule chose qui dure dans l'univers est le fait que tout change.



Se pose alors la question des stratégies à adopter face à ces changements. Le Yi King propose des stratégies face à 64 situations de changement : parfois il vaut mieux être plutôt en retrait, parfois

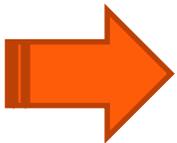


c'est le moment d'avancer, parfois de se concentrer sur soi-même, parfois d'aller plutôt vers les autres.

Dans le domaine de l'écologie, cela se retrouve dans le concept récent de la résilience. Nous savons que nous sommes dans un système qui bouge (à cause notamment du changement climatique), et nous ne pourrions pas revenir au monde que nous avons connu. Réfléchissons donc à savoir quelles sont les fonctions qui sont vitales pour nous et que nous devons protéger. On se rend maintenant compte que les démarches locales (AMAP, circuits courts, Systèmes d'Echanges

*On se rend maintenant compte que les démarches locales (AMAP, circuits courts, Systèmes d'Echanges Locaux, monnaies locales...) augmentent la résilience et aideront la société à survivre lorsqu'il y aura un choc un peu fort.*

Locaux, monnaies locales...) augmentent la résilience et aideront la société à survivre lorsqu'il y aura un choc un peu fort.



## Un D&Jiste écolo ? Interview de François M.

J'ai souhaité participer à la rédaction de ce Dossier D&J sur l'écologie, et j'ai même insisté pour que ce thème soit retenu. Pourquoi ? Suis-je un D&Jiste écolo, et, en cela, particulier ?

Né en 1951, j'ai passé le bac en 68, au milieu des barricades puisque mon lycée était à Paris, au quartier latin. Dans la famille, les événements de mai 68 ont généré plus d'inquiétude que de libération. Pour moi et d'autres camarades, le seul lieu de parole à l'époque que nous avions, était l'aumônerie du lycée, que j'ai fréquentée ensuite étant en prépa. Nous voulions changer le monde. [...]

Il m'est resté, de ma jeunesse, le souci d'être moi-même, original, parce qu'unique (particulièrement important pour moi, car j'ai un frère et nous sommes de vrais jumeaux), mais sans aller jusqu'au

bout, sans doute, en voulant concilier mes absolus et les nécessités de la vie. J'ai ainsi créé en 1978 un bureau d'études en coopérative (SCOP), dont j'ai abandonné la



direction en 2003 et où je terminerai ma vie professionnelle dans un an. J'ai souvent besoin de donner un sens à ce que je vis.

J'ai mis du temps à faire l'unité, au moins partielle, de ce que j'étais. Il y a 9 ans j'ai rencontré David & Jonathan, dans ma paroisse. Alors, j'ai progressé sur la réconciliation entre foi et sexualité, et surtout le fait de pouvoir en parler.

Cette unité, en compromis, je la trouve bien représentée par la maison où je vis à Toulouse, avec un jardin à moitié sauvage, des beaux aménagements et le métro à 100 mètres.

### ■ Pourquoi l'écologie ?

Trois raisons sans doute :

- ✓ mes grands-parents étaient viticulteurs dans l'Hérault (un bon terroir, pas de la piquette) et j'ai le souvenir des ballades dans les Faïsses, au potager et dans le village, quand j'étais jeune,
- ✓ j'ai fait beaucoup de randonnées en montagne (les Pyrénées surtout, et celles de l'Aragon, superbes que je vous recommande) et je passe 8 jours de retraite en montagne depuis 12 ans, à contempler la nature,
- ✓ un travail en lien direct avec la consommation de gaz à effet de serre, puisque nous intervenons sur les déplacements et l'aménagement de l'espace public.

*J'ai mis du temps à faire l'unité.*

Aussi, je voulais vous parler de ceux qui sont pour moi source de réflexion et d'actions. J'espère qu'à la lecture de ce qui suit, vous aurez envie, vous aussi de faire quelque chose.

## ■ Pierre Rabhi – ou la sobriété heureuse

Pierre Rabhi, installé depuis 1960 en Ardèche, est né dans une oasis du sud algérien. Il est marqué par un mélange d'horizons, d'abord ouvrier puis agriculteur, il a une double culture algérienne et française, musulmane et chrétienne.

Écrivain et penseur, il est un des pionniers de l'agriculture biologique. Il défend à travers l'Europe et l'Afrique un mode de société plus

*Les OGM sont une grande imposture.*



Le blog de Pierre Rabhi

Biographie Pierre Rabhi

Publications

Poèmes

Citations

Samedi 25 Avril 2015

respectueux des hommes et de la terre et soutient le développement de pratiques agricoles accessibles à tous et notamment aux plus démunis, tout en préservant les patrimoines nourriciers. Son abondante œuvre littéraire (citons pour mémoire : vers la sobriété heureuse, Manifeste pour la Terre et l'Humanisme, Éloge du génie créateur de la société civile...), nous livre sa vision et montre l'évolution de pensée de plus en plus marquée par la conscience d'un sens à la vie, à l'existence. Nous vous proposons ici quelques extraits

*J'ai été musulman, j'ai été chrétien, maintenant je ne suis rien, ma spiritualité est ancrée sur la nature, sur l'écologie.*

*de ses écrits, ses interviews ou de son blog<sup>34</sup>.*

À propos de spiritualité

« Dieu est indicible »

« La révolution nécessaire aujourd'hui est avant tout une révolution humaine. Il n'y a pas nécessité de renoncer aux avancées technologiques qui ont fait avancer le progrès, malheureusement ils sont peu nombreux. Nous sommes asservis de plus en plus par les outils que nous mettons en place, asservis, dans le sens où l'on ne peut plus s'en passer. Et plus je dépend des technologies, plus ma liberté personnelle se réduit... ».

[...] « J'ai été musulman, j'ai été chrétien, maintenant je ne suis rien, ma spiritualité est ancrée sur la nature, sur l'écologie. J'ai compris qu'il y a d'abord l'Esprit, qu'il est, que je sois là ou pas. Les premiers peuples avaient bien cette perception que l'esprit était dans tout le

vivant. Dieu est indicible, il est celui sur lequel il n'y a rien à dire, il dépasse notre entendement, il n'y a que le silence pour le sentir »

« La société changera quand la morale et l'éthique investiront notre réflexion. Chacun doit travailler en profondeur pour parvenir à un certain niveau

de responsabilité et de conscience et surtout à cette dimension sacrée qui nous fait regarder la

*La terre, le végétal, l'animal et l'humain sont de cette manière unis et indissociables. Prétendre nous abstraire de cette logique, la dominer ou la transgresser impunément est une dangereuse illusion.*

vie comme un don magnifique à préserver. Il s'agit d'un état d'une nature simple : J'appartiens au mystère de la vie et rien ne me sépare de rien. Je suis relié, conscient et heureux de l'être ».

Agroécologie : « la terre mère »<sup>5</sup>

« La terre nourricière est, parmi les quatre éléments majeurs, celui qui n'a pas existé dès l'origine. Il a fallu des millénaires pour que la mince couche de terre arable d'une vingtaine de centimètres à laquelle nous devons la vie puisse se constituer. [...] C'est dans ce monde discret que s'élaborent, comme dans un estomac, les substances qui permettront aux végétaux de se nourrir, de s'épanouir pour se reproduire, et c'est aux végétaux que les humains et les animaux doivent leur propre survie. [...] La terre, le végétal, l'animal et l'humain sont de cette manière unis et indissociables. Prétendre nous abstraire de cette logique, la dominer ou la transgresser impunément est une dangereuse illusion ».

La condition animale :

« Comment en est-on arrivé à oublier à ce point que les animaux ont été pour l'espèce humaine à la fois ressources de survie alimentaire mais aussi des auxiliaires sans lesquels notre évolution eut été bien handicapée. [...] En plus d'une simple source de protéines, l'animal n'est plus qu'objet d'expérimentation, de curiosité ou de divertissement ».



<sup>3</sup> <http://www.pierrerabhi.org/blog/>

<sup>5</sup> La déclaration universelle des droits de la Terre-Mère a été formulée par les peuples amérindiens lors de la conférence mondiale des peuples contre le changement climatique en 2010.

Nous avons oublié que la diversité des espèces est une richesse, qui a permis à la vie de se maintenir malgré les évolutions de la terre.



« Avec l'ère de la technoscience, de la productivité, de la marchandisation et du profit financier sans limite, la donne change brutalement. L'application des principes industriels à l'agriculture ne voit plus dans les végétaux qu'une source de profit financier ». Pierre Rabhi est aussi un fervent opposant aux OGM : « Quant à l'argument selon lequel c'est avec les OGM que l'on

résoudra les problèmes de la faim dans le monde, non seulement il ne résiste pas à une analyse objective, mais les conséquences agronomiques, économiques et sociales désastreuses sont déjà le lot d'un nombre toujours croissant de petits paysans du Tiers-monde en particulier, acculés au suicide. Les OGM sont une grande imposture... ».

*Dieu a voulu cette terre, pour nous, mais non pour que nous puissions la transformer en sol désertique.*

## ■ Le Château Partagé

Thomas, un de mes anciens collègues de travail, est impliqué dans « Le château partagé » : c'est un lieu créé il y a six ans. Nous y étions



pour les Estivales de David et Jonathan en 2013 et 2014. Nous avons vécu, lors de nos deux séjours sur place, des moments

d'échange très forts, entre nous et avec nos hôtes... qui se sont découverts fortement hétéro normés.

Qu'est-ce qui a donné envie aux habitants de faire ce projet ?

Après un premier job à Toulouse, Thomas est parti avec sa femme en coopération en République centrafricaine. Le retour a été brutal, en particulier par le fait de vivre dans l'anonymat après une très riche expérience de relation humaine en Afrique.

Deux ans plus tard, après avoir mûri leur projet, Thomas, sa femme, son beau-frère, et deux autres amis décident de vivre en habitat partagé à la campagne et d'y travailler. Le fondement était très « politique » avec un souci écologique très fort. Il s'agissait d'habiter un lieu avec un appartement pour chaque célibataire ou famille et des lieux collectifs, en ayant le moins d'effet négatif sur l'environnement : travailler sur place ou à proximité, partager les équipements, en particulier les voitures, consommer des aliments faits sur place ou à proximité, bio de préférence, rénover le bâtiment avec des matériaux écologiques.

Comment le projet a-t-il évolué en six ans ?

Suite à certains départs difficiles, et au regard des expériences d'autres habitats partagés, ils ont pris conscience de la nécessité de mettre en place une charte. En effet, la plupart des habitats partagés échouent s'ils n'ont pas de charte. Leur charte précise des choses aussi simples que comment est organisé le tour de rôle pour nourrir les poules, par exemple. A un moment donné, il leur est apparu nécessaire de préciser que ce tour de rôle était obligatoire pour toute-s...

Au cours des cinq ans, la relation a évolué. Au début, les habitants prenaient leurs repas ensemble. Mais ensuite, ils ont eu besoin de davantage d'intimité. Aujourd'hui, ils ont repris l'habitude de prendre certains repas ensemble. Thomas ajoute, avec un clin d'œil pour notre association chrétienne : « Nous célébrons beaucoup plus qu'il y a trois ans, c'est important de remercier l'autre ».

Et aujourd'hui ?

Le Château Partagé se définit aujourd'hui comme « un lieu d'habitat et d'activités situé en Savoie, près du lac d'Aiguebelette. Sa raison d'être est l'expérimentation de multiples alternatives humaines, économiques, écologiques et organisationnelles dans un esprit d'ouverture et avec

*La plupart des habitats partagés échouent s'ils n'ont pas de charte.*

la volonté d'être acteurs de nos vies ». En lien avec des intervenants



extérieurs, le Château Partagé propose des animations, des spectacles, des stages...<sup>6</sup>

### ■ Quand écologie et foi se rencontrent

Dans plusieurs paroisses de Toulouse, en lien avec les propositions du Comité catholique contre la faim et pour le développement-Terre Solidaire, une démarche a été entreprise entre foi et écologie.

Cette démarche, basée sur les textes du magistère, nous conduit à repenser notre rapport « à la Terre-Mère », aux autres utilisateurs de ses ressources et au Créateur-Rédempteur.



Nous avons été appelés à convertir notre regard et nos comportements envers les autres humains comme envers la Création. Comment mettre un terme aux excès, aux

gaspillages, à la destruction des ressources naturelles, à la fois pour protéger notre maison commune, mais aussi ceux qui l'habitent avec nous et ceux qui l'habiteront après nous ?

Pour nous guider, nous avons retenu quelques phrases du pape François dans La joie de l'Evangile : « Dieu a voulu cette terre, pour nous, mais non pour que nous puissions la transformer en sol désertique » « Nous aimons cette

*Devant tous ces désastres, ce monde marchand dominant, que puis-je faire ?*

magnifique planète, où Dieu nous a placés, et nous aimons l'humanité qui l'habite. La terre est notre maison commune et nous sommes tous frères » « Dans ce système, tout ce qui est fragile, comme l'environnement, reste sans défense par rapport aux intérêts du marché divisé » [...]

Le CCFD-terre solidaire nous a apporté son appui :

- ✓ Me renseigner sur les actions menées ici et là-bas, par le CCFD-Terre Solidaire.
- ✓ Prêter attention à ce que j'achète, aux femmes et aux hommes qui le produisent, à l'impact environnemental.
- ✓ Participer au « jeûne pour le climat », chaque premier jour du mois, en prenant un repas sans viande ou sans poisson, en solidarité avec les victimes du dérèglement climatique.

✓ Vivre dans la joie, et la prière, la privation de ce qui peut encombrer ma vie, m'empêcher de voir l'essentiel.



✓ Inciter les élus à avoir le souci du bien commun, des humains et de la création, et,

en particulier ces deux dimanches, y penser dans le choix que je dois faire pour les élections départementales.

✓ Accueillir l'étranger, par exemple en découvrant le réseau « Welcome » d'aide aux demandeurs d'asile qui se développe à Toulouse. [...] ■

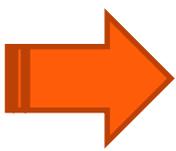


<sup>6</sup> <https://lechateau partage.wordpress.com/>

## 3 – Ecologie et agriculture : quelle réalité quotidienne ?

**C**omment traiter de l'écologie sans questionner les personnes qui vivent et travaillent dans le monde rural ? Plusieurs membres de David & Jonathan témoignent : **Michel** est viticulteur dans le Bordelais et retrace au travers de l'histoire de sa vie professionnelle la prise en compte grandissante du questionnement écologique. **Élisa**, professeure dans un lycée agricole, analyse l'influence de l'écologie sur l'enseignement. De même, nous avons interviewé des proches de D&Jistes : **Noël**, ami de Babeth, agriculteur, nous explique ce qui l'a amené à passer au bio. **Alexandre**, ami de François G., est passé d'une carrière de chercheur à une vie de berger et nous interroge sur l'autonomie.

Nous découvrons comment leurs parcours spirituels peuvent être liés à ces questions d'écologie.



**Ecologistes / Viticulteurs : un vivre ensemble parfois difficile.**  
**Interview de Michel, D&Jiste**

*Propos recueillis par Fabrice*

*Michel est viticulteur en Côtes de Bourg (une des appellations de la région bordelaise), dans une commune de 450 habitants à trois quarts d'heure de Bordeaux. Il habite aujourd'hui la grande bâtisse en pierres locales calcaires, construite par son grand-père en 1894. Sa grand-mère, veuve de guerre et femme de caractère, a conduit l'exploitation, puis ce fut le tour de ses parents. Michel, après un*



*parcours diversifié est revenu aux sources dès 1979, et a repris officiellement l'exploitation en 1987. Après des premières*

*années difficiles, il s'est impliqué progressivement et a pris de l'assurance dans cette activité. Il nous livre ici ses impressions sur les questions environnementales qu'il rencontre au quotidien.*

D&J : Peux-tu nous présenter ton exploitation et ton activité ? Comment l'exploitation, le vin et le monde viticole ont-ils évolué ?

Au début, mon père a travaillé la vigne avec un bœuf puis avec le cheval. Il a fait l'acquisition de son premier tracteur en 1961. Il s'est beaucoup investi à renouveler le vignoble (arrachages et replantations) pour qu'il soit mieux adapté à la nouvelle mécanisation. [...]

Les habitudes de consommation et le goût des consommateurs ont changé. Les technologies nouvelles complètent maintenant le savoir-faire du vigneron, permettent de limiter les tâches les plus pénibles et répondent à de nouvelles attentes et exigences.

Depuis vingt ans, il y a eu aussi un remaniement de la population viticole avec un fort brassage humain, une féminisation de la profession et des vignerons qui viennent de différents horizons. Cela a permis un fort dynamisme de la région des Côtes de Bourg.

En ce qui me concerne, j'ai pu apporter ma touche personnelle tout en héritant d'une tradition, et ai modernisé les bâtiments et développé la commercialisation.

D&J : Comment la question bio t'a-t-elle interrogé ?

J'ai participé à beaucoup de formations, en particulier la sensibilisation aux méthodes de lutte raisonnée qui sont un compromis entre les traitements conventionnels (pulvérisations systématique de produits phytosanitaires) et une démarche bio. J'essaie de travailler mes vignes dans l'esprit bio, sans pouvoir faire totalement le pas.

Les méthodes raisonnées n'ont pendant longtemps pas eu de reconnaissance officielle par un label, ce qui les rend moins visibles pour le public.

D&J : Comment cohabitent les bios et les non bios dans ta région ?

La guerre est déclarée entre les partisans bios et les non partisans depuis quelques années, que ce soit chez les producteurs ou parmi la population.



Je suis au conseil municipal depuis mi 2014 et suis maintenant premier adjoint. J'ai autour de moi de fervents militant du " bio". Ils

*Il y a une réelle difficulté de vivre ensemble entre le milieu agricole et les néo ruraux qui bâtissent leurs clôtures et ne comprennent pas toujours le monde agricole.*

ont mis en place une réunion publique pour montrer la dangerosité des pesticides. Plusieurs témoignages forts ont eu lieu (mentionnant des cancers, des perturbateurs endocriniens, ...). La réunion s'est transformée en accusation de la filière agricole. Les viticulteurs présents n'ont pas pu s'exprimer sur le moment. Cela a toutefois permis d'ouvrir le débat a posteriori dans la communauté de communes.

D'une certaine façon, on paie les abus et les comportements irresponsables d'il y a 20 ou 30 ans, politique productiviste où l'on a « balancé » n'importe quoi sur nos espaces agricoles. Les écologistes ont poussé un cri d'alerte à l'époque.

Par contre, un viticulteur a traité, un jour de vent, une parcelle près d'une école. Durant la récréation, quelques enfants ont été gênés et incommodés. Cela a généré un scandale qui a mis le feu aux poudres (le résultat d'enquête a révélé qu'il s'agissait d'un viticulteur bio et c'est le soufre qu'il utilisait qui a provoqué les symptômes)



Les viticulteurs comprennent la problématique, mais considèrent les mouvements écolos comme des caricatures extrêmes. Il y a une réelle difficulté de vivre ensemble entre le milieu agricole et les néo ruraux qui bâtissent leurs clôtures et ne comprennent pas toujours le monde agricole. Les deux univers cohabitent mais ne se comprennent pas. De

nombreux amalgames sont faits. Quelque part, nous avons l'impression d'être accusés de nous acharner à pestiférer l'environnement.

La chambre d'agriculture et les organisations professionnelles travaillent sur ces questions environnementales sur la lutte raisonnée

(diminution des engrais et des traitements phytosanitaires), sur la protection des sites et des personnes. Depuis 5 ans, un stage a été mis en place (stage Certiphyto - obligatoire dès cet automne), pour les décideurs et les opérateurs qui utilisent des produits. On y apprend leur manipulation, leur toxicité, les précautions d'emploi, les doses...

Les produits phytosanitaires qui sont apparus pour combattre les 2 grandes maladies à champignon essentielles que sont l'oïdium et le mildiou, restent indispensables, en particulier avec notre climat océanique très propice à leur développement. L'homologation de ces produits

est sérieuse, beaucoup d'entre eux sont retirés de la vente.



Ce qui est naturel peut aussi

être toxique. Par exemple, les bios traitent leur vigne avec de la bouillie bordelaise qui est constituée de cuivre. Utilisée à forte dose, cela peut appauvrir un sol.

Au titre de mon engagement d'élu, je rencontre actuellement un autre cas : il faut désherber le cimetière.

Il y des oppositions à utiliser un désherbant dans un cimetière, mais désherber à la main coute cher et il n'y a pas beaucoup d'autres méthodes alternatives. Il n'y a donc pas de solution simple !

D&J : Beaucoup de viticulteurs passent au bio, qu'en penses-tu ?

La nature et la configuration de nos terres ne permet pas toujours le labour (certains sols sont très glissants, pentus). Certains viticulteurs ont opté pour le bio par intérêt économique, mais le marché reste limité. Dans le même temps, les grossistes/acheteurs s'intéressent de plus en plus aux exploitations viticoles et à la façon dont est conduit le vignoble, l'origine des produits utilisés etc. Ils prennent en compte l'ensemble du travail, et plus uniquement les qualités gustatives et le prix. Ainsi jusqu'il y a sept ans, l'examen de passage du " label" « Côtes de Bourg » était purement basé sur une dégustation. Maintenant l'agrément s'est transformé et prend de plus en compte le chai, les méthodes de travail, l'état de la vigne et sa densité (maximum 4500 pieds à l'hectare afin de disposer d'une surface de feuillage suffisante pour assurer la photosynthèse). Nous devons justifier d'une traçabilité et de règles de mise en conformité de plus en plus strictes, draconiennes et lourdes à gérer ! (Mais je ne m'en plains pas si tous ces efforts permettent au moins de rétablir la confiance et la crédibilité !)

D&J : Comment pratiques-tu la lutte raisonnée ?

J'utilise des appareils à griffes dans la partie centrale, [...] ou l'enherbement. En effet, l'herbe est une concurrente de la vigne et



joue un rôle de régulation de la vigueur. En cas de sécheresse je la tonds, voire je la supprime, ce qui permet à la

vigne de disposer de plus d'eau. Lors des années pluvieuses, je laisse pousser l'herbe. J'utilise des produits dés herbants une fois par an au lieu de deux par le passé, destinés à être répandus sous la rangée de vigne uniquement. Passer beaucoup de temps à l'observation, comptages de feuilles parasitées, captures d'insectes nuisibles est aussi important pour évaluer les risques. Les prévisions météo déterminent le plus souvent les stratégies à adopter.

D&J : Tu fais aussi partie d'un groupe de chrétiens dans le monde rural ?

*J'ai le souci d'exercer au mieux mon métier, et l'impression que la société toute entière nous accuse de passer notre vie professionnelle à détériorer cette planète induit une certaine amertume et mal-être ... Comment faire ?*

Je fais partie d'un groupe de réflexion depuis plus de 15 ans. Nous avons passé plusieurs réunions à échanger sur la question de l'écologie et ses incidences, sur l'aspect éthique, sur le respect de la Création.

Depuis toutes ces années, mon activité professionnelle et mon lien à cette terre ont pris véritablement sens, mais ces problématiques autour de l'écologie me perturbent. J'ai le souci d'exercer au mieux mon métier, et l'impression que la société toute entière nous accuse de passer notre vie professionnelle à détériorer cette planète induit une certaine amertume et mal-être ... Comment faire ?



## Ecologie et éducation dans un lycée agricole. Interview d'Élisa, D&Jiste

Propos recueillis par Nicolas

Élisa est une jeune D&Jiste de 26 ans vivant dans l'Est de la France. Elle enseigne, dans l'enseignement agricole public, l'éducation socio-

culturelle. Il s'agit d'éducation scientifique, à la communication et aux médias, et à la méthodologie de projets.

D&J : Que penses-tu du thème de ce numéro du magazine de D&J « Dossiers-D&J » ?

Élisa : J'ai été un peu surprise du thème de l'écologie mais j'ai trouvé ça chouette, c'est une preuve d'ouverture, par rapport aux buts « premier regard » de l'association et en fait ce qu'on appelle l'« Ecologie chrétienne » existe depuis longtemps ; c'est une vision de l'homme chrétien inséparable de la nature. Je pense qu'il y a un lien. En revanche, le lien écologie-homosexualité me semble moins direct parce que ce n'est pas parce que tu vas être homo que tu vas être écolo, de gauche, etc. Les homosexuel-le-s ne sont pas un groupe homogène, tous et toutes n'ont pas la même pensée ni le même mode de vie, qu'il soit alternatif, raisonné, etc.



D&J : Quelle est l'importance de ce thème de l'écologie dans ton travail ?

Élisa : C'est une thématique que j'ai à traiter dans des modules d'éducation au développement durable avec des collègues de biologie et de physique. Enseignant une matière générale, je suis moins touchée par cette thématique que mes collègues biologistes, agronomes ou zootechniciens (spécialistes de l'élevage).

Je dois préciser que l'enseignement agricole public est un

*J'ai été un peu surprise du thème de l'écologie mais j'ai trouvé ça chouette, c'est une preuve d'ouverture, par rapport aux buts « premier regard » de l'association et en fait ce qu'on appelle l'« Ecologie chrétienne » existe depuis longtemps ; c'est une vision de l'homme chrétien inséparable de la nature.*

enseignement spécifique ; son support pédagogique est l'exploitation agricole, et sa mission est l'éducation et l'insertion des jeunes en formation professionnelle, mais aussi l'expérimentation. Donc pour tout lycée agricole il y a à côté une exploitation agricole à vocation pédagogique, c'est-à-dire une ferme-pilote pour le ministère et qui sert de référence pour les agriculteurs du coin. C'est là que doit s'appliquer la Loi d'orientation agricole (lois préparées par les ministres de l'Agriculture successifs et qui parfois se contredisent), qui détermine les travaux pour les années à venir.

Le ministre de l'agriculture actuel, Stéphane Le Foll, a fait passer en 2014 sa loi d'orientation dite « Loi d'avenir pour l'agriculture française » qui met clairement en avant l'agro-écologie, c'est-à-dire une agriculture ayant un objectif de performance à la fois économique, environnementale et sociale. Cela engage l'équipe pédagogique à enseigner à « produire autrement ».

D&J : Peux-tu préciser ce qu'est l'agro-écologie ?

Élisa : Le Ministre actuel a voulu mettre en avant dans sa loi la notion d'agro-écologie. L'agro-écologie, d'après mes collègues chefs

*Plus concrètement, dans l'agriculture conventionnelle, quand on veut éliminer des mauvaises herbes pour cultiver du blé, on utilise des produits phytosanitaires, tandis qu'en agro-écologie, on peut par exemple planter un mélange pois/blé, le pois concurrencera naturellement les mauvaises herbes qui seront du coup beaucoup moins nombreuses.*

d'exploitation pédagogique, c'est en quelque sorte le nouveau nom du développement durable<sup>7</sup>. Cela s'appuie sur trois critères : une manière de produire économiquement viable (l'exploitation doit être indépendante et transmissible à la génération suivante), durable pour l'environnement (respectueuse de la biodiversité, de l'organisation de l'espace, de la nature du sol), et préservant la qualité de vie des communes rurales, en matière de services offerts aux habitants, d'emploi et de relation avec la main d'œuvre.

Il ne faut pas confondre agroécologie avec agriculture biologique, qui elle correspond à un label (« AB ») obtenu après inspection sur des critères fixés au niveau européen. Ce label AB suppose de rentrer dans un système qui tend à privilégier certains critères pas toujours ajustés à la réalité du métier agricole, et qui a parfois été considéré comme favorisant les grosses exploitations. Ce label coûte cher et fait parfois un peu marcher sur la tête, mais c'est un repère facile pour tout le monde. Il existe par ailleurs d'autres labels plus exigeants au niveau écologique et



humain, comme « Nature et progrès » par exemple.

L'agro-écologie n'est pas un label mais un terme sur lequel s'est focalisé le Ministre actuel, car le terme « écologie » a tendance à créer une



crispation dans le monde agricole. Ce terme d'agro-écologie permet au ministère de faire passer des pratiques plus poussées dans le sens d'une agriculture plus durable à tous points de vue.

Plus concrètement, dans l'agriculture conventionnelle, quand on veut éliminer des mauvaises herbes pour cultiver du blé, on utilise des produits phytosanitaires, tandis qu'en agro-écologie, on peut par exemple planter un mélange pois/blé, le pois concurrencera naturellement les mauvaises herbes qui seront du coup beaucoup moins nombreuses. Cela réduira la consommation de produits phytosanitaires et sera un pas vers une production plus durable. Ou alors, si un oiseau protégé vient nicher sur un terrain cultivé, on peut retarder de juin à août la fauche du terrain afin de favoriser sa survie. [...]

Pour mes collègues du lycée et les chefs d'exploitation avec qui nous travaillons, c'est un peu le truc que vient de nous sortir le Ministre, mais en fait, c'est toujours la même notion de développement durable depuis vingt ans. Cela nous touche dans l'enseignement agricole, mais dans l'agriculture conventionnelle, on peut rester à l'écart de ce mouvement toute sa vie si on veut. Les agriculteurs vont regarder les aides financières que cela apporte ou pas, c'est tout. Résultat : l'agriculture biologique ne concerne que 5% de la surface agricole cultivée en France, au lieu de 20% en Autriche, par exemple. Mais ce chiffre progresse néanmoins fortement au cours des dernières années (de manière différente suivant

<sup>7</sup> La définition donnée par le ministère est en fait très large ; il existe d'autres acceptations plus précises de l'agro-écologie, basées notamment sur l'utilisation du compost pour améliorer le sol, considéré comme un sol

vivant. On pourra se rapporter en particulier aux ouvrages de Pierre Rabhi, et par exemple à l'ouvrage de synthèse "Le manuel des jardins agroécologiques" publié par l'association "Terre et Humanisme".

les types de production et les régions) notamment parce que produire AB c'est vendre plus cher ses produits et les produire parfois à plus bas coût, sans produit phytosanitaire à acheter.

D&J : Peux-tu décrire l'effet de l'agro-écologie sur l'enseignement agricole ?

Élisa : Cela va remettre l'exploitation agricole au centre de l'enseignement et donc plutôt favoriser le volet social du développement durable. Les études de cas que nous utilisons nous font aller directement sur l'exploitation, où les travaux des élèves peuvent être exposés. Cela ne va pas révolutionner la vie agricole, mais pour l'enseignement agricole, c'est un projet intéressant.

Pour mes collègues, les premières réflexions à avoir sur une exploitation agricole sont de la voir comme un système. Et cela, ils l'enseignent depuis des années, c'est au cœur de leur pratique

*Je pense que les positions des uns et des autres sont assez crispées.*

pédagogique. Cela signifie que l'exploitation agricole est un acteur inséparable de son territoire et fonctionne en échange permanent avec lui,

que ce soit au niveau environnemental, humain, économique... Quelques exemples parmi d'autres : L'exploitation du lycée récupère les boues et lisiers produits par l'ensemble de la commune pour les épandre ou les traiter suivant les cas. Je pense aussi au développement de filières comme le chanvre, du producteur au consommateur, transformé pour l'alimentation et le textile, afin de diversifier la production par rapport au maïs ou au colza et de revaloriser une culture locale.

Enfin, les vaches de l'exploitation pâturent dans les vergers et donc les entretiennent, cela évite que le paysage ne se « ferme » et que la forêt revienne. [...]

*Le tournant actuel du monde agricole est la montée du vote Front national... C'est un monde en souffrance, qui se sent complètement abandonné.*

Voilà des gestes qui vont dans le sens de l'agroécologie. A l'inverse, il existe dans la région des gros agriculteurs céréaliers, qui cultivent des champs à perte de vue, où il n'y a plus aucun arbre, et vont faire de l'argent tout court et acheter des terres à l'étranger pour continuer là-bas leur culture intensive (en Ukraine notamment) ou acheter des immeubles de rapport à Paris. Là, on n'est plus dans le même monde ni dans la même réflexion, c'est un peu du tout ou rien.

Pour sortir de l'agriculture conventionnelle afin de se convertir au bio, il faut une prise de risque (la conversion doit être intégrale et non partielle, tout de suite) et un engagement de fond sur plusieurs années auxquels tout le monde n'est pas prêt. La rentabilité se fait à long terme.

D&J : Penses-tu que nous soyons aujourd'hui à un tournant de ce point de vue ?

Élisa : Le tournant actuel du monde agricole est la montée du vote Front national. (bon, ce n'est pas si nouveau en réalité !) C'est un monde en souffrance, qui se sent complètement abandonné.

Les agriculteurs ont le sentiment que, dans l'histoire, ils ont toujours fait ce qu'on leur demandait

de faire : pendant les « Trente Glorieuses », les trente années qui ont suivi la fin de la guerre, on leur a dit de produire le plus possible, en utilisant des produits phytosanitaires (l'industrie chimique n'avait en effet plus le débouché des gaz utilisés lors de la guerre, elle a donc créé le besoin de produits phytosanitaires, cf. l'histoire de l'entreprise Monsanto). A l'époque, il n'y avait pas encore de quotas de production européens. Et ensuite, on a créé les quotas, qu'ils ont dû respecter, et on les a traités finalement de pollueurs. Les enjeux commerciaux les dépassent, du fait que les matières premières soient cotées en bourse et leur production mondialisée. Aujourd'hui, on les montre du doigt et ils ont du mal à retenir les jeunes, sauf s'ils

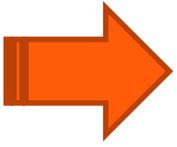


arrivent à intégrer des technologies de pointe pour le matériel agricole. Leur image collective est blessée, ils ressentent le besoin de redorer leur blason, et la technologie peut en effet les revaloriser. En quelque sorte, l'agriculteur n'est plus celui qui est resté à la campagne car il ne

savait rien faire d'autre, mais devient quelqu'un qui utilise de la technologie de pointe dans son travail, quitte à faire un très gros emprunt au Crédit Agricole (les nouveaux tracteurs ont une connexion satellite avec un logiciel intégré qui peut indiquer quel morceau de parcelle n'est pas assez irrigué ou traité... ils coûtent le prix d'une maison..)

Je connais les milieux alternatifs écolos, qui cultivent bio, leurs réussites et leurs échecs. Et je suis moins confiante qu'il y a quelques années sur leur avenir, car je pense que les positions des uns et des autres sont assez crispées. Les gens campent sur leurs positions, la transition va prendre du temps. Et surtout, il faut faire très attention à la manière dont on parle aux gens. C'est très compliqué, car les agriculteurs lambda se sentent attaqués par les gens de la ville, qui prétendent mieux savoir qu'eux ce qu'ils doivent faire, alors qu'au quotidien, ce sont eux qui sont en contact avec la nature, que cette nature contienne des pesticides ou non. Il faut qu'ils soient acteurs de leurs territoires (c'est aussi à cela qu'on les forme en lycée agricole)

et qu'ils évoluent par des mesures incitatives. L'appât du gain, non seulement ça marche encore, mais cela ne marchera que comme cela.



## De l'agriculture intensive à l'agriculture biologique. Interview de Noël

*Propos recueillis par Babeth*

*Noël, 69 ans, est agriculteur en retraite. Avec son épouse, Odile, ils ont deux fils : François, agriculteur, marié à Sandrine, ils ont deux enfants ; et Etienne, en couple avec Stevens. La ferme produit du lait en bio.*

*Noël pensait devenir clown puis prêtre. Mais au séminaire, dans les années soixante-dix, il comprit qu'il n'y trouverait pas sa place, du fait de la solitude notamment. Il fallait être « des chefs, des héros solitaires ». Il a finalement repris la ferme de son père. Cette rupture l'a fait pleurer pendant 3 mois, mais finalement, les vaches lui ont « remis les pieds sur terre ».*



D&J : Raconte-moi un peu ton parcours d'agriculteur.

Noël : J'ai été aide familial sur la ferme de mes parents pendant quatre ans. Et je me suis engagé dans le syndicalisme des jeunes agriculteurs. A l'époque, nous étions dans le même courant de pensée que le journal « Vent d'ouest », avec Bernard LAMBERT (auteur de 'Les paysans dans la lutte des classes'), en Pays de Loire. C'était progressiste.

C'est souvent moi qui prenais la parole dans les réunions et les manifs. J'avais appris, au séminaire. Mais à un moment, la Fédé (FNSEA, syndicat majoritaire agricole) a ordonné que ce ne soit plus moi qui parle pour les jeunes agriculteurs. Mon discours dérangeait. Je crois que c'est parce que je disais qu'on n'avait pas tous les mêmes intérêts.

En 1977, mon père prend sa retraite. Je m'installe agriculteur sur 42 hectares, avec des vaches laitières et des cochons. Je commence par moderniser la ferme, pour que le travail soit moins pénible. Je laboure 7 hectares de prairies, pour planter du maïs pour nourrir les vaches. Je fais partie des Paysans Travailleurs, un syndicat progressiste, dissident de la FDSEA.

J'ai rencontré Odile, une fille de paysans de Haute-Normandie, qui n'était pas contre vivre avec un paysan qui avait déjà trente ans ! Nous nous sommes mariés.

Je suis élu à la Chambre d'agriculture. En tout, je vais faire trois mandats de six ans, d'abord pour les Paysans Travailleurs, puis la Confédération Paysanne.

### *Mon discours dérangeait...*

Odile et moi faisons partie d'une équipe CMR (Chrétiens dans le Monde Rural). C'est un lieu où on peut réfléchir sur nos pratiques, avec d'autres agriculteurs et avec des gens d'autres secteurs professionnels.

D&J : Comment en es-tu arrivé à passer en bio sur ta ferme ?

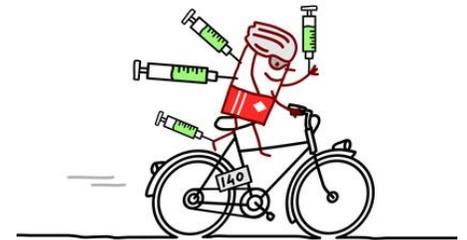
Noël : Je n'ai pas de formation agricole au départ. Du coup, je pense que cela me permet de penser autrement, d'essayer de nouvelles choses. Au sein du syndicat, les autres agriculteurs étaient plus productivistes que moi, mais ils observaient ce que j'essayais sur ma ferme. Et quand ça marchait, ils y allaient aussi. Assez vite, j'ai trouvé que le maïs coûtait finalement très cher à produire. J'ai cherché à mieux nourrir mes vaches, avec de l'herbe, du foin, de l'ensilage d'herbe. En plus, j'ai vu qu'elles préféraient. Et puis au départ, les ruminants, ça mange de l'herbe, pas de l'amidon de maïs !

Pour la santé de mes bêtes, j'ai voulu être prudent avant d'appeler le véto et d'engager des frais de médicaments. C'est vrai qu'avant, on traitait beaucoup. Dans ces années-là, mon fils François faisait du cyclisme en compétition. J'avais été choqué par le dopage dans ce milieu, même chez des ados, en amateur !

*En 1998, je suis passé en bio. C'était aussi l'année du scandale de l'équipe Festina au tour de France. Ça m'a fait bondir...*

En 1998, je suis passé en bio. C'était aussi l'année du scandale de l'équipe Festina au

tour de France. Ça m'a fait bondir : le chef de l'équipe avait dit qu'ils avaient voulu contrôler le dopage, plutôt que de le laisser faire en cachette, sans suivi médical... Et ça a failli passer ! Ce qui m'a fait passer en bio, aussi, c'est le débat sur les OGM. Je suis contre. J'ai voulu m'engager clairement.



Avec un ami agriculteur de notre équipe CMR, et avec d'autres producteurs laitiers, nous avons quitté notre laiterie conventionnelle, pour aller chez Biolait, une coopérative de lait bio militante (le slogan, c'est : « la bio pour tous et partout ! »). [...]

D&J : Alors tu es devenu écolo ?

Noël : Non ! Enfin, c'est vrai que je n'ai jamais aimé le terme « exploitant agricole » Comme si on exploitait les ressources sans rien laisser. L'agriculture, ce n'est pas comme une carrière de minerai ! J'ai plus souvent voté à gauche, même si j'ai voté écolo une ou deux fois. [...] Cela faisait des discussions animées, avec ses frères, à l'époque. Les agriculteurs votent traditionnellement à droite. C'est vrai qu'au PS, je ne suis pas d'accord avec tout. Par exemple, je suis contre le nucléaire. Mais c'est comme avec l'Eglise catholique. Je suis resté. Même quand le pape avait serré la main de Pinochet !

Pour moi, il faut toujours mettre la priorité sur l'humain. C'est vrai que l'humain est issu de la nature et il doit la respecter. Mais on ne peut pas mettre sur le même plan un bébé et un batracien ! Par

*Pour moi, il faut toujours mettre la priorité sur l'humain. C'est vrai que l'humain est issu de la nature et il doit la respecter.*

exemple, je suis choqué quand les écologistes veulent que les éoliennes puissent être installées à 500 mètres des

habitations au lieu de 1000 mètres. Je suis aussi scandalisé par le marché des droits à produire du CO2 ! Et les écolos qui ne disent rien !

Je pense que j'ai hérité de mes parents ce grand respect pour la personne humaine, et, mentalité d'agriculteurs propriétaires oblige, le souci des générations futures. Et donc, aussi, le fait de penser aux conséquences que peuvent avoir mes actes pour autrui.

D&J : Comment as-tu reçu l'annonce de l'homosexualité de votre fils ?

Noël : Avec Odile, cela nous a fait un choc, au début. On a pensé qu'on n'aurait pas de petits enfants.

En fait, à présent, on en a chez notre autre fils. Et puis on arrive à parler du désir d'enfant avec Etienne et Stevens. On a même eu un échange au sujet de la GPA (Gestation Pour Autrui).

On savait que l'homosexualité ça existe. Ça existe aussi chez les bovins, d'ailleurs ! Mais quand même, il nous a fallu bouger. Au début, on s'est demandé si on avait raté quelque chose dans l'éducation de



**CMR**  
Chrétiens dans le Monde Rural

notre fils... On lui avait laissé exprimer sa sensibilité, dans le piano, dans l'horticulture... On s'est demandé si on aurait dû faire autrement. C'est comme pour tout. Il faut y être confronté pour s'ouvrir, pour changer peu à peu de regard. Je me souviens du choc de mes parents, quand ma sœur leur a présenté son copain, qui était noir. Au début, mon père l'a mis dehors ! Et puis après, finalement, ils ont accepté. Ils ont vu qu'ils étaient heureux. [...]

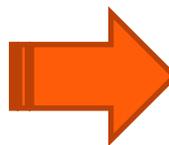
D&J : As-tu des regrets, par rapport à tes choix de vie ?

Noël : Non. Je pense que mes années de séminaires m'ont appris à penser différemment, à avoir un esprit critique constructif. [...]

Dans ma vie, je me suis souvent engagé pour le collectif, pour la justice, pour la préservation de la vie, de la création. Mais je ne veux pas me situer au-dessus des autres. Je ne la ramène pas. Et je suis malheureux de voir les autres agriculteurs autour de moi, souffrir dans le système productiviste.

*On savait que l'homosexualité ça existe. [...] Mais quand même, il nous a fallu bouger. Au début, on s'est demandé si on avait raté quelque chose dans l'éducation de notre fils...*

Avant de passer en bio, nous avons beaucoup réfléchi car au départ, nous voulions une amélioration pour l'ensemble des agriculteurs et des consommateurs, et pas juste pour une petite élite qui en aurait les moyens... Ce qui compte pour moi, c'est la justice sociale !



## Un ingénieur berger. Interview d'Alexandre

*Propos recueillis par François G.*

D&J : Alexandre, pour commencer peux-tu relater ton parcours ?

Alexandre : Alors, j'ai fait une école d'ingénieur, ensuite je me suis posé pas mal de questions sur les rapports entre les êtres humains (à cette époque je ne me posais pas encore de questions sur l'environnement). J'ai fait des études de médecine, mais ça ne répondait pas du tout à mes interrogations... Au bout de 3 ans j'en ai eu assez et je suis parti faire une thèse en anthropologie et ça n'a pas non plus répondu à mes attentes du point de vue humain. Après j'ai été embauché dans un organisme de recherche agronomique pour le développement, et c'est là que j'ai découvert plein de choses, liées en partie à l'écologie. Ce travail c'était au Sénégal, et pendant ces 3 ans j'ai progressivement déconstruit ma vision du développement. Je suis parti de l'idée : "c'est évident que c'est bien d'œuvrer pour le développement", pour finir avec de grandes interrogations sur ce que

c'est que le développement, si c'est vraiment nécessaire, ce que ça signifie en pratique pour les gens qui le vivent.



Je suis revenu en France avec un début de critique radicale de tout ça, et donc j'ai quitté l'organisme

de recherche pour lequel je travaillais, j'ai passé le bac agricole et je suis devenu berger, avec l'idée qu'en fait le développement c'était pas dans le sens qu'on croyait que ça devait agir : c'est pas nous qui pouvons apporter une aide à des pays dits "en développement", mais c'est les pratiques de culture, d'élevage dans ces pays-là qui peuvent nous apporter des éléments dans la mesure où ce sont des systèmes assez autonomes, alors que nous on n'est plus du tout autonome ! Énergétiquement par exemple on est extrêmement dépendant, notamment pour la production de l'alimentation : s'il n'y a plus de pétrole il n'y a plus d'agriculture dans les pays du Nord.

D&J : A ton retour en France, tu essayes de t'inspirer de ces systèmes ? Tu passes ton bac agricole dans l'idée que ce modèle d'autonomie c'est peut-être dans le monde rural que tu vas le trouver ?

*Ce travail c'était au Sénégal, et pendant ces 3 ans j'ai progressivement déconstruit ma vision du développement.*

Alexandre : En revenant en France, j'étais attiré par l'idée d'avoir un mode de vie autonome. L'idée de l'autonomie je vois ça plutôt à l'échelle d'un groupe de personnes, l'échelon important c'est le village, la communauté villageoise, et donc c'est une organisation dans laquelle les gens ont la volonté de produire eux-mêmes ce dont ils ont besoin à la fois pour l'alimentation, le logement, l'énergie, les soins, l'habillement et puis la culture, l'éducation. La question de l'autonomie elle est là : comment est-ce qu'on répond aux besoins élémentaires de l'homme ? Il y a pas mal de besoins dans nos sociétés industrielles qui ne sont pas de vrais besoins... Par exemple le frigo, le téléphone portable, etc. J'étais assez convaincu qu'il y avait des besoins fondamentaux, sur lesquels on ne peut pas transiger : se nourrir, se vêtir, se loger, se chauffer, se soigner, se cultiver. Donc la question de l'autonomie c'était : dans quelle mesure est ce que je peux satisfaire ces besoins moi-même ou à une échelle géographique assez restreinte ? Et le besoin primaire par excellence c'est se nourrir.

Moi je me suis orienté vers l'élevage mais finalement j'ai beaucoup de doute par rapport à la pertinence de ce que c'est que d'élever des bêtes pour produire du lait par exemple... et a fortiori élever des bêtes pour produire de la viande. [...]

D&J : Ensuite tu rencontres Pascal et Mélanie, qui sont favorables au fait que tu t'installas, tu construis une cabane et tu élèves quelques brebis.

Alexandre : Je suis arrivé chez Pascal et Mélanie et de fait on était sur la même longueur d'onde pour beaucoup de choses, surtout sur l'idée de l'autonomie, et eux avaient déjà mis en place un certain nombre de choses, ils avaient beaucoup plus avancé que moi sur ces questions. Donc je suis resté un moment, et assez rapidement on s'est dit qu'on avait envie d'essayer d'élaborer quelque chose ensemble.

*Il y a pas mal de besoins dans nos sociétés industrielles qui ne sont pas de vrais besoins... Par exemple le frigo, le téléphone portable, etc. J'étais assez convaincu qu'il y avait des besoins fondamentaux, sur lesquels on ne peut pas transiger : se nourrir, se vêtir, se loger, se chauffer, se soigner, se cultiver.*

J'avais un petit troupeau de brebis, on est monté jusqu'à une vingtaine, et

pendant deux ans il y avait du lait, on a fait du fromage. Je faisais les foins plutôt à la main, les bêtes faisaient leurs agneaux, et puis là : on fait quoi des agneaux ? La vérité c'est que pour faire du lait il faut avoir des petits, et il faut s'en débarrasser parce que sinon c'est eux qui consomment le lait... Donc il faut qu'ils passent à la casserole. On avait trouvé une solution très confortable : on les confiait à une dame qui les mettait sur son terrain, mais en fait l'année dernière elle n'a pas pu venir juste après les naissances, donc ça tardait un peu, moi j'avais plutôt envie de pouvoir traire les brebis, donc je lui ai proposé de commencer à donner le biberon aux petits puisque de toute façon c'est ce qu'elle allait faire par la suite. Alors j'ai acheté un sac de lait



en poudre, pour nourrir les petits au biberon et en faisant ça je me suis rendu compte de l'aberration de ce truc-là. Produire du lait pour produire du lait et faire du fromage, moi, ça me paraît complètement aberrant aujourd'hui, puisque ça implique d'avoir des petits en nombre au-delà de ce dont je pourrais avoir besoin pour manger.

D&J : Pour revenir sur la question de l'écologie, est-ce que tu as l'impression que le mode de vie que tu as choisi c'est un mode de vie qui est plus écologique ?

Alexandre : Pour moi c'est la question de savoir les effets des choix que je fais

*Un système autonome c'est un système qui est capable de prendre en charge ses déchets.*

de mes comportements de consommateur. J'avais lu un très bon bouquin d'un autonomiste anglais qui s'appelle John Seymour : "revivre à la campagne". C'est plein de petites synthèses sur comment on fait son vin, comment on fait sa bière, comment on fait son fromage, son jardin bien sûr... En fait il y avait quelque chose d'essentiel dans l'introduction de ce bouquin



: le gars disait qu'un système autonome c'est un système qui est capable de prendre en charge ses déchets. [...] Et donc la réflexion de Seymour qui dit qu'un système autonome ne produit pas de déchets, ou en tout cas sait recycler lui-même ses propres déchets ça me paraissait très pertinent, mais du coup à mettre en œuvre c'est une sacrée gageure ! Va faire tes courses au supermarché et essaie de voir ce que tu peux acheter qui ne contienne pas de plastique ! Ça veut dire que tu ne peux plus faire tes courses au supermarché, c'est terminé, parce que au supermarché tout est emballé avec du plastique !

D&J : Est-ce que aujourd'hui si tu compares ta vie d'avant par exemple de chercheur, et puis ta vie actuelle, est-ce que tu peux nous dire ce qui a changé en terme peut-être de qualité de vie, de relationnel, et si ça te semble pertinent dans le domaine spirituel ?

Alexandre : Je ne sais pas comment relier ça en fait à la question initiale, on va voir. J'avais pour objectif d'avoir une pratique agricole la plus autonome possible, ou disons la plus en accord avec des principes comme de ne pas produire de déchets ou de demander le moins d'énergie possible, de faire le moins possible appel à l'industrie, aux médicaments de synthèse, à la chimie, aux engrais, aux compléments alimentaires, etc. En fait la contrepartie de ça, c'est que

ça demande plus d'observation. Ça demande d'être vraiment présent avec les bêtes, d'être vraiment attentif, pour pouvoir



prévenir un certain nombre de pathologies ou d'accidents dans l'histoire naturelle du troupeau, qui quand ils arrivent dans un système industriel sont assez facilement pris en charge par la médecine vétérinaire par exemple.

En fait l'histoire de l'observation c'est quelque chose qui va au-delà de simplement le troupeau ou les bêtes. A partir du moment où tu gardes les bêtes, et où tu les gardes à l'extérieur, tu ne fais pas qu'observer les bêtes. Tu observes leurs

*Quand je dis observation ça parle d'une présence au monde, le fait d'être là et maintenant...*

comportements mais tu observes aussi ce qu'elles mangent et tu observes le milieu dans lequel elles évoluent. Et donc assez rapidement moi je me suis rendu compte que je ne savais pas observer. Quand je dis observation ça parle d'une présence au monde, le fait d'être là et maintenant... Je me suis rendu compte que c'était très difficile pour moi. Et je me suis aperçu que je passais énormément de temps à penser, à gamberger, aussi bien sur des questions avec le troupeau mais aussi des questions sur les rapports avec les autres. Donc je passe beaucoup de temps à réfléchir, et assez peu de temps finalement à me laisser vivre les émotions telles que je les ressens et à les accueillir sans les analyser et sans faire fonctionner la pensée. C'est très difficile d'arrêter de penser, et d'être là.

D&J : C'est des choses qu'on retrouve un peu dans les exercices de méditation...

Alexandre : Je pense que c'est précisément ça.

Dans la méditation, moi ce que j'y vois, c'est justement le fait d'arrêter cette espèce de pensée permanente. Moi j'ai l'impression que c'est un peu comme une maladie cette espèce de gamberge permanente, comme une rumination, qui fait que je ne suis pas présent au monde. [...] Ce cheminement il s'est fait grâce au rapport avec les animaux.



Avant ça j'avais une vision très cartésienne du monde, qui ne faisait pas vraiment de place à l'observation et au ressenti, à l'émotion

*Il y a des activités agricoles qui permettent ce travail de présence...*

perçue... Et du coup pour moi le travail commence maintenant, parce que je n'en suis qu'au début, j'ai juste

compris que je n'étais pas présent ! Il y a des activités agricoles qui permettent ce travail de présence. Cet été j'ai passé beaucoup de temps seul aux champs, et ça m'a fait beaucoup de bien parce que justement ça m'a permis d'essayer de faire ce travail sur moi de ne plus penser et d'être là complètement ouvert à ce qui est. Mais c'est un cheminement très long. Moi j'ai le sentiment que c'est très progressif. C'est petit à petit que tu peux gagner un petit peu de temps, d'arriver à suspendre la rumination pendant 10 secondes 20 secondes... Je pense que j'étais très accro à la rumination, et je le suis toujours ! C'est un sacré projet en fait.



## Ecologie et société : Marie-Monique Robin mène l'enquête...

*Recension par François G.*

Développer notre conscience écologique peut nous amener à questionner l'impact de notre mode de vie et de nos choix de consommation sur le monde qui nous entoure. Quelles sont, par exemple, les conséquences réelles de l'agriculture intensive sur notre environnement ou notre santé ? Faut-il se méfier des OGMs ? L'agriculture biologique pourrait-elle suffire à nourrir la planète ? Et, plus généralement, notre société de consommation et la sacro-sainte croissance qui la sous-tend sont-elles viables à long terme ? Depuis que je me pose des questions sur ces sujets souvent controversés, j'ai regardé plusieurs reportages et j'ai particulièrement apprécié ceux de Marie-Monique Robin, que j'aimerais vous donner envie de découvrir.

Journaliste d'investigation, auteure de plus de 150 films en 20 ans, Marie-Monique Robin présente ses reportages comme de véritables enquêtes, qui l'amènent à interviewer spécialistes, militants, industriels et scientifiques ; à fouiller dans les archives de l'administration ; à faire le tour du monde ; à découvrir des conflits d'intérêt et des falsifications ; pour finalement arriver à y voir plus clair sur des dossiers parfois dérangeants.



Dans "Notre poison quotidien", nous découvrons par exemple comment les offices sanitaires gouvernementaux, parfois trop proches des industriels, peuvent autoriser la vente de produits phytosanitaires ou d'additifs alimentaires dont la toxicité est pourtant dénoncée par de nombreux scientifiques. Conservateurs, colorants, Aspartame, Atrazine, Bisphenol A... Tout cela se retrouve hélas dans notre assiette puis notre corps, comme le prouvent les analyses de sang et d'urine : plus de 212 produits toxiques chez la quasi-totalité des américains analysés par le centre pour le contrôle des maladies d'Atlanta. Voilà qui pourrait expliquer l'augmentation des maladies chroniques dans nos pays occidentaux, à commencer par les cancers... de quoi réfléchir avant de passer à table.

Étrangement, le même schéma semble se répéter avec les OGMs. Dans "Le monde selon Monsanto", nous

découvrons une réalité agricole bien différente du "monde meilleur" promis par la publicité des partisans des organismes génétiquement modifiés. En Inde, chaque année plusieurs centaines de producteurs de coton se suicident après avoir opté pour des OGMs. La plupart se retrouvent en effet prisonniers du système : obligés d'acheter les coûteuses semences de Monsanto et les produits chimiques qui vont avec, ils se retrouvent au bout de quelques années avec une terre stérile et une production devenue insuffisante pour payer leurs dettes. [...]

Cette logique du profit industriel à tout prix, qui semble l'emporter sur le bien être ou la santé des citoyens, c'est finalement peut être celle de la société de consommation à outrance, qui s'est développée

avec le concept de croissance. Mais peut-on vraiment se fier à ce concept ? Dans "Sacree croissance", Marie-Monique Robin s'interroge sur la pertinence du paradigme de la croissance économique, et sur les autres chemins possibles. Pour cela, elle donne la parole alternativement à des économistes et à des acteurs locaux un peu partout sur la planète.

Plus d'une dizaine de chercheurs en économie et en sociologie nous expliquent les limites du concept même de croissance, qui au final n'est donc pas si unilatéralement reconnu que cela. [...]. Dominique Meda nous explique aussi pourquoi le PIB, sur lequel reposent nos politiques, n'est pas un indicateur judicieux si on s'intéresse au bonheur de nos concitoyens : "Le PIB nous trompe parce qu'il ne joue en aucune manière le rôle

*On peut avoir un gros PIB mais un patrimoine naturel et une cohésion sociale qui vont très mal.*

d'alerte... on peut avoir un gros PIB mais un patrimoine naturel et une cohésion sociale qui vont très mal"

Que faire alors, si on renonce à l'illusion du retour de la croissance ? Ran, ancien golden boy, a tout laissé tomber pour créer une association qui cultive des légumes bios à Toronto. Jorgen, agriculteur danois, préside une copropriété d'éoliennes et de panneaux solaires qui assure l'autosuffisance énergétique de son village. Joaquim a développé une monnaie locale pour faire revivre le quartier défavorisé du Conjunto Palmeiras, au Brésil. Ces "héros locaux", et bien d'autres, nous montrent qu'il est possible d'agir à notre échelle. On découvre aussi avec bonheur le cas remarquable du Bhoutan, petit pays au faible PIB, mais où il fait bon vivre, car les

autorités ont décidé de construire leurs politiques non pas sur des indicateurs économiques mais sur le Bonheur National Brut. Un beau message d'espoir.

En ce qui concerne l'agriculture, l'espoir existe aussi. Dans "Les moissons du futur", nous découvrons des exemples concrets d'alternatives respectueuses de l'environnement, de l'agriculture biologique à l'agro-écologie. ■

Pour en savoir plus : <http://mariemoniquerobin.com/>

## Recette : Millet façon couscous aux légumes et pois chiches germés SANS GLUTEN (Recette Kousmine)

### Ingrédients Pour 4 personnes

- ✓ 120 à 160 g de millet, 1 poignée de raisins secs
- ✓ 100 g de pois chiches secs
- ✓ 200 g de tomates, 300 g de carottes, 300 g de courgettes, 200 g de navets, quelques branches de céleri, 1 poivron rouge, 1 oignon, 1 gousse d'ail
- ✓ Sel, poivre, curcuma, curry de Ceylan, piment
- ✓ Huile d'olive
- ✓ Eau ou bouillon de poule frais maison (*Recette du bouillon de poule en page 56 de ce dossier*)

### Préparation

Trois jours avant, faire tremper les pois chiches pendant une nuit. Vider l'eau et les rincer matin et soir sous le robinet en les laissant s'égoutter le reste du temps à température ambiante.

Au moment de préparer le couscous, mettre à cuire les pois chiches germés à la vapeur douce durant 15 mn environ. Réserver.

Laver les tomates et les plonger quelques minutes dans l'eau bouillante ou les passer quelques minutes à la vapeur douce. Puis les peler et les couper en morceaux.

Dans une casserole mettre 3/4 litre d'eau à chauffer avec oignon émincé, curcuma, sel, poivre, curry de Ceylan. Porter à ébullition, ajouter les tomates et laisser frémir 5 à 10 minutes puis arrêter la source de chaleur et laisser infuser.

Ajouter un peu de piment.

Si vous avez du bouillon de poule maison, ajouter simplement les épices au bouillon et cuire les tomates entières à la vapeur, puis les peler et les ajouter coupées en morceaux dans le bouillon.

Eplucher ou brosser et couper les carottes, les navets, laver et couper les courgettes sans les éplucher. Faire cuire les légumes à la vapeur douce, en mettant les courgettes moins longtemps que le reste des légumes pour qu'elles soient al dente.

Laver le millet, et le mettre à cuire avec 2 volumes d'eau froide ou de bouillon de poule. Laisser frémir jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus d'eau et arrêter la source de chaleur. Ajouter les raisins et couvrir SANS MÉLANGER. Laisser gonfler 10 mn minimum.

Au moment de servir, aérer le millet avec 1 fourchette pour séparer les grains en versant un peu d'huile d'olive.

Réchauffer les pois chiches avec une louche de bouillon aux épices. Verser les légumes vapeur dans le bouillon.

Servir légumes et bouillon dans un plat, le millet dans un autre et les pois chiches dans un bol. Ajouter un filet d'huile d'olive dans l'assiette.

Sauce piquante (pour remplacer la harissa) : dans le blender mettre du bouillon, un peu de piment et de l'huile d'olive. Mixer.

Selon les saisons, bien sûr, les légumes varieront : l'hiver ne pas mettre de tomates et remplacer les courgettes par du chou vert ou des poireaux. On peut également mettre du potimarron.

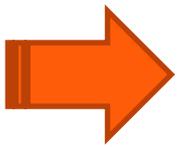
Inutile de remplacer les tomates par du concentré de tomates, si votre bouillon est bien relevé, les légumes d'hiver sont assez goûteux. On peut éventuellement ajouter un peu de tamari pour donner plus de saveur au bouillon. Sachons-nous adapter à ce que nous offre la nature à chaque saison.

Si vous utilisez une semoule de couscous, choisissez-la demi complète. Mélangez-la avec un peu d'huile d'olive, les raisins secs et versez dessus 2/3 de son volume d'eau (ou bouillon) bouillante. Mélangez et couvrez pour la laisser gonfler. Au moment de servir, aérez le couscous avec 1 fourchette pour séparer les grains.



## 4 – Concrètement comment agir à notre échelle ?

**D**es idées à la pratique, le chemin est parfois long. Il existe pourtant de nombreuses initiatives personnelles et locales qui permettent de mettre en pratique ces idées au quotidien. Plusieurs membres de David & Jonathan témoignent de leur implication dans ce type d'initiatives : **Pascal**, après s'être intoxiqué de produits alimentaires industriels, a retrouvé la santé en changeant d'alimentation. **Philippe** échange dans sa région des biens et des services via un 'Système d'Echange Local'. **Alexandra et Claire-Marine** nous font partager l'expérience du système des Acorderies à Paris qui échangent des services et du temps. **François G.** est un fidèle des AMAP, qui lui permettent d'acheter de manière solidaire une succulente production bio locale. **Sébastien** quant à lui est un adepte des produits distribués par 'La ruche qui dit oui'. **Hervé**, un proche de D&J, décrit l'expérience de la monnaie locale "la Doume". **François G.** nous fait partager ses lectures de la revue **S!lence**, une presse alternative sur les questions d'écologie.



### Retour à la vie ! Interview de Pascal, D&Jiste

*Propos recueillis par Fabrice*

D&J : Quel est ton parcours ?

Pascal : Je suis originaire de Brest, mes grands-parents maternels étaient des agriculteurs dans une petite ferme sur la côte Nord du Finistère. J'allais chez eux durant les grandes vacances d'été ou les petites vacances. Ils ont aussi en partie fait mon éducation. Avec eux, j'ai appris à connaître tous les fruits et légumes. Je participais à quelques travaux à la ferme : amener les vaches aux champs, nourrir les poules, aider à faire à manger... Mais j'allais aussi souvent à la plage avec les cousin-e-s et les copain-e-s. J'ai eu beaucoup de plaisir et de bien être durant ces vacances.

Plus tard, à partir de 20 ans, je me suis alimenté avec de la nourriture industrielle. J'ai commencé à sentir des douleurs articulaires, je consommais toute l'année des médicaments (anti-inflammatoires anti-douleurs) et avec le temps les douleurs augmentaient. A 43 ans, un rhumatologue m'annonce que j'ai une polyarthrite rhumatoïde. J'avais besoin d'une canne pour me lever le matin. Sur les conseils du

*Je ne peux rien faire pour vous tant que vous ne changez pas votre alimentation, vous mangez très mal.*

rhumatologue, j'ai été suivi par un kinésithérapeute, qui avait aussi une formation sur les médecines douces, et après plusieurs mois de séances, il m'a dit « je ne peux rien faire pour vous tant que vous ne changez pas votre alimentation, vous mangez très mal », il m'a fallu six mois pour l'accepter. Il m'a fait analyser ce que je mangeais : 87% de mes aliments étaient industriels, rien de frais, pas de fruits, pas de légumes (ex : boîte de petits pois ou de haricots verts, frites surgelées, pâtes).

Sur ses conseils, j'ai supprimé durant 3 mois les protéines animales, les produits laitiers, et le pain. Cela m'a permis d'aller beaucoup mieux, et de ne plus prendre des médicaments.

D&J : Qu'est-ce que tu manges ?

Pascal : J'ai appris à beaucoup diminuer les protéines animales au profit de la part végétale. J'ai appris à respecter un mode alimentaire qui me convient : des légumes, des protéines animales mais en quantité limitée, et des céréales. Je suis d'un tempérament où il me faut plus de cuit que de cru. Par contre, la viande ou la protéine animale deviennent plutôt une décoration sur l'assiette alors que pour d'autres c'est l'essentiel du plat.

De plus, j'essaie de respecter les saisons et consommer des produits locaux dans le but de préserver la planète en minimisant les transports des denrées alimentaires, et un produit local apporte généralement plus de nutriments.

J'essaie que mon alimentation soit la plus végétale possible, la plus vivante possible, et la plus variée possible. [...]

Je consomme maintenant 10% de produits raffinés et 90% de produits frais.

D&J : Est-ce que ton histoire t'a fait prendre conscience d'autre chose ?

Pascal : Mon expérience, m'a fait prendre conscience des limites de notre modèle. Notre terre ne peut pas produire éternellement. Dans la famille de mon père, il y avait de nombreux marins pêcheurs. Lorsque j'avais 10 ans, la production de langoustes était très forte et

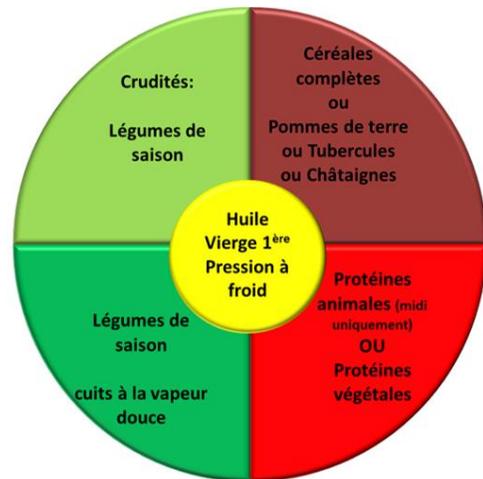


nous en mangions tous les jours. Mon père avait déjà compris qu'un jour il n'y aurait plus rien à force de racler le fond de la mer, en pêchant même lors de la période de reproduction. Il a failli se produire le même problème avec la coquille Saint-Jacques de la baie de Saint-Brieuc, si les pêcheurs ne s'étaient pas réveillés.

J'ai compris aussi que si l'on ne veut pas aller à une catastrophe, il faut respecter les saisons et, par exemple, ne pas manger de cerises en décembre.

D&J : Ce qui m'a toujours fasciné chez toi est que tu aimes faire à manger aux autres.

Pascal : J'ai toujours vu mes grands-parents et mes parents cuisiner et recevoir du monde. Ils aidaient des familles qui traversaient une période difficile. Ma mère disait « Un sac vide ne tient pas debout : il faut se nourrir pour avoir de la force pour travailler et tenir debout ».



J'aime bien faire à manger à des groupes ou à la maison en restant dans des repas simples, avec une alimentation ressourçante. Il y a un lien qui se crée. Patrick, mon mari, invite aussi des

personnes de milieux très différents. Au départ, des personnes sont surprises de l'alimentation et quelque temps après, ils-elles reviennent me voir et prennent conscience qu'il y a une autre façon de s'alimenter. Certain-e-s ont modifié fortement leur mode d'alimentation après être venu à la maison. Deux D&Jistes m'ont même demandé à venir une semaine chez moi pour cuisiner ensemble et comprendre comment faire pour manger équilibré.

D&J : Comment mieux comprendre l'alimentation ?

Pascal : Le livre « sauvez votre corps ! » de Catherine Kousmine, ainsi que les stages animés par l'association Kousmine France m'ont beaucoup permis de progresser sur la compréhension de l'apport de l'alimentation dans la santé.

D&J : Est-ce que tu regardes maintenant la nature différemment ?

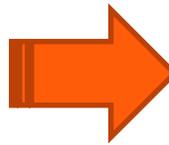
Pascal : Oui, à 20 ans, je n'avais aucun respect de la nature, maintenant je la respecte. Le fait d'avoir été malade m'a fait prendre conscience de l'importance de l'alimentation et du respect de la nature. Prendre soin de la nature est impératif, sinon des plantes ne poussent plus, des poissons ne vivrons plus...

Le fait d'avoir vécu dans ma jeunesse près de la mer fait que j'y suis particulièrement sensible. J'ai par exemple vu mes parents aider à nettoyer les côtes lors de la marée noire suite au naufrage de l'Amoco Cadiz (1978).

*Le fait d'avoir été malade m'a fait prendre conscience de l'importance de l'alimentation et du respect de la nature. Prendre soin de la nature est impératif, sinon des plantes ne poussent plus, des poissons ne vivrons plus...*

Pour moi, un mot important dans l'écologie, c'est une alimentation authentique (qui n'est ni raffinée, ni chimique, mais

produite avec une agriculture raisonnée). Par exemple, pour moi, tout ce qui est conserve, produits longue conservation sont des aliments « falsifiés » ou « trompeurs ». L'industrie agroalimentaire et l'industrie chimique regardent trop l'aspect financier et pas assez la nature. Certains miels industriels sont chauffés, alors qu'un petit apiculteur va respecter le produit.



**Les SELs (Systèmes d'Echange Locaux), une autre manière de créer de la solidarité.**  
Interview de Philippe, D&Jiste

*Propos recueillis par François G.*

*C'est en partant du constat que le système monétaire actuel favorise de plus en plus d'inégalités, que le premier SEL est né, d'abord outre atlantique, puis en France, en 1995. Il y a maintenant des SEL un peu partout dans le monde, dont plus de 600 sur notre territoire.*

*Au fait, un SEL, c'est quoi ? Les SELs, Systèmes d'Echange Locaux, sont des groupes de personnes qui pratiquent l'échange multilatéral de biens, de services,*

*et de savoirs. Une nouvelle façon de penser le troc, que nous présente Philippe, D&Jiste de Clermont Ferrand, et membre des SELs de Clermont et de Billom.*



*Pour en savoir plus : <http://seldefrance.communityforge.net/>*

D&J : Pour commencer, Philippe, est ce que tu peux nous expliquer ce que c'est qu'un SEL, et comment ça fonctionne ?

Philippe : C'est une association, loi 1901, dont l'objectif est de faciliter le plus possible les échanges entre les adhérents. L'unité d'échange a différents noms selon les SELs : par exemple à Clermont Ferrand c'est le grain de sel, et à Billom c'est la gousse d'ail. [...] Le bureau du SEL est un collectif : il n'y a pas de hiérarchie, pas de président, trésorier, etc : tous les membres du collectif ont le même "pouvoir" et les décisions sont prises à la majorité.

Tous les mois on se retrouve pour faire la réunion du collectif où tout le monde peut assister. Après il y a la bourse d'échange où chacun peut amener des objets, c'est dans une salle, souvent prêtée par la mairie : on met des tables et tu peux mettre tes objets, comme des verres, des plantes, des légumes, des œufs... et puis tu peux échanger avec les autres adhérents. Ensuite on fait un repas partagé, c'est à dire que tout le monde amène quelque chose, et on met tout en commun... Chacun amène ce qu'il veut en fonction de ses moyens.

Il y a aussi un bulletin d'information, que l'on reçoit soit par mail soit par courrier, et puis le catalogue qui paraît tous les trimestres, avec la liste de tous les objets ou les services que les gens proposent ou recherchent à l'échange. Il y a aussi des animations un peu plus conviviales, par exemple le SEL va proposer une paella, une fondue, des sorties, des ballades...

D&J : Concrètement, si je propose un objet à l'échange, comment ça se passe ?

Philippe : Pour les objets tu comptabilises en grains de sel, par exemple si tu m'échanges ce verre, moi je vais te proposer par exemple 10 grains de sel, et si tu es d'accord je marque sur mon carnet que je t'ai donné 10 grains de sel, et toi tu marques que tu as reçu 10 grains de sel. Ensuite tu calcules ton solde et ça te permet de savoir de combien tu disposes.

Que les gens soient créditeurs ou débiteurs ce n'est pas le plus important. Supposons par exemple que tu sois à moins 300, on s'en moque, l'important c'est d'échanger parce qu'on sait pertinemment que, quand tu vas échanger, il y a des moments où tu vas avoir beaucoup de besoins donc tu vas être en débit, et puis d'autres fois où tu vas faire beaucoup d'échanges et tu n'auras pas de besoins, tu seras en crédit. L'important pour le SEL c'est d'avoir le maximum d'échanges... [...]

*Dans le SEL il y a toutes sortes de personnes... des gens qui viennent pour des raisons financières, mais aussi d'autres personnes qui ont de l'argent et qui viennent pour des raisons éthiques, parce qu'ils n'ont pas envie de jeter : c'est la philosophie qui leur plait.*

D&J : Si on revient à toi Philippe, peux-tu nous dire depuis combien de temps que tu es au SEL de Clermont, et comment tu as connu ce système ?

Philippe : J'ai commencé au début des années 2000 à Clermont-Ferrand. Au début comme je ne savais pas quoi demander je rendais beaucoup de services, je donnais des coups de main pour les déménagements ou dans le jardin. Donc j'ai accumulé pas mal de grains de sel. Et puis plus tard j'ai eu des besoins donc j'ai commencé à demander des choses, mais c'est vrai que ce n'était pas tellement dans ma démarche de demander aux autres, j'étais plus dans l'idée de rendre des services.

Ensuite en venant aux bourses d'échange j'ai vu des objets dont j'avais besoin, que j'ai donc échangé contre mes grains de sel : ça a commencé comme ça. Plus tard, quand j'ai eu besoin de service j'ai demandé aussi. Et quand le SEL de Billom s'est créé j'y suis allé aussi parce qu'il y avait moins d'adhérents, environ 50 personnes, et que



c'était donc plus convivial. Celui de Clermont-Ferrand est complémentaire : il y a plus de monde, environ 100 adhérents, et donc aussi plus d'offres dans le catalogue. Finalement aujourd'hui je suis adhérent aux deux.

D&J : Et au niveau national, ça fonctionne comment ?

Philippe : Un premier point important c'est que maintenant

le carnet sur lequel on note les échanges peut servir pour échanger des grains de sel dans tous les SELs de France. Et si tu pars dans une autre région tu gardes ton crédit.

Sur le site internet, il y a aussi des annonces au niveau national. Donc les gens peuvent proposer des objets ou des services à tous les SELs de France. Un autre aspect aussi très important c'est qu'une fois par an il y a une réunion nationale de tous les SELs de France. On choisit un lieu qui accueille la rencontre nationale, et comme à D&J les gens vont proposer des ateliers, des animations, il y a des bourses d'échange, des conférences, et des échanges sur des thèmes... le tout dure

*D'abord l'échange favorise le recyclage des objets.*

quand même une semaine ! C'est une ambiance très conviviale, par exemple tout le monde participe à la préparation des repas : on a une cuisine collective, tout le monde va venir donner un coup de main à la plonge, aux pluches, etc. Et puis ça permet de rencontrer les gens et de se retrouver.

Il y a autre chose aussi qui existe au niveau national, c'est la "route des SELs", qui propose des hébergements dans toute la France. L'échange se fait sur la base de 60 grains de sel pour une nuitée. Généralement les personnes qui accueillent offrent le couchage, avec l'idée que ce soit convivial : ce n'est pas de l'hébergement comme à l'hôtel, le principe est plutôt d'accueillir des gens, de discuter avec

*Un autre point qui peut se rapporter aussi à l'écologie, c'est que le SEL par définition c'est local.*

eux, d'échanger, de faire connaissance. [...]

D&J : Et selon toi, en quoi les SELs

peuvent avoir un lien avec l'écologie ?

Philippe : D'abord l'échange favorise le recyclage des objets. Par exemple : tu as un sac à dos, tu veux en changer et il est encore en bon état : il peut encore servir à quelqu'un. Donc plutôt que de le jeter, tu peux l'échanger pour que ça puisse servir à d'autres, et surtout à des personnes qui n'auraient pas les moyens d'acheter un sac à dos.

Un autre point qui peut se rapporter aussi à l'écologie, c'est que le SEL par définition c'est local. L'idée, n'est pas que tu ailles rendre service à quelqu'un qui habite à 40 km de chez toi, c'est que tu ailles rendre service à la personne la plus près de chez toi. Donc l'idée c'est de faire le maximum de groupes locaux... pour que justement les gens

connaissent leurs voisins, et ainsi faire du lien social. Finalement le SEL c'est une façon de remettre au goût du jour ce qui se faisait avant, notamment à la campagne. Dans les villages on avait l'habitude de rendre service aux voisins. Maintenant c'est très individualiste, chacun reste chez soi. Donc inconsciemment un SEL ça remet en route ce système-là, d'une façon peut être un peu plus

facile parce que au moins tu as un catalogue...

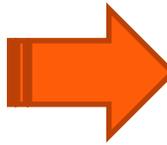
D&J : Pour conclure Philippe, au niveau personnel qu'est-ce que les SELs t'ont le plus apporté ?

Un point important, c'est que cela m'a permis de rencontrer des gens, en particulier quand je suis arrivé à Clermont-Ferrand où je ne connaissais pas grand monde. Le SEL permet d'entrer plus facilement en contact et de rencontrer des personnes qu'on n'aurait pas connues autrement. Je trouve que le lien créé dans le cadre du SEL est plus durable et profond que, par exemple, les liens qu'on peut créer sur OVS (site internet On Va Sortir). Moi il y a des gens avec qui j'ai

échangé dans le SEL, avec qui je m'entends très bien et qui peuvent ensuite devenir des amis. [...]

Il y a aussi le côté économique, quand on est dans la galère ça permet de s'en sortir. Moi par exemple j'ai pu avoir une voiture grâce au SEL, des objets, et j'ai trouvé des gens qui sont venus m'aider pour faire des petits travaux dans ma maison.

Enfin, pour moi c'est aussi un lieu convivial et solidaire qui me permet de côtoyer des gens très différents que je n'aurais pas l'occasion de côtoyer sinon. Dans le SEL il y a toutes sortes de personnes... des gens qui viennent pour des raisons financières, mais aussi d'autres personnes qui ont de l'argent et qui viennent pour des raisons éthiques, parce qu'ils n'ont pas envie de jeter : c'est la philosophie qui leur plait. On rencontre des gens de milieu très différents qui peuvent devenir des amis. Il y a une grande richesse dans cette diversité... il y a aussi une grande tolérance, une attention aux autres, que j'ai du mal à retrouver dans d'autres associations. Finalement, il n'y a qu'au SEL et à D&J que j'ai trouvé cette tolérance.



## L'Accorderie : des échanges de voisinage à Paris. Interview d'Alexandra et Claire-Marine, D&Jistes

*Propos recueillis par Fabrice*

*Alexandra et Claire-Marine participent à un système de services local à Paris. C'est l'occasion pour elle de vivre une solidarité dans leur arrondissement.*

D&J : Qu'est-ce qu'une Accorderie ?

A et C : Une Accorderie est une structure associative locale qui permet de mettre en relation des voisins et des voisines afin de se rencontrer, de créer du lien social de proximité, et d'échanger des services.

A Paris, cela fonctionne par arrondissement. On décrit sur le site internet les talents que l'on possède et les services que l'on souhaite rendre. Les services possibles sont

très variés : déposer quelqu'un à la gare, garder un enfant, arroser des plantes, donner des cours de soutien scolaires, des cours de cuisine, faire la lecture à quelqu'un, et on peut en créer de nouveaux. Toutefois, on ne peut pas fournir un service lié à son propre métier (afin d'éviter du « travail au noir » déguisé).



Le système d'Accorderie a été importé du Québec. A Paris, il est actuellement soutenu par la mairie, et a vocation à devenir associatif. Notre Accorderie, celle du Grand Belleville est ainsi hébergée au centre Social et Culturel du quartier et est en train de se constituer un bureau de bénévoles.

Une Accorderie se base sur le même principe que les Systèmes d'Echange Local (SEL), à la différence que les SEL ont une monnaie et les services sont valorisés. Les membres sont appelés des accordeurs et accordeuses.

*Un des objectifs majeurs des Accorderies est de redonner du lien social dans les zones urbaines.*

Un des objectifs majeurs des Accorderies est de redonner du lien social dans les zones urbaines. Ainsi, un

village est souvent de fait une Accorderie car les personnes savent proposer des services aux un-e-s et aux autres.

D&J : Comment cela se passe concrètement ?

A et C : On reçoit 15 heures de crédit lorsque l'on arrive. Je peux, par exemple, mettre sur le site internet que je peux donner des cours d'anglais, ou que j'en recherche.

Des personnes peuvent me contacter, ou je peux regarder sur le site si des personnes donnent de cours d'anglais. Nous nous rencontrons alors pour nous mettre d'accord. Il-elle me donne le cours. Et à la fin je lui donne un chèque avec le nombre d'heures correspondant à la durée du cours. Cette personne va alors déposer ce crédit d'heures sur son compte.

La monnaie est le temps. Une heure de travail manuel (couture...) vaut autant que du travail intellectuel (relire un CV...).

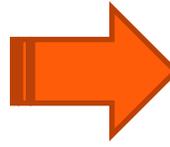
Aussi, grâce à cette démarche, nous pouvons

*Il s'agit d'habiter l'endroit où l'on est et pas seulement d'y vivre.*

plus facilement approfondir nos relations et avoir de vrais échanges avec nos voisins et voisines. Il s'agit d'habiter l'endroit où l'on est et pas seulement d'y vivre.

Il y a vraiment une question de lien social : par exemple, l'an dernier en donnant des cours à une jeune femme, nous parlions autant de comment se passait sa vie que de maths.

En savoir plus : <http://www.accorderie.fr/>



## Les AMAPs : une solution solidaire pour manger des légumes bio.

Par François G., D&Jiste

*Depuis une dizaine d'années, François G. se fournit en fruits et légumes bio produits localement, dans des AMAPs (Associations pour le Maintien de l'Activité Paysanne). Il nous explique ici le fonctionnement de ces structures :*

- Le principe fondateur : Il est devenu impossible de s'installer en tant qu'agriculteur si l'on n'a pas une grosse exploitation avec un crédit important.

Au départ le principe de l'AMAP est qu'un groupe de 30 ou 40 personnes s'engage à acheter la production d'un agriculteur en le payant à



l'avance. Avec l'idée que cela ne soit pas uniquement un achat, mais du lien et de la solidarité, et que les personnes viennent aussi donner un coup de main pour récolter, semer...

- Dans la pratique : Ce principe est complexe à mettre en place, car les personnes bougent, elles n'ont pas toutes les mêmes goûts, et économiquement cela reste très dur.

L'AMAP que je fréquente à Thiers (Auvergne) est une association qui met en relation ses adhérents avec un agriculteur : un couple de maraichers qui vend ses légumes dans deux AMAP et sur des marchés. L'adhérent s'engage pour une période à aller chercher un

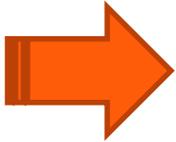
*Au départ le principe de l'AMAP est qu'un groupe de 30 ou 40 personnes s'engage à acheter la production d'un agriculteur en le payant à l'avance.*

panier chaque semaine (un panier varié de l'ordre de 3 kg de légumes pour 7,5 € pour un célibataire).

D'autres producteurs viennent régulièrement (ex : un éleveur de veaux qui fait des colis de 5 kg, du miel, du pain, des tisanes, des épices, des œufs, fromages, du poisson, des volailles, la plupart du

temps en bio). Ces produits ont un goût extraordinaire. Je suis passé au bio par militantisme, j'y suis resté car le goût d'une tomate bio est extraordinaire par rapport à une tomate de supermarché.

Normalement, on commande et on paye à l'avance, ce qui assure à l'agriculteur un revenu stable. D'après les statuts, il ne devrait pas y avoir d'échange d'argent, et l'AMAP utilisera bientôt la monnaie locale.



## « La ruche qui dit oui », un réseau pour acheter des biens produits localement. Interview de Sébastien, D&Jiste

*Propos recueillis par Babeth*

*Sébastien, D&Jiste de Paris, utilise régulièrement les services de "La ruche qui dit oui" pour se fournir en denrées alimentaires.*

D&J: Sébastien, peux-tu nous dire comment ça marche, la Ruche qui dit oui ?

Sébastien : Un artisan local propose le fruit de son travail. Des



consommateurs se regroupent via internet, pour acheter les produits proposés. Lorsqu'un minimum de commandes fixé par l'artisan est atteint, celui-ci peut livrer son produit. Alors la ruche a dit oui. C'est le principe de cette plate-forme lancé en 2010 avec pour objectif de favoriser les circuits courts. Aujourd'hui ce sont plus de 700 ruches qui existent en France et l'idée s'exporte chez nos voisins italiens, espagnols, belges.

D&J: Toi-même, tu utilises ce système à Paris, explique-nous.

Sébastien : Tous les samedis matin entre 9h30 et 11h30 à la rue Tournefort à Paris, les producteurs viennent livrer leurs produits, les consommateurs (dont je fais partie) récupèrent leurs commandes, le tout orchestré par Christophe le responsable de la ruche et son équipe de bénévoles (les consommateurs qui peuvent donner du temps). Mais pour récupérer ses produits le samedi, il faut au préalable avoir passé commande.

D&J: Comment fait-on pour passer commande, justement ?

Sébastien : Ceci se passe sur le site [laruchequiditoui.fr](http://laruchequiditoui.fr). Lors de l'inscription, le site vous propose, en fonction de votre adresse, les ruches qui existent autour de vous. Vous pouvez vous inscrire dans 3 ruches au plus, histoire d'avoir plus de choix de produits ou plus de choix de jours de livraison. Chaque semaine ou tous les 15 jours en fonction des ruches, vous commandez les produits que vous désirez et ceci sans engagement d'une semaine à l'autre. Si vous ne souhaitez pas commander, rien ne vous y oblige. Les producteurs s'adaptent. La commande une fois passée, vous payez directement en ligne, garantie de la livraison des produits. Le site vous attribue un numéro qui vous sera utile pour retirer vos denrées le jour de la distribution.



D&J : Quels types de produits peut-on acheter avec ce système ?

Sébastien : Des denrées, il y en a de toute sorte. Des produits alimentaires de base ou plus rares, des produits transformés (soupes, pain...), des graines germées. Sans oublier les produits d'entretien de la maison ou les produits de beauté, tous artisanaux. Une grande partie des produits sont bios. Une véritable relation existe entre les producteurs et la ruche. Les responsables de ruche sont garants des valeurs des producteurs et leur rendent visite régulièrement, tout comme tous les consommateurs qui le souhaitent. A la ruche, on a le droit d'en savoir plus sur ce qu'on bouffe.

D&J: Est-ce que c'est cher d'acheter par la ruche ?

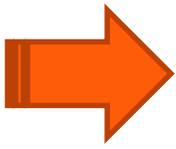
Sébastien : Côté prix, on s'en sort pour 25€ avec dans son panier, des légumes et fruits pour la semaine, des œufs, des champignons, des pâtes, du pain, des produits laitiers et une bière par exemple. Il faut en rajouter un peu plus si la viande et le vin sont dans le menu. Avec la grosse différence que les produits sont bons, on sait

d'où ils viennent et comment ils sont faits.

D&J: Qu'est-ce qui te plaît le plus dans ce système ?

Sébastien : Au-delà du consommer différent qu'encourage la ruche qui dit oui, c'est aussi le côtoyer différent qui séduit. La distribution rue Tournefort a lieu dans un temple protestant. Les voisins se succèdent pour retirer leur commande. Ils se saluent, prennent des nouvelles les uns des autres. Ils échangent les découvertes culinaires,

interrogent sur tel ou tel produit, et s'invitent même à manger...  
Magie des réseaux sociaux.



## Monnaie locale : une alternative aux dérives du système financier ? Interview d'Hervé

*Propos recueillis par François G.*

*Hervé est le relai local pour Thiers de l'association pour le développement de la monnaie locale auvergnate : "La Doume"<sup>8</sup>*

D&J : Hervé, peux-tu nous expliquer ce qu'est une monnaie locale : comment ça fonctionne et à quoi ça sert ?

Hervé : Une monnaie locale c'est un moyen d'échanger des biens ou des services. Les SEL [Systèmes d'Échange Locaux] font partie des monnaies locales. La Doume est une monnaie locale complémentaire. C'est une retranscription quelque part de l'euro, dans un système fermé. Une Doume est égale à 1 euro. Il y a une trentaine de monnaies locales complémentaires en France, il y a eu une explosion récente de ces monnaies... La première date de 2006 (le Sol), ça fait presque 10

*Une monnaie locale c'est un moyen d'échanger des biens ou des services.*

ans. C'est issu de la monnaie en

Allemagne, le Chiemgauer, [dont Marie-Monique Robin parle dans "Sacree croissance"], qui s'est mise en place à la base avec un jeu entre les profs et les élèves pour expliquer comment fonctionne la monnaie. Et ça a pris une ampleur... conséquente.

D&J : Une petite initiative locale qui a eu tant de répercussions c'est impressionnant ! Et quand tu dis dans un système fermé, ça veut dire quoi ?

Hervé : C'est à dire que tout le monde ne peut pas utiliser la Doume. Il faut être adhérent à l'association des monnaies locales complémentaires du Puy-de-Dôme. Parce que [en France] on a le droit de faire circuler une monnaie autre que l'euro à condition que ce soit dans un cercle fermé. Il existe d'autres moyens de paiement qui ont un fonctionnement proche de celui-ci, par exemple les chèques vacances. En fait la monnaie locale la Doume ou les autres qui sont en circulation sur le territoire français, sont sur le principe un peu équivalent à des modes de paiement complémentaires. Donc il faut que l'utilisateur soit adhérent à l'association, et que le

prestataire aussi soit aussi adhérent à l'association. C'est dans ce sens-là que c'est fermé. [...]

D&J : Mais par rapport aux chèques-vacances, dans les monnaies locales il y a quand même une dimension écologique, ou de gestion des territoires, d'éthique, de respect ?

Hervé : Quand je dis chèques-vacances c'est pour expliquer que l'on sort du système monétaire classique, mais que l'on reste dans un système

d'échange qui est quand même légalement encadré de façon très stricte. Alors après sur l'esprit, les monnaies locales sont



nées pour pallier certains déficits économiques, philosophiques des monnaies classiques, et notamment de l'euro, et pour retrouver des échanges qui répondent à un certain nombre de principes. Une des premières choses qui s'établit quand on met en place une monnaie locale, c'est une charte de valeurs, avec des dimensions écologiques, sociales, des questions de proximité entre le consommateur et le producteur, et les approvisionnements des prestataires. L'enjeu c'est d'arriver à mailler un territoire, et que la circulation, aussi bien de la monnaie que des biens et services, soit le plus localisée possible. Les prestataires prioritairement doivent s'attacher à se fournir localement le plus possible ou en tout cas, et c'est l'une des positions politiques

*L'enjeu c'est d'arriver à mailler un territoire, et que la circulation, aussi bien de la monnaie que des biens et services, soit le plus localisée possible.*

de la Doume, s'engager à avoir une volonté de progrès, d'évolution dans leurs pratiques. [...] Les discussions et les échanges ont abouti à l'idée qu'il y aura des restrictions. Donc les grandes surfaces, les chaînes de magasins sont exclues, et les autres commerces ou producteurs qui souhaitent s'inscrire doivent

<sup>8</sup> <http://adml63.org/> - <http://www.doume.org/> et le lien du réseau : <http://monnaie-locale-complementaire.net/>

<http://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne/2015/01/14/economie-monnaie-locale-complementaire-la-doume-632842.html>

s'engager dans une dynamique et montrer une volonté d'amélioration.

D&J : Ce qui veut dire aussi que, en tant qu'utilisateur, ça va être une façon pour moi plus simple peut être de choisir mes fournisseurs ?

Hervé : C'est un des objectifs effectivement, de labelliser les prestataires du territoire. C'est un des moyens et c'est pour nous une des clefs d'entrée, notamment sur Thiers puisqu'on est quand même un site touristique, et dans le développement de la monnaie locale complémentaire on souhaite faire participer les offices de tourisme et mettre en place des enveloppes "spéciales touristes" dans lesquelles les prestataires seront indiqués. Donc effectivement c'est aussi une façon d'être inscrit dans une dynamique de

valorisation du territoire.

*La majorité des transactions avec l'euro se passent dans la partie spéculative, c'est plus de 90%.*

D&J : Pour un prestataire, c'est quelque chose qui coûte un peu, ou pas ?

Il peut y avoir un coût, mais qui reste relativement modique, c'est lorsqu'il va, si c'est nécessaire pour lui, échanger la Doume en euros.

A ce moment-là, l'association a émis un principe de "taxe". Quand on va chercher des Doumes contre des euros, c'est à 1 pour 1 ; mais quand on échange des Doumes en euros au comptoir il y a un impact de 5% de "taxe". C'est une « pénalité » mais qui a une vertu pour le système global parce qu'il y a une volonté à terme de mettre en place un système social, ou de financer des projets locaux. Donc les 5% qui vont être récupérés suite à ces transactions seront réinvestis dans un projet ou une action sociale. La taxe de 5% est aussi un moyen de montrer aux prestataires et aux utilisateurs que l'intérêt d'avoir une monnaie locale complémentaire, c'est qu'elle circule au maximum dans le territoire. [...]. Et les monnaies locales ont cette vertu de circuler 3 à 5 fois plus que l'euro ne le fait, c'est quand même intéressant, ça veut dire qu'elles créent 3 à 5 fois plus de richesse que la monnaie traditionnelle.

D&J : Je voulais revenir au niveau éthique et écologique sur les avantages d'avoir une monnaie locale. Tu en as donné quelques-uns, en particulier le fait qu'elle circule plus. On n'a pas parlé de la spéculation.

Hervé : Alors là c'est tout à fait lié à ce que l'on exprimait tout à l'heure, sur le fait qu'il y a une part infime de l'argent en euros qui

sert à des transactions de biens et services : la majorité des transactions avec l'euro se passent dans la partie spéculative, c'est plus de 90%. Et c'est bien l'intérêt des monnaies locales complémentaires que de se réapproprier cette partie-là, et l'utilisation de la monnaie pour des échanges de biens et services locaux entre personnes physiques.

D&J : Un autre point peut être plus personnel, comment toi du coup tu t'es retrouvé impliqué dans ce projet, qu'est ce qui t'a poussé à t'y intéresser et à t'y investir ?

Hervé : Je suis assez sensible à ces 3 dimensions sociales, économiques et écologiques. Alors j'ai peut-être moins d'affinité avec le monde économique, mais je sens bien l'empreinte qu'il peut avoir sur les dimensions sociales et écologiques, et la nécessité d'agir sur le volet économique pour pouvoir avoir un système social un peu plus soutenable. Donc quand j'ai appris qu'il y avait un forum qui était mis en place par une association départementale sur la question des monnaies locales complémentaires, il m'a semblé important d'y participer. [...]

Dans le film de Marie-Monique Robin, on voit bien en Amérique latine la vertu que [les monnaies locales] peuvent avoir dans certains quartiers périphériques de villes... Et aujourd'hui on se retrouve dans cette situation là quelque part un peu en France aussi, on est dans une dépression économique, où le pouvoir d'achat diminue de façon drastique, où il y a des gens qui ont des difficultés à joindre les deux

bouts, à boucler les fins de mois, à manger correctement, et les monnaies locales sont des moyens pour repenser le développement économique. Mais c'est

aussi une méthode pour faire de l'éducation. C'est un biais pour l'éducation au changement.

D&J : Ça veut dire que potentiellement dans 10 ans mettons, la Doume pourrait ne plus être indexée sur l'euro, et si l'euro s'effondre on peut continuer nous à Thiers à échanger des Doumes ?



Hervé : Je ne sais pas, mais en tout cas la Doume aura permis de s'approprier un certain nombre d'habitudes de fonctionnement qui faciliteront certainement, si l'euro s'effondre, l'adaptation à d'autres modes de fonctionnement. Pour moi c'est aussi l'intérêt des AMAPs. Ça n'a jamais été un mode de fonctionnement, d'échange qui pour moi est pérenne, dans le sens que ce n'est pas un mode reproductible ou crédible à grande échelle, mais en tout cas c'est un mode de fonctionnement qui permet de questionner le lien entre les producteurs et les consommateurs, et du coup d'engager peut être des façons différentes de faire. La Doume, les monnaies locales complémentaires sont dans cette ligne-là.



## La revue S!lence Une presse alternative sur les questions d'écologie

*Recension par François G.*

Depuis 1982, la revue S!lence propose des informations, des articles, des réflexions autour de l'écologie, de la non-violence, et des alternatives

qui existent  
pour "celles et  
ceux qui  
pensent

*Depuis 1982, la revue S!lence propose des informations, des articles, des réflexions autour de l'écologie.*

qu'aujourd'hui il est possible de vivre autrement sans accepter ce que les médias et le pouvoir nous présentent comme une fatalité".

Les numéros de ce mensuel alternent des thèmes généraux avec des bilans régionaux qui présentent de façon très utile les multiples alternatives concrètes qui existent dans nos régions.

On dénicher dans cette revue des éléments très pratiques et concrets, qui permettent aux lecteurs de se mettre en action : des adresses d'associations ; des références de livres, ou de films ; un agenda avec les dates de différentes actions, conférences,



rencontres. Notons que les numéros les plus anciens sont téléchargeables gratuitement !

On y trouve aussi surtout de multiples sources de réflexion, des concepts, des bilans, des informations alternatives, dans des articles de qualité et des témoignages de personnes qui, dans leur quotidien, pensent et vivent ces autres chemins possibles... comme Jean-Yves, qui milite depuis des années pour le droit de cultiver les terres à l'abandon ; Elsa, une jeune bisexuelle qui revendique le droit d'être polyamoureuse ; ou encore Benjamin, Marie et Mathilde qui ont parcouru 2600 km à vélo à la rencontre d'alternatives locales... ■

## Recette : Velouté de courgettes à l'origan, émulsionné à l'huile d'olive (Recette Kousmine)

### Ingrédients pour 4 personnes

- ✓ 2 kg de grosses courgettes ; origan frais ou sec
- ✓ 1 gousse d'ail
- ✓ Sel, poivre, fénugrec en poudre Huile d'olive
- ✓ Fénugrec germé (facultatif)

### Préparation

Laver les courgettes et les couper en morceaux sans les éplucher.  
Mettre à cuire à la vapeur avec l'origan effeuillé et l'ail épluché.  
Verser les courgettes cuites dans une soupière, ajouter sel, poivre et fénugrec.  
Mixer pour obtenir un velouté puis ajouter l'huile d'olive et mixer encore un peu pour émulsionner l'huile et obtenir un velouté onctueux.  
Ajuster l'assaisonnement et servir aussitôt avec quelques graines de fénugrec germé dans l'assiette.

On peut également ajouter un jaune d'œuf cru dans l'assiette.

Variante : le panch phoron est un mélange d'épices qui peut remplacer l'origan et qui se marie également très bien avec ce velouté de courgettes, pour un goût très différent.



## 5 – L'écologie vue d'ailleurs

**Q**ue l'on parle du changement climatique, des problèmes de ressources ou de la pollution, l'écologie est une prise de conscience à l'échelle de la planète. Mais comment se vit l'écologie dans d'autres pays ? Comment ces regards différents questionnent notre perception de ces enjeux ?

**Andry**, dans un récent voyage en Inde, a rencontré **Yogesh**. Ce dernier nous explique pourquoi dans la société indienne le traitement des problèmes d'environnement est indissociable des questions sociales et de démocratie. Il éclaire aussi ces questions dans le contexte de la religion hindouiste.

**Fabrice** a été touché par les propos de Mohammed Taleb, philosophe, sur l'écologie vue du sud.

**Magali** rend compte de ses lectures de **Vandana Shiva** sur différents thèmes : l'éco féminisme, la raréfaction de la ressource en eau potable et les problèmes parfois vitaux qu'elle engendre.

### Un regard indien sur l'écologie. Interview de Yogesh

*Interview et traduction par Andry.*

*Yogesh est un ami d'Andry. Il vit à en Inde à Bangalore, est cadre dans l'industrie et hindouiste. Il s'est engagé dans des mouvements de « replantage » de plantes, en réaction à l'urbanisation sauvage des espaces.*

Yogesh : Je souhaiterais d'abord introduire mes propos par quelques mots sur le lien entre l'histoire de l'Inde et l'écologie. Depuis longtemps, la religion hindouiste (célébration de la nature) est suivie ; les habitants de l'Inde prient donc la Nature (arbres, fleurs, animaux, montagnes, rivières, mers...). Celle-ci est tout pour eux, ils ont été très concernés par sa préservation. Aujourd'hui, l'Inde est un pays riche et tout le monde peut manger et avoir un toit. Petit à petit après le début de la colonisation, les choses ont commencé à changer : les ressources étaient accaparées par les Anglais, les gens devenaient avarés et ont craint d'être délaissés, dominés. Ils devaient se battre pour tout et donc perdaient leur identité et leurs



valeurs. Le respect pour la nature était devenu théorique, sur le papier, et plus mis en pratique.

#### ■ Problématiques environnementales et débat dans la société

D&J : Comment les problématiques de l'environnement sont perçues par la population en Inde et pourquoi ? Penses-tu qu'il y a un consensus sur cette question ou une plus grande diversité d'opinions ? Comment considères-tu personnellement ces questions ?



Yogesh : Même si l'Inde est un pays développé et en développement,

*Chaque fois que ces personnes se battent pour l'environnement, elles perdent finalement car elles n'ont pas de bouée de secours, leurs familles étant assassinées par les mafias et les politiciens.*

il y a toujours beaucoup de pauvres et d'habitants de la classe moyenne. La majorité de la population est représentée par la classe la plus

défavorisée et le quart du pays par la classe moyenne. Ils ne s'intéressent pas du tout au sujet de l'environnement. Ils sont plus préoccupés par leur vie quotidienne. Même s'ils ont connaissance du problème, ils l'ignorent et ont le sentiment que rien ne va changer.

Après un séjour en Europe, quelques personnes de la classe moyenne et de la classe plus aisée réalisent ce que nous avons fait de notre pays. Elles souhaitent agir et sensibiliser beaucoup plus la population dans le pays. Elles pensent que les pays riches utilisent aussi les pays en voie de développement comme poubelles en y installant, par exemple, des industries confectionnant les matières plastiques, le coca cola, les engrais/fertilisants et le nucléaire. Chaque fois que ces personnes se battent pour l'environnement, elles perdent finalement car elles n'ont pas de bouée de secours, leurs familles étant assassinées par les mafias et les politiciens.

D&J : Comment l'écologie est-elle prise en compte par la classe politique indienne ?

Yogesh : Les dirigeants politiques en Inde n'ont jamais pris sérieusement les problèmes liés à l'écologie. Ils ne le notent pas dans leur programme et ne sont pas actifs sur ce sujet. Ils sont esclaves des pays développés.



D&J : Comment sont perçues les initiatives sur la protection de l'environnement en Inde ? Penses-tu que ces problématiques seront plus débattues dans la société ?

Yogesh : Il y a très peu d'initiatives sur ce sujet en Inde. Néanmoins depuis deux ans il commence à y avoir une prise de conscience, mais elle est très limitée.

■ La problématique écologique dans un pays en voie de développement

Une grande partie de la population a connu la période précédant le boom économique en Inde et maintenant en profite bien. Les villes se développent et les échafaudages se dressent partout afin de construire de nouveaux immeubles, nouveaux supermarchés, centres commerciaux proposant des produits venant de tous les coins de la terre, des nouveaux parcs technologiques avec de nombreux emplois à la clef. Il y a beaucoup de lacs et de zones boisées dans votre ville, appelée à l'époque « la ville aux mille jardins » si je ne me trompe pas. Aujourd'hui, beaucoup d'arbres sont en train d'être coupés et les zones polluées.

D&J : Comment les habitants voient-ils l'évolution de leur ville ? Comment la vois-tu toi-même ?

Yogesh : De mon point de vue, il n'y a pas de plan d'urbanisme des villes en Inde, elles grossissent simplement. Les mafias et les politiciens font de l'argent, ferment les accès aux lacs, coupent les arbres et usent des ressources pour leur propre profit. Ils installent également des manufactures. Actuellement le gouvernement de Modi prend des initiatives en établissant des villes dites « intelligentes », que la population acclame.

D&J : Est-ce que les gens préfèrent vivre au centre-ville, proche de tous les services ou bien avoir leur maison en banlieue, en dehors de la ville ?

Yogesh : Les gens préfèrent vivre au centre-ville ou dans un quartier proche de leur lieu de travail. Il y a en effet des problèmes de

circulation et les services en dehors de la ville ne sont pas de bonne qualité.

D&J : Quelle est l'opinion de la population au sujet de l'impact de la pollution sur leur santé ? Fait-elle pression sur les politiciens pour résoudre ce problème grandissant.

Yogesh : Les gens commencent à s'apercevoir des impacts de la pollution dans les villes. Ce sont les problèmes de santé qui les y poussent et donc, oui, ils essayent de faire pression sur la classe politique.

D&J : Cette croissance économique permet aux gens de posséder leur propre auto/moto. Ils ont également les services bon marché des taxis, omniprésents dans la ville. Tout cela facilite les déplacements. Comment les transports en commun sont-ils considérés par la population ? Comment, les vois-tu toi-même ? Est-ce qu'ils sont utilisés ? Cela dépend-il des classes sociales ?

Yogesh : Pour les Indiens, l'achat de voitures et de motos sert à se montrer, parfois sous la pression sociale. Je suis en effet d'accord qu'il y a un besoin de moyens de transport, mais c'est un faux besoin.

*Les gens commencent à s'apercevoir des impacts de la pollution dans les villes. Ce sont les problèmes de santé qui les y poussent et donc, oui, ils essayent de faire pression sur la classe politique.*

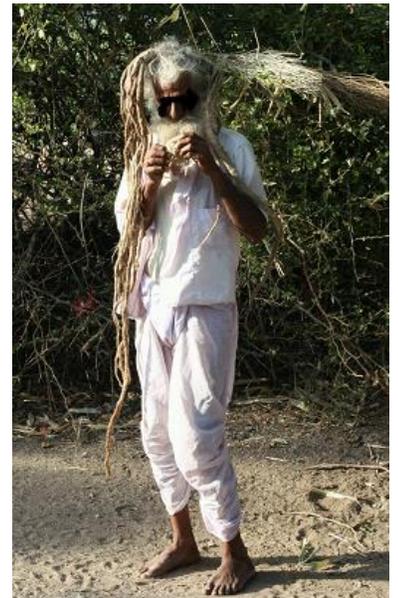
Les industriels et la classe politique souhaitent contrôler la pensée des gens et ils forcent la main au gouvernement pour ne pas plus développer les transports publics. Ils (les politiciens et industriels) préfèrent voir la population

dépenser son argent dans l'achat de médicaments, mais les gens commencent à voir les conséquences de la pollution sur leur santé. Il y a beaucoup de problèmes de santé dus à cela. Oui, ils font pression sur les dirigeants politiques en dépit de leur réponse insatisfaisante.

#### ■ Ecologie et spiritualité

D&J : Il y a de nombreuses confessions religieuses présentes en Inde, l'hindouisme étant la principale. Une partie de la population ne mange pas de viande à cause de sa foi. Comment le végétarisme est-il relié à l'hindouisme ?

Même si cela change, de nombreux sermons ont interprété les textes comme l'exploitation de la nature par l'être humain, ce qui a accrédité la surexploitation des ressources naturelles, sans égard à l'environnement.



Yogesh : [...] Comme je l'ai dit, depuis longtemps, la religion hindouiste est suivie. Les habitants de l'Inde et ces derniers prient donc la Nature (arbres, fleurs, animaux, montagnes, rivières, mers...). Par conséquent tuer un animal est considéré comme un péché. Une autre réponse est qu'ici, nous avons beaucoup de légumes et de graines. Du coup, les gens ne se plaignent pas de la nourriture et donc il y a beaucoup de végétarisme.

*Depuis longtemps, la religion hindouiste est suivie les habitants de l'Inde et ces derniers prient donc la Nature (arbres, fleurs, animaux, montagnes, rivières, mers...).*



## L'écologie vue du Sud. Mohamed Taleb<sup>9</sup>

Recension par Fabrice

*Fabrice : Ayant un peu voyagé à travers le monde, j'ai été surpris par la pollution en Chine ou par le dénuement et en même temps par la joie dans certaines campagnes en Inde... Cela m'a fait prendre conscience du fait que mon rapport à l'écologie est relatif et lié à une vision d'occidental vivant dans un pays qui reste riche, et à un héritage culturel et social. Je vous invite à partager quelques phrases de Mohamed Taleb sur l'écologie vue du Sud.*

Mohammed Taleb analyse la militance écologique au Brésil avec les mouvements des sans terre, en Inde avec les Adivasi - peuples autochtones, aux Etats-Unis avec les indiens américains, en Afrique noire avec différentes expériences notamment au Burkina Faso, en Palestine.

■ La dimension sociale et populaire de l'écologie du sud

*« Ce qui distingue l'écologie du sud par rapport à l'écologie du nord est la dimension sociale et populaire de l'écologie du sud : c'est une question de survie, ce sont des mouvements paysans, c'est le rapport à la dépossession, c'est comme dans le cas de l'Inde des barrages qui*

*vont pousser sur le chemin de l'exil des centaines de milliers de personnes. Alors qu'au nord, par exemple en France, l'écologie est souvent l'apanage des classes sociales aisées qui peuvent se permettre un supplément d'âme mais sans toucher au mode de vie ».*



■ La dimension spirituelle de l'écologie du sud

*« Les mouvements de mobilisation vont puiser dans l'imaginaire, dans l'humus spirituelle de quoi alimenter et soutenir des résistances. Les peuples Adivasi en Inde s'ils s'opposent à des multinationales qui vont extraire de leur montagne des minerais, ils vont le faire non pas parce qu'il y a une justice sociale, mais d'abord parce qu'il y a une déesse dans la montagne qui été chassée par l'extraction industrielle. [...] En Amazonie, les descendants d'Indiens ou d'Africains, les métisses, dans l'état du nord du Brésil, s'ils veulent protéger l'Amazonie, c'est parce que c'est un espace de vie de leur esprit, c'est un espace sacré ».*

■ Mouvements écologistes du sud et religion

*« La répression contre ces mouvements écologistes est importante au Brésil, un grand nombre de religieux-ses sont engagé-e-s dans ces mouvements*

*écologistes. Le mouvement des sans terre Brésilien, qui compte 5 millions de personnes, est né de la commission pour la pastorale de la terre.*

*Dans la théologie de la libération, certains ont incarné l'intégration du*

*christianisme dans l'écologie ».*

<sup>9</sup> Source : France culture – Les racines du ciel- Ecologie et spiritualité - Di 28 décembre 2014 – 7h05

<http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4962213>



## La guerre de l'eau : privatisation, pollution et profit. Par Vandana Shiva

Recension par Magali

Au cours de l'élaboration de ce dossier, plusieurs D&Jistes nous ont invités à lire les ouvrages de Vandana Shiva. Magali partage ici avec nous ses lectures sur l'écoféminisme ; ainsi que sur l'enjeu de la ressource en eau potable pour la planète et des conflits qu'elle engendre, mais aussi du rôle spirituel de l'eau.

### ■ Qui est Vandana Shiva ?

Vandana Shiva (1952) est une philosophe et physicienne indienne. Dans les années 70, elle rejoint *Chipko*, mouvement de femmes indiennes en lutte pour la sauvegarde de leurs forêts. Au début des années 90, elle a initié l'un des premiers rassemblements altermondialistes. Confrontée à l'emprise des multinationales agro-alimentaires et semencières qui empêchent les paysan-ne-s de reproduire leurs propres graines, et face aux vagues de suicides des petit-e-s paysan-ne-s, Vandana Shiva a fondé en 1996 l'association Navdanya<sup>10</sup> qui agit comme une banque de semences et œuvre pour la souveraineté – alimentaire, pour les terres, l'eau, les semences - la biodiversité ainsi que pour l'agriculture biologique.

Vandana Shiva s'inscrit dans le courant de l'écoféminisme politique.

### ■ Qu'est-ce que l'écoféminisme<sup>11</sup> ?

Le terme écoféminisme a été lancé en 1974 par Françoise d'Eaubonne. L'écoféminisme désigne « les approches qui cherchent à comprendre plus spécifiquement les liens qui existent entre les causes de destruction de la nature et celles de l'oppression des femmes ; les connexions en somme, tant historiques qu'empiriques ou symboliques, entre la domination à laquelle les femmes ont été soumises et celle qui s'est exercée à l'encontre de la nature »<sup>12</sup>.

*L'écoféminisme désigne « les approches qui cherchent à comprendre plus spécifiquement les liens qui existent entre les causes de destruction de la nature et celles de l'oppression des femmes ».*

Il existe deux grandes tendances au sein de l'écoféminisme : l'écoféminisme essentialiste et l'écoféminisme politique. Dans la première tendance, « c'est la 'nature' des femmes qui explique leur rapport à l'environnement 'plus près de la nature', dans la seconde « la relation entre genre et environnement est structurée par la division sexuelle du travail, du pouvoir et de l'accès aux ressources comme aux services ».

### ■ Présentation de l'ouvrage 'La guerre de l'eau' (Edition Paragon, 2003)

En 1995, Ismail Serageldin, président de la Banque mondiale, fit une prédiction devenue célèbre : « Si les guerres de ce siècle ont été celles du pétrole, les guerres du siècle prochain seront celles de l'eau ». Vandana Shiva, à travers son livre *La guerre de l'eau* nous explique les fondements, les enjeux, les logiques à l'œuvre et les problématiques soulevées par les guerres de l'eau, non seulement en Inde mais également à travers le monde.

#### ✓ Transformation de l'abondance en rareté

*La guerre de l'eau* montre que la crise de l'eau en Inde<sup>13</sup> provient, non pas tant de l'accroissement de la population indienne, que de la sylviculture industrielle destinée à l'industrie du papier, de l'industrie minière et de la construction de grands barrages<sup>14</sup> qui détruisent les bassins hydrographiques, de l'aquaculture industrielle d'exportation et de la réforme agraire - dite Révolution Verte - qui aboutissent à des problèmes de saturation, de salinisation<sup>15</sup> des terres et de désertification. La Révolution Verte a également entraîné le passage de cultures alimentaires, alimentées d'eau de pluie, à des cultures intensives d'exportation alimentées par irrigation, comme le coton, provoquant non seulement des désastres écologiques mais également la dégradation des conditions de vie des paysan-ne-s.

#### ✓ Derrière les conflits dits religieux ou ethniques : des luttes autour de l'eau

La guerre de l'eau explique comment, à travers le monde, des conflits apparemment religieux et ethniques sont en fait des luttes politiques pour le contrôle de l'eau. Ainsi, les principales rivières de l'Inde font l'objet d'importants conflits entre régions, comme au Punjab. Les eaux du Tigre et de l'Euphrate sont à l'origine de plusieurs grands

<sup>10</sup> <http://www.navdanya.org/>

<sup>11</sup> Mies Maria & Vandana Shiva, 1999. *Ecoféminisme*, Editions L'Harmattan, collection Femmes et Changements.

<sup>12</sup> Paquerot Sylvie, 2011. « S'abreuver d'eau, de politique et de féminisme », in Lia Marcondes (coord.), *Eau et Féminisme : petite histoire croisée de la domination des femmes et de la nature*, Edition La Dispute.

<sup>13</sup> En 1951, l'Inde disposait d'une réserve moyenne de 3 450 m<sup>3</sup> d'eau / habitant ; à la fin des années 90, cette réserve est descendue à 1250 m<sup>3</sup> / habitant ; on estime qu'en 2050 elle se réduira à 760 m<sup>3</sup> / habitant.

<sup>14</sup> Les grands barrages indiens ont également provoqué le déplacement de 16 à 38 millions de personnes.

<sup>15</sup> Plus d'un tiers des terres irriguées du monde sont polluées par le sel.

conflits entre la Turquie, la Syrie et l'Irak. Le conflit entre Israël et la Palestine constitue également une guerre pour l'eau, l'agriculture extensive d'Israël requérant non seulement l'eau du Jourdain, mais aussi celle des nappes souterraines de la Cisjordanie<sup>16</sup>. Le Nil, le plus long fleuve du monde partagé entre une dizaine de pays africains, représente un autre lieu de conflits complexes autour de l'eau.

✓ Culture mercantile versus cultures du partage de l'eau

Les guerres autour de l'eau sont également des guerres «paradigmatiques» c'est à dire des conflits entre des visions, des

*A travers le monde, des conflits apparemment religieux et ethniques sont en fait des luttes politiques pour le contrôle de l'eau.*

cultures et des expériences différentes de l'eau. Vandana Shiva explique comment la culture du

partage et du don de l'eau qui prévaut en Inde – où l'eau est offerte et reçue en tant que don – s'oppose à la culture mercantile ainsi qu'à la propriété privée de l'eau. Elle rappelle d'ailleurs que la plupart des sociétés traditionnelles ont interdit la propriété privée de l'eau<sup>17</sup>.

Par-delà le cas de l'Inde, ces guerres paradigmatiques de l'eau se déroulent dans toutes les sociétés sur la planète : on assiste à une extension de la gestion privée de l'eau confiée à de grandes firmes multinationales de l'eau dans les pays du Sud comme dans les pays du Nord.

Rappelant les propos de Gandhi - « la planète peut pourvoir aux besoins de tous, mais pas à la cupidité de certains » - Vandana

*Gandhi : « la planète peut pourvoir aux besoins de tous, mais pas à la cupidité de certains ».*

Shiva démontre que la logique du profit et l'avènement de la privatisation de l'eau, symbole d'une « économie de cow-boys » c'est-à-dire une économie de l'appropriation, ne peuvent assurer la préservation des ressources vitales et présentent également des coûts humains, sociaux ainsi qu'environnementaux insupportables. Dès lors, il importe de préserver l'eau comme bien public, d'en assurer la gestion collective et le contrôle démocratique.

✓ Le rôle spirituel de l'eau

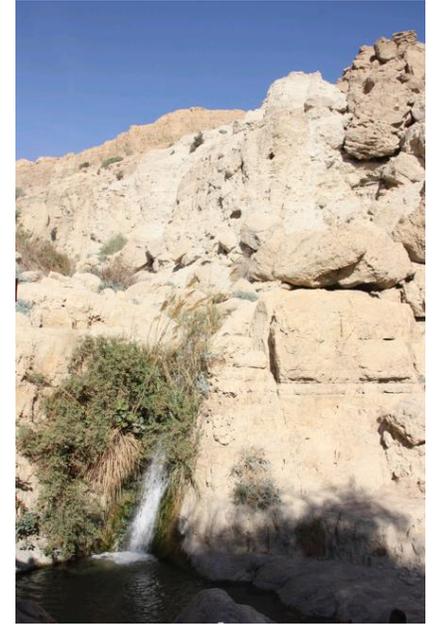
*La guerre de l'eau* célèbre également le rôle spirituel de l'eau. Par-delà les eaux sacrées du Gange – le fleuve indien aux 108 noms – Vandana Shiva rappelle combien, au sein de différentes civilisations comme de différentes traditions religieuses, les sources d'eau étaient

considérées « comme sacrées, dignes de respect et de vénération », en raison de leur caractère essentiel à la vie.

✓ Démocratie de l'eau et culture de la paix

Vandana Shiva montre comment les politiques déployées dans le Tiers Monde par les grandes firmes multinationales –

notamment agro-alimentaires et semencières telles Monsanto, Cargill etc. - conduisent à confisquer le droit des peuples à disposer de leurs ressources naturelles, alimentant ainsi la dépossession, les déplacements de populations, l'insécurité économique et les peurs.



Ecrit en 2002, dans le contexte de l'après attentats du 11 septembre 2001, *La guerre de l'eau* offre un troublant écho à notre actualité : il rappelle que la guerre contre le terrorisme

« ne pourra contenir le terrorisme, car elle ne s'attache pas à ses racines, à savoir l'insécurité économique, la subordination culturelle et la dépossession écologique ».

*In fine*, Vandana Shiva plaide pour que l'eau – tout comme l'ensemble des ressources naturelles - soit considérée comme un bien public contrôlé démocratiquement par les citoyen-ne-s. Elle appelle ainsi à la construction d'une « écologie de la paix » car « la clé de la paix est le soutien de la démocratie économique et écologique, et le respect de la diversité. ■

## Evolution démographique

Selon l'ONU<sup>(A)</sup>, la population mondiale pourrait atteindre entre 8,1 et 9,6 milliards de personnes en 2050. En particulier la population africaine pourrait atteindre 2,4 milliards d'habitants en 2050 contre 1,1 milliard aujourd'hui.

Cette évolution démographique posera des questions d'écologie importantes en particulier en ce qui concerne la répartition des ressources (nourriture, eau, etc.) et engendrera probablement de fortes migrations de population.

Fabrice

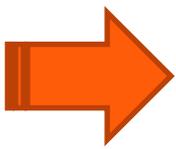
Source (A) : <http://www.un.org/apps/news/fr/storyF.asp?NewsID=30521#.VKL3ns9B9U>

<sup>16</sup> Seuls 3 % du bassin du Jourdain se trouve en territoire israélien.

<sup>17</sup> Par exemple, les Institutes du Code Justinien (V<sup>ème</sup> siècle après JC) affirment que l'eau et les autres ressources naturelles sont des biens publics.

## 6 – Ecologie et spiritualité

L'écologie vient questionner la place de l'humain dans l'univers et les interactions des humains avec la Création. Elle nous oblige donc à questionner nos spiritualités. Plusieurs D&Jistes témoignent : Ainsi Marie-Hélène et Hélène analysent la place essentielle de la nature dans le rapport au divin. Nicolas s'intéresse à la manière dont les spiritualités orientales abordent la question du temps et de la nature dans une démarche différente de la nôtre. Stéphane, pasteur, proche des D&Jistes, témoigne de la place de l'écologie dans son parcours à la fois politique et spirituel. Babeth, présente une conférence de Gaël Giraud sur la transition écologique, et le sens que l'on peut lui donner. Fabrice nous propose quelques extraits du livre « *Écologie et spiritualité* ». Nous vous invitons également à lire Elena Lasida sur « La transition écologique ».



**Quand la nature donne un sens à la vie.  
Interview de Marie-Hélène et Hélène, D&Jistes**

*Propos recueillis par Nicolas et Fabrice*

Marie-Hélène et Hélène sont membres de D&J de longue date et vivent ensemble à Nantes. Elles ont notamment animé un week-end spiritualités plurielles sur le thème « *La place de la nature dans ma spiritualité* ».

D&J : Chacune de vous, qu'est-ce qui fait que vous avez une sensibilité à l'écologie et qu'est-ce qui vous a amenées à cela dans vos vies ?

Marie-Hélène : Assez tôt dans ma jeunesse, j'ai expérimenté que la rencontre et le contact avec la nature, que ce soit le végétal, les paysages... m'établissait dans une présence qui avait comme coloration à la fois de la spontanéité, car il n'y avait pas de mental là-dedans, et très vite, une espèce d'émerveillement. Et cette rencontre, cette présence, je la ressentais bienfaisante, unifiante. Je ne me sentais pas tiraillée entre corps et tête, je me sentais dans la nature comme unifiée. Je me souviens de deux retraites spirituelles ignaciennes où la rencontre avec la nature, le temps passé à son contact, a vraiment permis que se dise, se parle à l'intérieur de moi, une parole qu'à l'époque, je pouvais qualifier comme ne venant pas de moi.

*J'expérimente souvent que mon contact avec la nature me conduit à redevenir présente à mon être, et cela a une dimension spirituelle.*

Aujourd'hui, je dirais autrement, qu'elle venait de l'être profond que je suis, mais que je n'avais pas expérimenté au préalable. Dans ces moments de présence, de simple émerveillement, d'unification, quelque chose de neuf et de l'ordre de la paix se disait à l'intérieur de moi, une lumière !

Voilà ce qui était pour moi au départ de ma rencontre consciente avec la nature. Et depuis, je peux dire que la simplicité, l'émerveillement, n'ont jamais cessé. Dimanche dernier, il faisait très beau, nous sommes allées dans un parc pas très loin de la maison, avec des arbres d'essences très variées, des arbustes portant des fleurs, un tapis de jonquilles, de crocus, de tulipes, c'était sans doute banal, mais j'ai senti dans ce lieu, en prenant le temps de goûter l'air, de regarder cette variété de couleurs, de laisser la cascade qui parcourt ce parc faire jouer la lumière, j'ai senti se produire en moi un retour à l'être. J'expérimente souvent que mon contact avec la nature me conduit à redevenir présente à mon être, et cela a une dimension spirituelle. [...]



Hélène : Dans la nature, je suis souvent émerveillée, étonnée. Dans la nature je perçois de la puissance mais aussi de la simplicité ; exemple : Les plantes qui soulèvent le bitume ont une force extraordinaire, même si elles ne sont pas très belles. Attention aux apparences ! Très tôt, quand j'ai pris mon appartement, j'ai mis des plantes, c'était pour moi indispensable. Aujourd'hui je le vérifie avec un jardin. C'est de l'ordre de la vie.

Quand je ne vais pas très bien et que je trouve l'énergie d'aller gratter la terre, je sais que j'y trouve des ressources, je reprends souffle. Je me surprends à me sentir pas si fatiguée que cela. Un jour morose, en regardant la pluie tomber, je vois la goutte tomber et projeter des éclaboussures tout autour. Je fais alors un lien avec mon être ici et maintenant dans le donner et le recevoir.

Plus tardivement sensibilisée à l'écologie, j'ai essayé en ne prenant pas la voiture, en ne gaspillant pas l'eau et la lumière... d'être responsable de ce que l'environnement me donne. En observant la

nature, j'ai remarqué que tout est organisé autour d'un centre (ex : une fleur a un cœur avec des pétales autour) cela me rejoint dans ma forme de spiritualité : « il y a en moi plus grand que moi » je suis reliée à un Essentiel, à l'immensité de l'univers et au mystère de l'humain.



D&J : Comment faites-vous le lien avec une spiritualité chrétienne ?

Marie-Hélène : Ce lien n'est pas intellectuel, par déduction ou réflexion, mais par l'expérience dans le

contact avec la nature, quelque chose s'est révélé en moi d'un ordre spirituel. Le christianisme est un appel à aimer. Ce n'est pas simplement avoir des sentiments. Il y a dans cette réalité-là quelque chose de l'ordre du « prendre soin », de l'attention, de la recherche du bien vivre pour tous. Si je me résous à détruire, à polluer ce qui fait notre terre, notre maison, notre lieu d'existence, nos sources vitales, l'eau, l'air, la nourriture, je vais à contre sens de l'appel à aimer, du « prendre soin » de ce qui est là pour que l'humanité puisse « bien vivre ».

Hélène : Je ne sais pas dire autrement que ce besoin de silence, d'émerveillement, de regard sur les étapes successives et promesse de vie. Les êtres essayent de vivre entre eux en harmonie, si possible, dans un cœur à cœur. Le Christ nous enseigne le premier comment

*L'écologie est un combat pour la justice et la justice est au cœur de l'Évangile.*

être au plus près du respect de l'autre.

Le récit biblique de la Création est là pour m'enseigner sur ma propre nature, ma propre terre, ses ombres et ses lumières (quand je vois une branche cassée, cela me fait mal, comme si une partie de cette création était blessée).

Marie-Hélène : Comment peut-on confesser l'évangile tout en constatant qu'une grande partie de l'humanité n'a pas accès à l'eau potable et vit à côté de lacs et de rivières pollués par des industries ? Ces gens tombent malades, n'ont plus de cultures vivrières saines. Des millions d'êtres humains continuent de connaître la faim, d'autres sont, jour après jour, empoisonnés par des substances hautement nocives qu'ils manipulent, inhalent, consomment... L'écologie est un combat pour la justice et la justice est au cœur de l'Évangile.

Hélène : Je rajouterais que le lien avec le christianisme est rappelé dans la prière eucharistique : le pain et le vin, fruits de la terre et du

travail des hommes, il y a sûrement quelque chose là d'important, et que j'avais enfoui.

D&J : Quelle importance donnez-vous à la nourriture de ce point de vue ?

Marie-Hélène : C'est un tout. Plus je choisis une nourriture qui est industrialisée, plus j'encourage un système. Je suis prête à reconnaître que quand on est au RSA ou au SMIC, on ne peut pas toujours faire ce choix. Plus je consomme une nourriture hyper industrialisée, plus j'accepte d'encourager des puissances qui n'ont pas comme objectif la santé, la vie des humains, le respect de la terre nourricière. Je choisis autant que possible bien sûr, des producteurs qui respectent l'humain et la nature, la terre, l'eau, l'air.

J'ai été frappée par ce reportage qui disait à quel point les pommes sont empoisonnées par des composants extrêmement cancérigènes, des perturbateurs endocriniens, les fruits en sont gorgés. Il y a des situations gravissimes, des empoisonnements. Encourager

l'agriculture biologique, c'est faire un choix de vie pour soi mais aussi pour d'autres. Cela touche à l'universel. On n'arrivera pas à couper les profits des fabricants d'OGM, à détrôner les lobbies. Mais

on peut faire notre part, apporter notre petite brindille. Et qui sait, si on arrive à être très nombreux, on arrivera peut-être à inverser des choses, à infléchir, à ne pas laisser le champ libre à tout cet appareil de sociétés multinationales qui ne respectent pas la vie mais simplement le profit.

Hélène : Je suis une épicurienne. J'aime bien les bonnes choses. Je suis née dans une famille nombreuse où j'ai compris très tôt que cela coûte, qu'il est important de ne pas gaspiller, ne pas jeter. Aujourd'hui ce que je mange, j'essaie de le faire en conscience. Je mange pour mon bien-être, ma santé. Quand je prépare une assiette

j'aime y mettre de la couleur, du beau, de l'harmonie. Avant de manger, pendant quelques secondes, je rends grâce, je remercie pour ces aliments,



pour le travail des ceux qui ont pris soin d'eux...

D&J : Et la militance écologiste, quelle place tient-elle dans vos vies ?

Marie-Hélène : Mon engagement personnel ne se vit pas au sein d'un parti politique, mais je vote et cet acte citoyen est de dimension collective. Je vis une manière de « militance » dans l'échange avec les uns et les autres, avec ceux/celles qui nous entourent, nous croisent. Si la relation le permet je partage un certain nombre d'informations qui peuvent éveiller à des prises de conscience et être un

*Le christianisme est un appel à aimer. Ce n'est pas simplement avoir des sentiments. Il y a dans cette réalité-là quelque chose de l'ordre du « prendre soin », de l'attention, de la recherche du bien vivre pour tous.*

encouragement à s'engager, à acheter tel type d'aliments, à adopter des nouveaux comportements.

Hélène : On y réfléchit au sein de différents groupes et il y a une conscience, une vigilance à ne pas acheter n'importe quoi n'importe quand. C'est une conscience du geste quotidien : ne pas gaspiller l'eau, donner à manger aux enfants quelque chose de bon pour la santé. Ces petits gestes auprès des autres est une forme de militance. Nous soutenons par ailleurs certains groupes, par exemple la protection des abeilles. [...]

D&J : Quand tu parles dans ton travail d'assistante sociale à des gens qui ont très peu de revenus pour vivre, ces sujets peuvent-ils être abordés ?

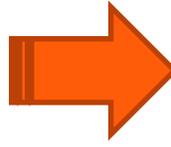
Marie-Hélène : Oui, ce sont des sujets qu'on peut aborder par exemple dans les groupes destinés à créer du lien social. Quand j'anime les « petits déjeuners de quartiers » ou des rencontres thématiques il y a souvent place pour des échanges/découvertes de



lieux, personnes, pratiques autour de la santé, de l'écologie au quotidien. Il arrive que l'on fabrique ensemble une confiture

maison avec des fruits non traités en utilisant du sucre bio. On essaye d'aller vers des producteurs locaux, qui ne traitent pas ou peu, et de faire l'expérience ensemble que pour la saveur et la santé, c'est mieux. Quelques fois, nous faisons des séances de découverte des céréales comme le quinoa, on commente des textes de personnes comme Pierre Rabhi, on propose des petites cultures toutes simples de rebord de fenêtre ... Et comme j'ai affaire à un public qui n'a pas beaucoup de revenus, cela nous oblige à être inventifs. Les gens sont sensibles à la redécouverte, par exemple, des plantes médicinales, plutôt que de prendre systématiquement des médicaments, à l'utilisation du bicarbonate et vinaigre blanc au lieu de produits

d'entretien dangereux et onéreux. De petits gestes reviennent ou viennent, qui vont dans ce sens d'un choix pour soi-même mais aussi pour l'environnement [...].



## Les spiritualités orientales, une autre approche de la nature et du temps. Interview de Nicolas, D&Jiste

J'ai découvert les spiritualités orientales à l'occasion de plusieurs voyages en Chine, au Japon et en Inde. J'en ai retiré une compréhension toute personnelle et ne prétend pas du tout livrer ici autre chose qu'un témoignage subjectif sur ces traditions spirituelles.

Les pensées orientales nous déroutent car elles s'affranchissent des catégories que nous faisons en Occident entre philosophie, poésie, religion, écriture et art. Elles les mêlent



en un tout qui constitue un mode de vie, et qu'on pourrait appeler une « esthétique » au quotidien. Au cœur des différentes traditions spirituelles que j'ai rencontrées, se trouve la notion d'harmonie, qui se rapproche sans doute de ce que nous nommons beauté en Occident. Cette harmonie peut être recherchée dans la société, dans la nature ou avec soi-même, et le plus souvent dans ces trois dimensions en même temps.

L'harmonie avec la société, qui inspire notamment le confucianisme, valorise la connaissance, le raisonnement et l'apprentissage. Elle se traduit par une spiritualité fortement ritualisée et dominée par le respect d'un ordre social et politique donné.

L'esthétique confucéenne est une éthique de comportement : le beau y est subordonné au bon, c'est-à-

*Au cœur des différentes traditions spirituelles que j'ai rencontrées, se trouve la notion d'harmonie, [...] Cette harmonie peut être recherchée dans la société, dans la nature ou avec soi-même, et le plus souvent dans ces trois dimensions en même temps.*

dire à l'utile. C'est une morale de la vertu civique, dont l'art est le miroir et l'instrument pédagogique.



L'harmonie avec la nature, qui inspire notamment le taoïsme, est centrale et repose sur la recherche du principe interne de la nature,

son équilibre profond, le Dao, entre ses forces contraires, Yin (froid, humide et obscur) et Yang (chaud, sec et lumineux). L'union changeante des contraires se traduit dans l'esthétique chinoise, par exemple, par des lignes sinueuses, en forme de dragon, résumées par un S majuscule pris dans un cercle. Tout dans la nature y ramène, les montagnes et les eaux, les pierres et les plantes, les mouvements des animaux. La nature est à la fois le support, le cadre et l'agent de cette spiritualité.

L'harmonie avec soi-même a notamment inspiré le bouddhisme. Elle

*Dans ces spiritualités, je suis frappé par l'absence de linéarité du temps : le temps peut être cyclique, ou suspendu dans un présent infiniment dense. Il ne conduit pas à une finalité établie par un principe créateur. Ainsi la nature n'y est-elle pas domestiquée pour être mise au service de cette finalité, mais elle impose à l'être humain sa force créatrice/destructrice. L'idéal spirituel est de s'y abandonner, voire de s'y dissoudre, par une série de « transformations silencieuses ».*

passer par une libération spirituelle profonde, qui peut relever d'une illumination subite ou d'un patient apprentissage, mais bien davantage par la conscience de l'unicité du moi et des choses environnantes que par des connaissances abstraites. La méditation tient une place centrale dans cette spiritualité, dont l'idéal est le vide intérieur qui, seul, permet de réfléchir toutes choses du monde et de parvenir à l'unicité du sujet et de l'objet, du moi et de la nature.

Ces trois spiritualités, le plus souvent, se combinent en chacune, sans se contredire, même si elles disposent de lieux de culte distincts, ayant chacune sa propre esthétique, architecturale et liturgique. L'harmonie avec la nature inspire également le shintoïsme, principale tradition spirituelle au Japon. La nature, dans ses composantes d'une infinie diversité, y fait l'objet d'une profonde vénération, l'individu trouvant sa place en se fondant dans un grand tout cosmique. Au Japon, il y a peu de place habitable, le pays étant très montagneux, et le rapport des habitants à la nature est très fortement marqué par les fréquents tremblements de terre. Aussi, chaque chose, chaque

être vivant, et même les principes naturels comme la fertilité, sont susceptibles d'inspirer un culte, rendu à son « kami », c'est-à-dire à l'esprit qui l'anime, son essence sacrée. On trouve dans cette spiritualité un héritage de l'animisme originel de l'humanité, mêlé à un polythéisme qui se rapproche de la notion occidentale de religion dans la mesure où le shintoïsme fonde la culture nationale japonaise, avec sa mythologie et son lien avec le régime politique du pays. Il reste que la plupart des Japonais mélangent une pratique shinto et des ritualités d'autres traditions spirituelles, y compris chrétiennes.

L'hindouisme, principale force spirituelle existant en Inde, est un ensemble de traditions multiples, de sagesses très anciennes, qui



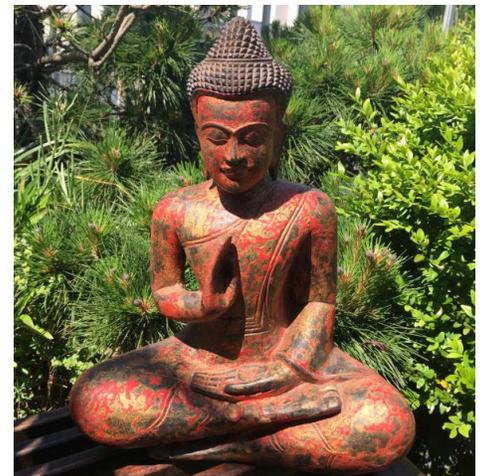
remonte aux Vêda, qui sont des textes composés il y a trois mille ans. Ces textes mettent en avant les forces qui animent la nature : ciel, feu, fécondité, destruction, et les principes de la société humaine : autorité, guerre, amour. Ce qui relie ces forces et ces principes, c'est

le sacré, qui s'exprime par la parole créatrice et par le rituel, qui vient soutenir l'ordre du monde. Celui-ci s'inscrit dans un temps cyclique, marqué par la réincarnation des êtres, et par la quête d'une libération par le renoncement.

Dans ces spiritualités, je suis frappé par l'absence de linéarité du temps : le temps peut être cyclique, ou suspendu dans un présent infiniment dense. Il ne conduit pas à une finalité établie par un principe créateur. Ainsi la nature

n'y est-elle pas domestiquée pour être mise au service de cette finalité, mais elle impose à l'être humain sa force créatrice / destructrice. L'idéal spirituel est de s'y abandonner, voire de s'y dissoudre, par une série de « transformations silencieuses »

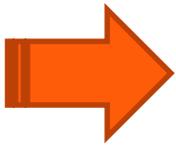
comme l'a si bien écrit le philosophe François Jullien pour exprimer ce qui distingue la pensée chinoise de la pensée occidentale, marquée par la philosophie



grecque et les grands monothéismes. Est-ce là une origine de notre difficulté, en Occident, à vivre en harmonie avec la nature ? C'est en tous les cas pour moi un questionnement dans ma spiritualité chrétienne, car cela introduit une autre approche du temps, de la nature et de l'essence spirituelle des êtres et des choses.

Quelques lectures :

- ✓ Michel Angot, « L'Inde », Culture Guides, PUF Clio, Paris, 2012.
- ✓ Florence Hu-Sterk, « La beauté autrement, introduction à l'esthétique chinoise ». Editions You-Feng, Paris, 2004, 225 pages.
- ✓ François Jullien, « Les transformations silencieuses », Chantiers, I, Grasset, 2009, 200 pages.



## L'Écologie : du politique au spirituel. Interview de Stéphane

Propos recueillis par Nicolas

Stéphane Lavignotte, pasteur de la Mission populaire évangélique et théologien, ancien journaliste, proche de D&Jistes, est engagé dans l'écologie et la gauche rouge et verte. Il a publié « Vivre égaux et différents » (L'Atelier, 2008), « Au-delà du lesbien et du mâle » (Van Dieren, 2008), « La Décroissance est-elle souhaitable ? » (Textuel, 2010), « Jacques Ellul : l'espérance d'abord » (Olivétan, 2012) et « Les religions sont-elles réactionnaires ? » (Textuel, 2014).



Stéphane : Ma famille maternelle, des Mosellans, était d'une tradition communiste ouvrière... et catholique ! La paternelle était protestante, d'origine paysanne, engagée dans la résistance pendant la guerre, dans le renouveau des années 1970 du régionalisme occitan, c'est à dire aussi la lutte contre l'extension du camp militaire du Larzac, contre l'extraction du gaz à

Lacq (64) qui pollueait le Gave de Pau où ma famille se baignait et péchait depuis des générations. J'ai grandi à Poitiers, dans un milieu dans lequel l'écologie politique était présente. Ma mère était institutrice et mon père agent de France Télécom, dans un contexte, après mai 1968, marqué par la « contre-culture ». Je me souviens qu'à huit ans, j'ai découvert le militantisme écolo à l'occasion d'une « foire à l'écologie » dans un parc de la ville. Gamin à Poitiers, nous allions dans les manifs contre la construction de la centrale nucléaire de Civaux, ados contre celle d'un projet de centre

d'enfouissement de déchets nucléaires ! Mes parents fréquentaient aussi bien ceux qui faisaient revivre les danses traditionnelles et la langue régionale locale – si, ça existe, c'est le poitevin-saintongeais ! - que le « Toit du monde », lieu de solidarité avec les immigrés.

Beaucoup de gens comprennent l'écologie d'abord comme la défense de l'environnement et de la nature. Mais l'écologie dans laquelle j'ai grandi ce fut d'abord un mouvement social en réaction contre un mode de vie dominant qui bridait la joie, mutilait la diversité culturelle et détruisait la nature, un modèle dominant jacobin, autoritaire et industrialiste qui imposant un mode de vie matérialiste et un important conformisme social. Mon écologie est donc plurielle, inclusive et engagée sur les questions de société, au moins autant que sur les questions environnementales.



*La diversité pose une question beaucoup plus large que l'environnement naturel, elle interroge toute la société humaine à construire.*

L'écologie est pour moi la mise en avant de la diversité, dans la nature bien sûr, mais aussi dans la société, diversité comme richesse collective. En

théologie, le courant libéral insiste sur la manière dont Dieu fait diversité dans le monde, et dont le Christ recherche une diversification permanente des hommes et des femmes qui l'entourent. La diversité pose une question beaucoup plus large que l'environnement naturel, elle interroge toute la société humaine à construire. Oui, mon écologie parle de la nature, mais aussi de la nature de notre humanité et de notre société : quelle nature voulons-nous ? Comme demanderait Serge Moscovici.

La dimension spirituelle de l'engagement politique a longtemps été très lointaine dans ma famille, marquée par la déchristianisation entraînée par les grands moments du mouvement social, 1936, 1968 qu'elle a profondément vécu. Il y avait de moins en moins de place pour les églises chrétiennes dans cette histoire-là, même si une partie

*L'écologie dans laquelle j'ai grandi ce fut d'abord un mouvement social en réaction contre un mode de vie dominant qui bridait la joie, mutilait la diversité culturelle et détruisait la nature.*

de la famille à Poitiers était dans les mouvements chrétiens de gauche (mais trop proches du PS pour nous). J'ai redécouvert cette notion spirituelle de l'écologie politique très tardivement. Je me souviens de

longues promenades dans la nature, dans les Pyrénées, de journées de pêche avec mon grand-père dans le Gave de Pau, et des sensations de quelque chose de plus grand que soi, une présence impalpable. Je ne me rends compte qu'aujourd'hui – en répondant à ton interview ! – que c'était une émotion spirituelle, car à l'époque, la pensée écologiste dans laquelle je baignais rejetait la religion, perçue comme une aliénation, un obstacle à la libération des mœurs d'après mai 1968. Il faut dire que le protestantisme réformé a longtemps eu un problème avec l'expression des sentiments...

*Une certaine lecture de la Genèse nous pousse à asservir les autres êtres vivants, à considérer la terre comme une carrière à exploiter...*

Les seules influences spirituelles que je ressentais à Poitiers à cette époque-là dans la mouvance contre-culturelle étaient l'ésotérisme et, dans une moindre mesure, les spiritualités orientales. Il se racontait plein de choses, circulaient plein de livre sur la sorcellerie, les extra-terrestres et tous ces mystères qui allaient bien avec la littérature de science-fiction que je dévorais à la suite de mon père. C'est bien plus tard que je me suis réapproprié la dimension spirituelle de mon engagement écologiste.

Il a fallu à un moment que je réconcilie les deux dimensions, spirituelle et écologiste : j'étais étudiant en théologie protestante et on m'a demandé de faire un exposé sur l'écologie politique. J'ai découvert alors les travaux du théologien catholique allemand Eugen Drewermann, dont une des idées fortes est le respect nécessaire de l'être humain envers la Création que symbolise l'arc-en-ciel après le déluge offert à tous les êtres vivants, humains ou non : on ne peut pas être carnivore sans réfléchir à ce qu'est un animal, avoir du respect pour les êtres vivants et les choses fait partie du projet de Dieu pour l'homme, c'est être de plus en plus humain que d'en prendre conscience.

J'ai aussi beaucoup appris d'Albert Schweitzer, qui, constatant que les Eglises chrétiennes n'avaient pas réussi à empêcher la guerre en Europe en 1914, nourri par son



expérience comme missionnaire en Afrique, au Gabon, a développé une forme de morale chrétienne qui ne devait pas être seulement apprise mais vécue profondément à travers le concept de « respect de la vie ». En regardant un hippopotame se baigner dans la rivière, il prit conscience que toutes les formes de vie, même dans un combat

à mort les unes contre les autres, même les plus petites et les plus faibles ou les plus inutiles en apparence, et même les flocons de neige, ont en commun une profonde solidarité et il inventa une écologie chrétienne. Il a cette phrase qui pour moi sonne comme un programme épique : « Qu'elles tombent les frontières qui nous rendaient étrangers et isolés au milieu d'autres êtres vivants ! ».

Pour ma part, j'y vois un moyen de s'affranchir des barrières



de séparation infernales entre humains et non-humains (animaux, plantes, mais aussi montagnes ou rivières) et même entre les humains, entre les cultures et entre les sexualités. L'inclusivité, notamment vis-à-vis des personnes LGBT (lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres), vise à rechercher le contact avec les différentes manières de vivre et les différentes formes d'humanité et de vie.

*L'inclusivité, notamment vis-à-vis des personnes LGBT (lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres), vise à rechercher le contact avec les différentes manières de vivre et les différentes formes d'humanité et de vie.*

On trouve d'ailleurs dans la tradition protestante des écrits sur ce respect de toutes les formes de vie.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, Olivier de Serres écrivait sur le ver à soie, forme de vie plutôt repoussante, qui produit néanmoins quelque chose de merveilleusement beau. Aujourd'hui, Olivier Abel parle du lichen, forme de vie primitive, mais qui révèle le taux de pollution de l'air et permet de dater un écosystème. A la suite d'André Dumas, éthicien protestant, on peut en tirer toute une réflexion sur la manière d'habiter la terre en interaction avec les autres formes vivantes.

Mais il est vrai que l'écologie spirituelle a été mise de côté de manière importante, en France comme ailleurs. Le christianisme a une part de responsabilité dans la crise écologique. Une certaine lecture de la Genèse nous pousse à asservir les autres êtres vivants, à considérer la terre comme une carrière à exploiter comme disait Paul Ricoeur. La tradition chrétienne dominante, liée aux pouvoirs économiques et politiques, a été du côté prédateur de l'humanité vis-à-vis de la nature. Du message de Calvin qui désacralisait la nature pour mieux s'en réjouir et en être responsable, n'a été retenu que la première partie tandis que les liens entre l'essor du capitalisme et l'éthique protestante ont été mis en évidence par le sociologue Max Weber.

Pourtant, des traditions chrétiennes minoritaires ont toujours critiqué cette tendance majoritaire, en voyant la terre, c'est Genèse 2, plutôt comme un jardin confié à l'humain pour être entretenu.

*L'hébreu de Genèse 1 dit « dominer la terre » mais dans le sens d'un vassal ou un intendant qui doit rendre des comptes de sa domination d'un territoire à un plus puissant que lui : Dieu, et je rajouterais les générations futures.*

L'hébreu de Genèse 1 dit « dominer la terre » mais dans le sens d'un vassal ou un intendant qui doit rendre des comptes de sa domination d'un territoire à un plus puissant que lui : Dieu, et je rajouterais les générations futures. François d'Assise, Albert Schweitzer, Théodore Monod

notamment ont développé ce thème de l'intendant, du bon gestionnaire de la nature, thématique reprise aujourd'hui par la Fédération protestante de France. Henry



David Thoreau, Waldo Emerson, Jacques Ellul ont développé d'autres écologies chrétiennes qui insistent sur la critique de l'industrie, du commerce, de la technique, des idoles modernes et nous invitent à retrouver un contact charnel et surprenant avec la nature.

J'observe aujourd'hui de grands changements dans les Eglises chrétiennes sur la question écologique. Partis en avance grâce à quelques précurseurs chrétiens qui s'interrogeaient dans les années 1966 sur l'avenir de la société industrielle, dans les années 1970 avec des grandes figures comme l'ancien jésuite Ivan Illich, le français Jean-Marie Pelt ou les protestants cités précédemment, dans les années 1980 avec la dynamique œcuménique « Justice, paix et sauvegarde de la Création » elles ont repris du retard dans le retour de balancier anti-politique des années 1980 côté catho, 1990 côté protestant. Des réseaux comme la Mission populaire ont continué – et continuent – à faire vivre cette écologie chrétienne et populaire dans le concret des jardins partagés, des ruches ou des AMAP qu'accueillent ses

*J'observe aujourd'hui de grands changements dans les Eglises chrétiennes sur la question écologique.*

Fraternités dans toute la France. Des initiatives réapparaissent depuis quelques années, comme le réseau « Bible et Création », les Chrétiens unis pour la

terre, A Rocha, l'action « Jeûne pour le climat » en faveur des victimes de la crise climatique, le mouvement catholique *Pax Christi*... J'ai le sentiment que nos institutions chrétiennes sont prêtes à prendre en

charge officiellement la question écologique et à soutenir des actions de terrain, comme par exemple la maîtrise de la consommation d'énergie des paroisses. Je suis même frappé de constater, à côté de la lenteur avec laquelle ces institutions avancent sur les questions de morale sexuelle et familiale, la rapidité de l'accélération de cette prise de conscience de l'urgence écologique. Le pape prépare une nouvelle encyclique sur l'écologie : nous sommes de nombreux non-catholiques à en attendre beaucoup.



**« La transition écologique, une chance pour l'humanité ? »  
Conférence de Gaël Giraud**

*Recension par Babeth - 2014*

*Gaël Giraud est jésuite, chercheur en économie au CNRS, membre de l'Ecole d'économie de Paris, membre du conseil scientifique de Laboratoire sur la régulation financière et de l'observateur européen Finance Watch, enseignant au Centre Sèvres, membre du conseil scientifique de la Fondation Nicolas Hulot pour la nature et l'homme. Il a publié Illusion Financière, des subprimes à la transition écologique, aux éditions de l'Atelier. Citons ici quelques extraits d'une de ses conférences :*

#### ■ Le lien entre croissance économique et énergies fossiles

« Pendant les trente glorieuses, l'augmentation du PIB par habitant était de 3 % par an. On peut décomposer ces 3 % en 2 % plus 1 % par an : Une augmentation de 2 % par an de la consommation d'énergies fossiles (pétrole, gaz, charbon) pendant cette même période (1945-1975), et une augmentation de 1% par an due au progrès technique, au travail, au stress, aux heures supp', aux innovations...



Aujourd'hui, en Europe, nous sommes à 1,5 % par an d'augmentation du PIB par habitant. Notez que la population continue d'augmenter. Ces 1,5 % peuvent se décomposer en 0,5 % par an d'augmentation de notre consommation d'énergie et toujours 1 % par an d'augmentation du PIB liée au progrès, au travail à l'innovation pour plus d'efficacité énergétique.

Dans une économie bloquée par la déflation, comme c'est le cas au Japon, les prix n'augmentent plus et tout le monde attend que les prix baissent pour acheter, pour investir. Au Japon, aujourd'hui, la croissance du PIB par habitant est de 0 % par an. Et cela se décompose en 0 % d'augmentation des dépenses en énergie (le Japon importe toute son énergie fossile) et 0 % d'augmentation du PIB par habitant et par an du fait que l'économie et la croissance sont

bloquées et qu'il n'y a plus de progrès technique. Je ne sais pas s'il nous faut à tout prix retrouver de la croissance, mais si nous voulons y parvenir, il faut absolument qu'on arrive à déconnecter la croissance

de notre consommation d'énergies fossiles (pétrole, charbon, gaz).

Sinon, du fait du débit de ces énergies limité (le ballon d'eau chaude est encore important, mais le robinet est petit et on ne peut pas en changer la taille), nous risquons d'aller vers la déflation en Europe, comme c'est le cas au Japon depuis 20 ans au moins.

### ■ C'est là qu'on parle de la transition énergétique !

Nous devons passer de l'économie de la révolution industrielle, basée sur la consommation des énergies fossiles (pétrole, charbon, gaz) à une autre économie, basée sur les énergies renouvelables et le nucléaire. Je ne rentre pas tout de suite dans le débat sur la place du nucléaire en France et en Europe. Nous y reviendrons.

J'ai eu la chance de faire partie du comité des 70 experts rassemblés par le gouvernement en 2014 (1er gouvernement de François Hollande, avec Jean-Marc Ayrault comme Premier ministre) qui a travaillé sur la



transition écologique (qui comprend la transition énergétique et d'autres choses). Nous avons abouti à un rapport

gouvernemental qui propose 12 scénarios de transition. Du coup, il va falloir prendre des décisions. A mon sens, cela doit se passer dans un débat démocratique sur le mix énergétique que nous souhaitons en France, à l'horizon 2035. En particulier, sur la place du nucléaire en France.

Les 12 scénarios vont du Négatep, un scénario basé à 100 % sur le nucléaire en 2035, au Négawatt, un scénario où nous serons totalement sortis du nucléaire en 2035, en développant les énergies renouvelables et en utilisant le gaz, la moins polluante des énergies fossiles, en attendant d'y arriver.

Et entre ces deux extrêmes, il y a toutes les nuances dans ces 12 scénarios.

*Pendant les trente glorieuses, l'augmentation du PIB par habitant était de 3 % par an. On peut décomposer ces 3 % en 2 % par an de la consommation d'énergies fossiles (pétrole, gaz, charbon) et une augmentation de 1% par an due au progrès technique, au travail, au stress, aux heures supp', aux innovations...*

### ■ L'urgence et l'importance des économies d'énergie.

En revanche, ce qu'il y a de commun entre ces 12 scénarios, c'est l'obligation d'améliorer notre efficacité énergétique et nos économies d'énergies. Tous les experts sont d'accord là-dessus. Cela passe par 3 domaines : la rénovation thermique des bâtiments, les mobilités vertes, et le verdissement de l'industrie et de l'agriculture.

#### ✓ L'efficacité thermique des bâtiments.

Pour rappel, le chauffage des bâtiments en France représente 40 % de notre consommation d'énergies fossiles et 30 % environ de nos émissions de gaz à effet de serre. D'où l'enjeu important !

On ne peut pas se contenter d'améliorer les constructions neuves en durcissant les normes. En effet, le bâtis neuf ne renouvelle que 3 %

*Améliorer notre efficacité énergétique et nos économies d'énergies par 3 domaines : la rénovation thermique des bâtiments, les mobilités vertes, et le verdissement de l'industrie et de l'agriculture.*

par an du bâtis total en France. C'est beaucoup trop lent ! Nous ne pouvons pas attendre.

Du coup, il faut rénover aussi l'ancien,

le résidentiel et les bâtiments publics.

La bonne nouvelle, c'est qu'on sait faire et que cela génère des emplois non délocalisables.

#### ✓ La mobilité verte

Cela nécessite aussi qu'on réorganise nos territoires et nos villes. L'avenir, ce sont les petites villes très denses sans voiture à l'intérieur, avec des transports urbains très développés. Et ces petites villes seront reliées entre elles par le train, ou quand ce n'est pas possible, par des cars. La bonne nouvelle, c'est qu'en France, on a déjà un très bon réseau ferré. Il faudra rouvrir toutes les petites gares des



villages... Cela aussi sera source d'emplois locaux non soumis à la concurrence internationale. Et c'est sans obstacle technique. Comme

pour la rénovation thermique des bâtiments anciens, on peut donc commencer tout de suite !

✓ Le verdissement de l'industrie et de l'agriculture

Pour l'industrie, on le fait déjà depuis les chocs pétroliers des années



70 en fait. Par contre, en agriculture, il reste beaucoup à faire. Il faut re-développer la polyagriculture en circuits courts autour des petites

villes dont je parlais plus haut. Il faut arrêter l'ultra spécialisation, où on produit du blé en Beauce, du lait en Normandie et de la viande dans le Limousin, et où ces produits font trois fois le tour de la France avant d'arriver dans nos assiettes. Donc il faut relocaliser, développer les AMAP, et aussi, sortir l'agriculture de sa dépendance à l'industrie chimique du pétrole, avec les engrais et autres intrants.

On voit bien que c'en est fini des grandes banlieues pavillonnaires avec chacun sa piscine et la voiture obligatoire. Les maisons isolées, c'est trop coûteux au niveau thermique. Si on groupe l'habitat, on fait des économies de chauffage. On le constate déjà dans les maisons mitoyennes et les immeubles. Les voisins chauffent notre habitation aussi.

■ Et maintenant, je voudrais m'arrêter sur la question du sens de tout cela.

Je crois que cela a beaucoup de sens. C'est un grand projet politique, social, et même, j'ose le dire, eschatologique. (définition Larousse : Ensemble de doctrines et de croyances portant sur le sort ultime de l'homme après sa mort (*eschatologie individuelle*) et sur celui de l'univers après sa disparition (*eschatologie universelle*)).

Nous sommes en panne eschatologique, en panne de sens, dans notre société, depuis les années 70. En effet, pour la génération d'après-guerre, en 1945, il fallait reconstruire l'Europe. Ils l'ont fait. C'était héroïque. C'était basé sur une grande consommation d'énergies fossiles et donc beaucoup d'émissions de gaz à effet de serre, mais ils ne le savaient pas à l'époque. Dans les années 70, c'est réalisé.

Pour moi, c'est un peu comme la sortie d'Egypte pour le peuple hébreu. L'Egypte, c'est la dictature. La reconstruction de l'Europe, c'est comme le miracle de la traversée de la Mer Rouge à pied sec. Et après ? Et bien après, c'est le désert et le peuple ne sait plus où aller...

La génération des années 70 doute du progrès technique, car il a aussi généré Hiroshima, Auschwitz et le goulag. C'est la fin des grandes

utopies. Et du coup, c'est la désaffection des grandes institutions qui portent ces grandes utopies, comme par exemple, l'Etat, l'Église...

On est en panne eschatologique. Il nous manque un grand récit pour nous dire pourquoi nous sommes ensemble et où on va. Dans le désert, il y a bien Moïse, qui dialogue avec Dieu sur la montagne. Mais Moïse est loin, il s'en va. C'est comme De Gaulle finalement. Il est parti. Alors, souvenez-vous en Exode 32, que fait le peuple en l'absence de Moïse ? Et bien il se construit un veau d'or, parce qu'il a peur. Et bien je crois que le veau d'or, c'est la dérégulation financière. C'est un mythe selon lequel notre prospérité financière pourrait venir des paris d'argent de plus en plus rapides et gros, à l'échelle du monde. On sait bien que c'est impossible. Cela ne nous amènera jamais la prospérité. Aucun économiste sérieux ne peut prétendre cela.

■ Alors quel chemin vers la terre promise ?

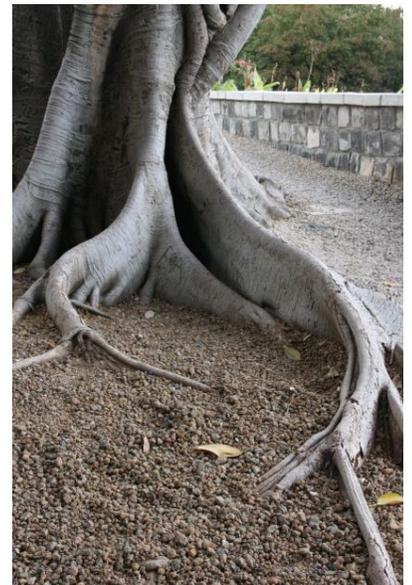
Je crois sincèrement que la transition écologique est un projet qui peut nous aider à retrouver du sens dans notre société. C'est notre grand récit aujourd'hui.

Les jeunes générations des années 2010 et après héritent d'une situation ruinée. On sent bien que les jeunes le reprochent déjà aux anciens.

*Je crois sincèrement que la transition écologique est un projet qui peut nous aider à retrouver du sens dans notre société. C'est notre grand récit aujourd'hui.*

« Mais qu'avez-vous donc fait ?! » Alors il faut que nous prenions conscience de l'extraordinaire défi qui est devant nous. C'est une mission historique pour les nouvelles générations. Si elles réussissent la transition écologique, alors on parlera d'elles dans les livres d'histoire. Ce sera même encore plus héroïque que de reconstruire l'Europe ! Je peux vous dire que lorsque je dis cela à des étudiants en conférence, je vois des étoiles qui s'allument dans leurs yeux !

Et si ça rate, et bien je pense que les gens auront tellement de problème à résoudre (avec les inondations et la sécheresse liées au dérèglement climatique, la famine, les grandes migrations...) que personne ne pensera plus à écrire des livres d'histoire... ».



Vidéo de la conférence en entier : [https://www.youtube.com/watch?v=TPRhDrXP\\_1k](https://www.youtube.com/watch?v=TPRhDrXP_1k)



## « Écologie et spiritualité ».

Ed. Albin Michel 2006

Recension faite Fabrice

*Ce livre recueille la parole de différents auteurs sur l'écologie et la spiritualité : Théodore Monod, Annick de Souzenelle, André Comte-Sponville, Albert Jacquard, Pierre Rabhi... Citons ici quelques extraits :*

### ■ Spiritualité d'Indiens d'Amérique

Au siècle dernier, le grand chef indien Seattle a le mieux exprimé le sentiment de l'homme rouge pour le monde naturel [...] Ces mots furent prononcés devant le tribunal de Seattle en 1854 : « Chaque parcelle de cette Terre est sacrée pour mon peuple. Chaque aiguille brillante de sapin, chaque plage de sable, chaque écharpe de brume dans les bois sombres, chaque clairière et chaque insecte est sacré dans la mémoire de mon peuple ... Tout ce qui arrive à la Terre arrive aux enfants de la Terre. L'homme n'a pas tissé la toile de la vie, il en est seulement l'un des fils. Ce qu'il fait à la Terre, il le fait à lui-même. »

### ■ Replanter les hommes - par Annick de Souzenelle

« Autre message que celui de la marée noire et de la pollution en générale. Allons nettoyer nos côtes, oui, mais en prenant conscience d'une implacable récidive tant que nous n'allons pas nettoyer 'l'autre côté' de nous-même. Il s'agit de cette autre côté de notre inconscient merveilleusement bien décrit au chapitre 2 de la Genèse sous le symbole du féminin intérieur de chaque être humain. Il s'agit de la prise de conscience d'Adam (tout être humain) de son autre côté. Ce dernier est un immense potentiel d'énergie que l'homme a pour vocation d'intégrer. Non intégrées, ces énergies se développent en violences qui sont à l'origine des maladies du corps, mais aussi du corps social.

Nos gouvernants tentent de prendre des mesures contre la violence à l'école, mais ils devraient aller là-aussi à la source de cette violence et replanter nos enfants dans les racines profondes qui donnent sens à leur vie. Peut-être pourraient-ils se souvenir qu'Hercule, avant de devenir le héros que nous connaissons, tua son professeur de musique, puis femme et enfants. Ce n'est pas la prison qui le délivra de son mal, mais un maître qui le conduisit à effectuer douze travaux : ceux-ci ne sont que la réalisation de l'immense richesse latente du héros. Nettoyer les écuries d'Augias, descendre aux Enfers... C'est réaliser cet autre côté de nous-même ».



## La transition écologique

### « L'Homme n'est pas un prédateur né ».

Elena Lasida

Extrait de Témoignage Chrétien 28/08/2014 - Propos recueillis par Bernard Stephan

*Economiste, férue de théologie, Elena Lasida invite à vivre la transition écologique, en risquant des renoncements aiguisés par le désir d'une vie bonne.*

### ■ Les dégâts de l'être humain sur la planète ne prouvent-ils pas qu'il est un prédateur-né ?

« L'Homme se conduit parfois comme un prédateur, mais ce n'est pas dans sa nature. Il a construit un système économique qui confond le bien vivre avec la production et la consommation infinie de biens, et a généré des dégradations irréversibles dans la nature.



(...) Ce modèle a survalorisé l'accumulation de biens. Or, qui peut affirmer que son épanouissement réside dans le fait d'avoir toujours plus ? Ce qui est essentiel à chacun, c'est d'être reconnu comme créateur, et donc, comme quelqu'un d'utile à ses semblables. »

### ■ Faut-il accuser le progrès et la philosophie des Lumières de cette attitude prédatrice ?

« Le problème ne réside pas dans le progrès ou la science, mais dans leur absolutisation. Alors qu'ils devraient être des moyens au service du bien être des humains, ils ont été idolâtrés par notre modèle économique. L'idole, comme l'icône, sont des images de la divinité. Dans l'idole, la divinité se confond avec l'image et c'est celle-ci qui est vénérée comme si elle était la divinité. Tandis que dans l'icône, l'image renvoie au-delà d'elle-même. Le progrès pensé uniquement en termes de bien-être matériel devient vite une idole. Le progrès comme bien vivre ensemble ne se réduit pas à ce qui peut être « fabriqué » : il fait place à la dimension sociale et relationnelle, qui échappe au quantifiable ».

### ■ Les évangiles peuvent-ils inspirer ce bien-vivre ?

« (...) La résurrection est une expérience profondément humaine, celle de la vie qui émerge de la traversée de la mort. La transition

écologique est associée à la fin d'un certain mode de vie. Or, cette mort, perçue uniquement comme un renoncement, peut aussi être source d'une autre vie plus riche en qualité relationnelle et sociétale. Les évangiles nous invitent à croire en cette promesse de vie nouvelle ». ■

## Recette : Légumes vapeur, sauce au lait de coco

### Ingrédients pour 4 personnes

- ✓ 200 g de carottes
- ✓ 200 g de navets
- ✓ 200 g de poireaux
- ✓ 1 oignon
- ✓ Quelques raisins secs
- ✓ 400 ml de lait de coco
- ✓ Curcuma, curry, sel, poivre



### Préparation

Laver et éplucher les légumes. Couper carottes et navets en morceaux et émincer les poireaux.

Mettre à cuire les poireaux à la vapeur douce, puis ajouter les carottes et les navets qui cuisent plus rapidement et doivent rester al dente.

Pour la sauce : faire fondre à feu doux quelques minutes l'oignon émincé dans un peu d'eau avec curry, curcuma et poivre. Ajouter le lait de coco, les raisins secs et un peu de sel. Arrêter le feu et laisser couvert 15 à 20 minutes. Puis mettre les légumes cuits à la vapeur douce dans la sauce, mélanger.

Servir le dahl avec les légumes.

Variante : pour un repas de midi, on peut servir le dahl et les légumes avec un peu de riz basmati.

## Recette : Bouillon de Poule

(pour plus d'infos, voir revue de l'AKF de mars 2012)

### Ingrédients :

On veillera à ce que tous les ingrédients soient d'élevage ou de culture biologique.

- ✓ 3 litres d'eau froide
- ✓ 6 ailes de poulet (ou une carcasse de poulet ou 1 poule entière, dans ce dernier cas on mettra 4 l d'eau)
- ✓ 2 c à soupe de vinaigre (ou 1 verre de vin blanc sec de qualité)
- ✓ 2 carottes
- ✓ 1 ou 2 verts de poireaux
- ✓ 3 ou 4 branches de céleri
- ✓ 1 oignon piqué de 3 clous de girofle
- ✓ 1 gousse d'ail
- ✓ 1 bouquet garni (thym, laurier, persil)
- ✓ sel, poivre

### Préparation

Disposer le poulet dans l'eau froide et porter à peine à frémissements. Ecumer la mousse et baisser le feu le plus possible.

Ajouter le vinaigre (ou le vin), les légumes en morceaux, le bouquet garni, l'ail, ni sel, ni poivre à ce stade.

Couvrir et laisser infuser à feu très doux 3 à 6 heures : le plus bas possible, il faut à peine voir frémir le liquide.

Le bouillon ne doit jamais bouillir : c'est une longue infusion. Après 2 à 3 heures de cuisson, sortir les ailes, récupérer les minces filets de viande et remettre peau et os dans le bouillon pendant encore environ 3 heures.

Filter, poivrer et éventuellement saler en fonction des goûts. Je ne sale jamais le bouillon à ce stade, mais à chaque fois que je l'utilise, en fonction de l'usage que j'en fais.

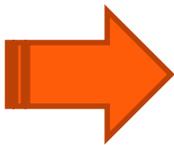
La viande récupérée sur les ailes, sera consommée rapidement avec une salade, dans des rouleaux de printemps ou encore dans un rizotto.

Le bouillon se conserve 3 à 5 jours au réfrigérateur, et si besoin, 1 mois ou 2 maximum au congélateur : le congélateur a aussi ses limites que nous avons tendance à oublier.

## 7 – Le risque des sectarismes

L'importance des enjeux posés par les questions d'écologie appelle à des changements profonds dans nos sociétés. Néanmoins, les peurs que cela suscite peuvent faire le lit d'intégrismes ou de sectarismes.

Des D&Jistes témoignent : **Babeth** partage avec nous son expérience au Pays Bas avec des écologistes ultra. Anthony nous alerte sur les risques de sectarisme de l'« écologie humaine », et son utilisation par « la Manif' pour tous afin de présenter des idées conservatrices en utilisant une notion positive : l'écologie ».



### L'écologie, une religion comme les autres ? Interview de Babeth, D&Jiste

J'ai fait une partie de mes études supérieures aux Pays-Bas, au début des années 2000. J'étais à l'université de Wageningen, réputée dans les domaines de l'agriculture, de l'environnement, et de la sociologie rurale.



A cette époque, j'avais été sensibilisée à l'écologie du fait de mes études d'agriculture, d'agro-alimentaire

et de sciences environnementales. Je vous assure qu'après avoir visité une décharge ou une station d'épuration, on n'a plus jamais le même regard sur nos déchets et nos chasses d'eau ! Je cherchais donc à changer mon mode de vie, dans le quotidien, pour économiser de l'énergie, pour réduire ma production de déchets, et la quantité d'eau potable que j'utilisais. En bref, je cherchais à réduire mon empreinte écologique. Et je cherchais aussi à sensibiliser les autres autour de moi, à ce sujet.

Je suis arrivée à Wageningen et là : super ! Il y avait une bonne tribu d'étudiant-e-s et de salarié-e-s de l'université qui étaient très écolo et militant-e-s ! En particulier, comme aux Pays Bas, l'élevage de porcs et de volailles a été développé de manière très industrielle, il y a beaucoup de végétarien-ne-s, en réaction.

Ces « deep green » (vert profond) ou ces porteurs de chaussettes grises et de sandales birkenstock, comme ils se surnomment eux-mêmes, vivaient beaucoup entre eux. Marché et magasins bio, école Montessori

pour leurs enfants, etc. Moi-même, je suis allée à des cours de cuisine bio et végétarienne. C'était très sympa.



Etre cohérente entre mes idées et mes pratiques, ça m'a permis de me sentir bien. C'était satisfaisant.

Par contre, au bout d'un moment, j'ai été choquée par un aspect de la vie de ces personnes. Il y a en effet, un risque de sectarisme. Je m'explique. En particulier, je l'ai observé avec la nourriture. Pour certain-e-s, c'était devenu impossible de partager un repas avec une personne qui mangeait de la viande, ou qui ne mangeait pas bio...

Et puis, ces écolos passionnés, étaient parfois durs entre eux. Beaucoup de jugement : « tu ne fais pas (assez) bien, écologiquement parlant... ». Pourtant, le militantisme écolo n'est pas une science exacte ! Cela fait débat dans beaucoup de domaines. On cherche à réduire notre empreinte écologique, mais il y a tellement de critères différents à prendre en compte, qu'il faut forcément faire des compromis. Exemple : utiliser des boîtes pour stocker les aliments dans le frigo, plutôt que du papier alu ou du film plastique à usage unique. Oui, ça réduit les déchets, mais on utilise plus d'eau potable pour les laver.

Alors pour comparer différentes solutions à un problème d'environnement, il est utile de tout convertir en monétaire. C'est le but de l'économie de l'environnement.

Et puis, quand on parle d'argent, ça a plus de chance de convaincre les politiques et les chefs d'entreprises.

*Ce qui m'a gênée, aux Pays-Bas, c'est surtout le jugement et l'ostracisme de certains écolos envers les autres. J'ai alors pensé au problème du pur et de l'impur, qui se pose dans beaucoup de sociétés humaines...*

Ce qui m'a gênée, aux Pays-Bas, c'est surtout le jugement et l'ostracisme de certains écolos envers les autres. J'ai alors pensé au

problème du pur et de l'impur, qui se pose dans beaucoup de sociétés humaines... Quelque chose de bien ancré dans notre inconscient collectif, un mythe de réussir à toujours faire le tri entre le bon et le mauvais, le bien et le mal. Or, on le sait par l'expérience, les choses sont rarement aussi tranchées, dans l'écologie comme dans le reste. C'est l'histoire du bon grain et de l'ivraie dans l'évangile de Matthieu.

Ma fibre sociale a réagi, quand j'ai vu de l'exclusion à l'œuvre, avec cette histoire de repas partagé ou non, entre végétarien-ne-s et mangeurs de viande. Bien sûr, j'ai eu à cœur de respecter les

*Et puis, si chez les écolos, j'ai retrouvé le jugement, et le manichéisme, avec le bien et le mal, il y a quelque chose qui m'a manquée : c'est le pardon.*

engagements des personnes. Mais j'ai eu du mal à accepter le fait qu'elles se croient parfois supérieures aux autres du fait de cet engagement.

Et puis, si chez les écolos, j'ai retrouvé le jugement, et le manichéisme, avec le bien et le mal, il y a quelque chose qui m'a manquée : c'est le pardon. Dans la religion aussi, il y a un risque de jugement simpliste, entre ce que l'on croit bon et ce que l'on croit mauvais. Il y a de l'ostracisme. Mais au moins, il y a le pardon. On peut se réconcilier, on peut dire qu'on s'est trompé.

Par la suite, j'ai découvert que j'étais lesbienne et j'ai décidé de l'assumer, de le vivre. Cela m'a encore plus sensibilisée aux effets terribles du jugement et de l'exclusion, dans la société et dans le cadre religieux.

Pour moi, lesbienne chrétienne et écolo, l'enjeu est le suivant aujourd'hui : je cherche toujours comment réduire notre empreinte écologique, à mon petit niveau et plus globalement. Mais je cherche aussi à améliorer les liens entre les gens, le respect, le dialogue. Je souhaite m'engager pour lutter contre l'exclusion comme pour prendre soin de la création.

Et si être écolo et chrétienne, c'était tout simplement prêter attention aux humains et à la planète en même temps ?



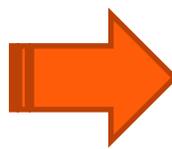
## Le christianisme au défi de l'écologie. Parvis 66

Recension par Nicolas

Le numéro 66 de la revue « Parvis » est consacré au thème « Une terre vivable pour demain ». Parmi les articles publiés, signalons celui d'Anthony Favier, membre de D&J, intitulé « Le christianisme au défi de l'écologie ». Anthony pointe le risque que le récit de la Genèse soit interprété comme une autorisation à un comportement de prédation de l'être humain sur la nature.

D'où le besoin affirmé par des théologiens comme Michel-Maxime Egger d'inventer les formes d'une éco-spiritualité chrétienne : « c'est en éprouvant une forme d'ouverture à autrui, à sa création et ce que certains nomment Dieu que la tradition chrétienne pourrait permettre de répondre à la crise écologique ». L'unité intérieure à laquelle conduit la spiritualité chrétienne doit se traduire par une communion avec Dieu, autrui et la création.

Cette idée ne doit pas limiter la liberté et par conséquent la responsabilité de l'être humain, par exemple à des fins réactionnaires, comme dans l'idéologie de l'« écologie humaine » des milieux traditionalistes opposés à certains droits humains comme la contraception chimique, l'avortement, l'aide médicale à la conception, ou les droits des minorités sexuelles. Elle doit au contraire s'inscrire dans un christianisme d'ouverture au monde contemporain.



## Qu'est-ce que l'« écologie humaine » ? Interview d'Anthony, D&Jiste

Propos recueillis par Nicolas

D&J : Qu'appelle-t-on « écologie humaine » ? Qui utilise cette expression ? Et dans quel objectif ?

Anthony : Cette expression apparaît pour la première fois dans les discours du pape Jean-Paul II sur les questions de morale sexuelle et familiale. Elle a été popularisée en France par le mouvement de la « Manif pour tous » afin de présenter des idées conservatrices en utilisant une notion positive : l'écologie. Il est en effet plus porteur en politique d'être pour quelque chose que contre. Plus que la défense de la Terre, ce qui est mis en avant



dans cette notion, c'est celle plus générale de la nature de l'humanité, quand elle va dans le sens de la pensée catholique traditionnelle. Dans cette pensée, il existe un sens dans la nature de l'humanité :

elle reposerait sur la différence des sexes, et s'imposerait à l'humanité, au-dessus de toute considération politique et de tout choix démocratique, par exemple en ce qui concerne le mariage entre personnes de même sexe et l'accès à la procréation médicalement assistée pour les couples de femmes.

Tugdual Derville, secrétaire général d'Alliance Vita, une organisation anti-avortement et anti-euthanasie, a lancé en 2013 des « Assises de l'écologie humaine », avec des animateurs de la Manif' pour tous. Leur intention était de démontrer que la technique rend l'être humain vulnérable, dangereux pour lui-même, car elle le fait ignorer ses propres limites, telles que différence des sexes et sexualité hétérosexuelle. Ils n'ont pas hésité pour cela à citer des auteurs écologistes ou critiques de la technologie moderne, comme Jacques Ellul, Yvan Illich et Pierre Rabhi. L'« écologie humaine » place l'être humain au cœur de la Création, de sa conception par des voies naturelles à sa mort également naturelle ce qui leur permet de condamner l'avortement, l'euthanasie, la transidentité de genre et toute forme de vie conjugale ou familiale entre personnes de même sexe. Tout ce qui touche à ces structures naturelles leur paraît affaiblir l'être humain. Un autre penseur cette mouvance : Gauthier Bès, le co-fondateur des Veilleurs, qui a co-écrit un livre où il réhabilite la notion de « limite » que l'humanité doit redécouvrir pour ne pas sombrer à sa perte...

Cette tentative de colorer en « vert » (Green Washing) la pensée conservatrice catholique trouve des échos dans certains médias, comme la revue « Familles chrétiennes » mais peut toucher des débats qui traversent parfois, il faut le dire, la mouvance écologique elle-même. L'objectif n'est pas tant de noyauter des partis politiques et des élus que d'accéder à des canaux médiatiques modernes, faiseurs d'opinion, décideurs économiques et sociaux, en popularisant une notion qui sous des apparences libertaires et alternatives, véhicule le traditionalisme le plus obscurantiste. L'enjeu idéologique, pour les écologistes d'ouverture, est de lui opposer une pensée chrétienne de l'écologie qui ne soit pas homophobe ni transphobe.

A lire :

- ✓ *Martin BRÉSIS, « L'écologie humaine, nouvel avatar de la droite conservatrice et catholique pour promouvoir ses valeurs morales », Basta !, 9 février 2015,*
- ✓ *Entretien avec Franck Cézilly (biologiste au CNRS) « Les conservateurs veulent décider de ce qui est naturel ou pas », Rue89/NouvelObs, 8 mai 2015,*
- ✓ *Le blogueur « Darth Manu » (Pseudonyme) « Ma lecture de nos limites »<sup>18</sup>, Aigreurs administratives, 18 août 2014. ■*

<sup>18</sup> <http://aigreurs-administratives.blogspot.fr/2014/08/ma-lecture-de-nos-limites-de-g-bes-m.html?spref=tw>



## DAVID & JONATHAN

Mouvement homosexuel chrétien ouvert à toutes et tous

### SIEGE SOCIAL

92 BIS, RUE DE PICPUS

75012 PARIS

TEL. : 09 50 30 26 37

WWW.DAVIDETJONATHAN.COM

### EQUIPE DE REDACTION

- ° Directrice et Directeur de publication :
  - Elisabeth Saint-Guily
  - Nicolas Neiertz
- ° Rédacteur en chef : Fabrice Long
- ° Rédacteur-trice-s / Contributeur-ric-e-s : Alexandra et Claire-Marine , Alexandre, Andry, Anthony, Élixa, Babeth, Émeline et Aglaé, Fabrice, François G., François M., Hélène et Marie-Hélène, Hervé, Isabelle et Chantal , Magali, Michel, Nicolas, Noël, Odile et Annie, Pascal, Philippe, Sébastien, Stéphane, Yogesh.

### COURRIER DES LECTEURS

[dossiers@davidetjonathan.com](mailto:dossiers@davidetjonathan.com)

### DEPOT ET DROITS

Tous droits réservés – David & Jonathan.

Dépôt légal : ISSN n° 2275-6272.

Ce document est gratuit et ne peut pas être vendu.

### CREDITS PHOTOGRAPHIQUES

- ° Photos de membres de David & Jonathan.
- ° Fotolia ®